

Jean-Jacques Greif

Les souffrances du jeune Mozart

[jj greif.com](http://jj.greif.com)

À la mémoire de mon frère Olivier Greif,
compositeur de musique.

Les souffrances du jeune Mozart

1759. Papa caca

– Posez l’instrument dans le coin. Doucement... C’est bien. Je vous remercie, messieurs. Voici un florin pour vous. Hmm. Oui, je vous entends, pas besoin de se fâcher : un florin chacun...

– Quessé, papa ?

– C’est un clavecin pour ta sœur.

– Moi aussi veux clacin.

– Il est pour elle et pour toi. Nannerl va commencer à en jouer, parce qu’elle a sept ans. Quand tu auras sept ans, tu en joueras aussi.

– Veux zouer maintenant !

– Voyons, Wolferl, tu es trop petit. Tu n’as que trois ans. Regarde, la chaise n’est même pas assez haute...

– Papa méchant. Papa caca !

Johannes Chrysostomos Wolfgang Theophilus Mozart est né le 27 janvier 1756. On le surnomme Wolfgangerl ou Wolferl.

Quand sa sœur joue du clavecin, il s’assoit sous l’instrument. Au bout d’un moment, la musique lui donne envie de danser. Il court autour du clavecin. Il se hausse sur la pointe des pieds pour voir le clavier. Il enfonce une touche d’un doigt timide, puis une autre, puis deux à la fois.

– Moi aussi ze zoue des tierces¹...

– Attends au moins que je finisse mon morceau. Va donc t’amuser avec ton cheval de bois.

– Au galop, mon seval, mon ti coursié-é-er, mon pur san-an-ang...

– Je ne t’ai pas dit de chanter ! Mama, mama ! Wolferl m’empêche encore d’étudier ma musique. Mais non, tu ne peux pas monter sur ma chaise. Va poser ton cul ailleurs ! Mama, mama !

– Tu dois pas dire cul.

– Cessez donc de vous disputer. Wolferl a raison. Une demoiselle ne doit pas parler de cette manière.

– Vous le faites bien, vous, et papa aussi.

– Je ne suis pas une demoiselle. Ma mère était une simple paysanne. Mais toi, tu es la fille d’un vice-maître de chapelle². Tu joueras du clavecin devant des ducs et des princes.

– Princes mon cul !

– T’as encore dit cul.

¹ Accord associant deux notes séparées par une autre, par exemple do et mi.

² Le maître de chapelle se situe au sommet de la hiérarchie des musiciens attachés à une cour princière. Il est directeur de la musique et principal chef d’orchestre. Le père de Mozart est adjoint du maître de chapelle.

Les souffrances du jeune Mozart

Léopold Mozart, le père de Wolferl et de Nannerl, est né à Augsbourg, près de Munich. Ses ancêtres étaient maçons, son père relieur. Un chanoine de la cathédrale d'Augsbourg, où il était petit chanteur, l'a trouvé si doué qu'il lui a fait donner des leçons de musique.

– Quand tu seras plus grand, je t'enverrai étudier la théologie à Salzbourg. Ainsi, tu pourras devenir prêtre. Servir Dieu, il n'existe pas de plus beau métier !

Au XVIII^{ème} siècle, l'Allemagne est divisée en une myriade d'états de tailles diverses. Il y a des royaumes (par exemple, la Prusse), des principautés, des villes indépendantes et un immense pays : l'empire austro-hongrois. La région de Salzbourg, située au sud de Munich, est une "principauté ecclésiastique" dirigée par un archevêque.

Notez bien ceci, que j'écris fortissimo : **AU XVIII^{ème} SIECLE, SALZBOURG N'EST PAS UNE VILLE AUTRICHIENNE.** Elle sera rattachée à l'empire austro-hongrois au début du XIX^{ème} siècle, quinze ans après la mort de Mozart. Il n'a donc jamais été autrichien. Il déclarait : "Je viens de Bavière... Je suis allemand." Ah, les Autrichiens sont très forts : ils ont réussi à faire croire qu'Hitler était allemand et Mozart autrichien, alors qu'en vérité c'est le contraire.

Bon, si je me mets à parler d'Hitler, je ne réussirai pas à m'arrêter. Je vais donc revenir à Léopold Mozart. À Salzbourg, préférant la musique à la religion, il est devenu violoniste et compositeur au service d'une famille noble, puis du prince-archevêque. Quand j'écris "au service", cela signifie qu'il est serviteur. Il porte une livrée comme les autres domestiques. Il gagne 400 florins par an. Il donne des leçons de violon pour arrondir ses fins de mois ; il a même publié une méthode d'apprentissage de l'instrument. En vérité, c'est le meilleur professeur de musique de la galaxie, ou au moins du système solaire. La preuve, son principal élève !

À vingt-huit ans, il s'est marié avec Anna-Maria Pertl, fille d'une pauvre veuve de Salzbourg. Ayant observé un portrait de Mlle Pertl dans un livre illustré, j'imagine que ses camarades de classe se moquaient d'elle en l'appelant Anna Grand-Nez. Léopold ne se moque pas d'elle car il appartient, lui aussi, à la tribu des grands-nez.

Sept enfants sont nés chez les Mozart. Les numéros un, deux, trois, cinq et six sont morts en bas âge. Seuls survivent les numéros quatre et sept : Maria-Anna et Wolfgang. Oui, la fille d'Anna-Maria se nomme Maria-Anna (ou Marianne). Ils n'allaient pas chercher les prénoms bien loin. Comme on la surnomme Nannerl, je ferai de même.

Les nourrissons mouraient beaucoup, en ce temps-là. De savants médecins tentaient de comprendre pourquoi. La mère nourrit son bébé au sein et le voici qui meurt. *Ergo*³, c'est le lait maternel qui l'a tué... Allant au bout de leur raisonnement, les médecins recommandaient un régime audacieux : il faut nourrir les bébés à l'eau ! Ce qui est étonnant, c'est que deux enfants sur sept aient survécu malgré cette diète aqueuse. Bon, ce n'était quand même pas de l'eau pure, mais une eau dans laquelle on avait fait cuire de l'orge. On appelait cela de "l'eau d'orgeat". Elle n'avait pas le même goût que le sirop d'orgeat moderne, fabriqué avec des amandes. On a beau dire que la soupe ça fait grandir, Mozart est tout petit. Toute sa vie, il restera menu et de santé fragile.

³ Les médecins parlaient latin pour masquer leur ignorance. Ce mot signifie "donc".

Les souffrances du jeune Mozart

Remarquant que le clavecin fascine son fils, Léopold n'attend pas qu'il ait sept ans pour lui donner ses premières leçons. À quatre ans, Wolfgang arrive à jouer des petits menuets que Léopold compose pour Nannerl. Il lui suffit d'une demi-heure pour apprendre un menuet et le jouer sans faute.

À cinq ans, il compose lui-même son premier menuet. En voici le début :



Le manuscrit est de la main de Léopold. Wolfgang ne sait pas encore écrire. Il compose au clavecin et son père note l'œuvre – en la corrigeant sans doute un peu au passage.

Wolfgang ne va pas à l'école. Il n'a pas besoin de professeurs, puisqu'il a son père. "Tout de suite après Dieu vient papa", dit-il.

Les souffrances du jeune Mozart

1762. L'impératrice s'amuse

– Quoi de neuf en ville ? demande l'impératrice.

Son fils aîné, l'archiduc Joseph, lui répond :

– Un bonhomme montre deux enfants, une fille et un garçon, qui jouent de la musique à merveille. C'est le comte Palfy qui m'en a parlé. Il les a entendus à Linz.

– J'ai des nouvelles plus fraîches, ajoute l'archiduc Léopold. Ils ont joué chez le comte Collalto. La comtesse von Zinzendorf est tombée amoureuse du petit garçon.

– D'habitude, elle attend qu'il leur pousse un peu de moustache...

– Ne soyez pas médisant, Joseph.

– Que Votre Altesse Impériale daigne me pardonner !

– Je vous pardonne, vilain drôle. Amenez-moi donc ces jeunes phénomènes.

– À vos ordres, mère.

Marie-Thérèse d'Autriche a besoin de se distraire. Impératrice, c'est un métier qui donne des soucis. La guerre contre la Prusse tourne mal. Le petit roi de Prusse, Frédéric II, n'avait l'air de rien ; pourtant, en six ans, l'Autriche n'a pas réussi à lui reprendre la Silésie⁴. Il faut se résigner à le reconnaître, la Prusse est devenue une grande puissance, ce qui diminue d'autant l'importance de l'Autriche. Vienne reste tout de même la capitale du monde !

Le 13 octobre 1762, l'impératrice convie sa famille dans un salon du palais de Schoenbrunn pour écouter les petits prodiges. Marie-Thérèse est une grosse dame âgée de quarante-cinq ans. Elle a donné naissance à seize enfants, dont quatre seulement sont morts en bas âge. Voyons... Marie-Anne, sa fille aînée, est abbesse à Prague. Il en reste donc onze pour assister au concert. Son mari, l'empereur François, s'assoit à côté d'elle. La salle déborde de princes, de duc et de comtes dont l'histoire n'a pas retenu les noms.

Le montreur d'enfants se présente avec ses deux marmots. Les spectateurs chuchotent :

– Il s'appelle Mozak...

– N'est-ce pas plutôt Bozar ?

– Il est danois.

– On m'a dit bulgare...

– Oh, regardez la perruque du pauvre garçon !

Les nobles spectateurs remarquent immédiatement que le garçonnet porte une perruque mal ajustée, trop étroite devant et trop large derrière. C'est du prêt-à-porter ! Au Danemark (au Portugal ?), on ne trouve sans doute pas de perruquier sachant réaliser une coiffure sur mesure.

La fillette s'installe devant le clavecin et joue plusieurs morceaux sans commettre la moindre erreur. Personne ne s'extasie : après tout, la petite a déjà neuf ans. Le frère, c'est autre chose... Ses mains minuscules sautillent sur le clavier comme des moineaux et font jaillir du clavecin des cascades d'accords. En observant son regard perdu dans un autre monde, on devine un grand mystère. Dès qu'il a fini de jouer, il redevient un enfant de six ans. Il descend de sa chaise pour saluer, puis éclate de rire en entendant les applaudissements.

⁴ La "guerre de sept ans" s'achèvera l'année suivante.

Les souffrances du jeune Mozart

L'empereur applaudit mollement.

– Il joue avec tous ses doigts, très bien, mais ce n'est pas si extraordinaire que cela. J'ai déjà vu d'autres clavecinistes faire de même⁵. Ce qui serait fort, c'est que l'on cache le clavier sous un drap et qu'il joue néanmoins. On m'a parlé d'un virtuose qui réussit ce tour...

On apporte un drap, on le pose sur le clavier. L'enfant paraît enchanté. Cela le change un peu de ses exercices habituels ! Il joue de plus en plus vite, à croire qu'il possède des pouvoirs magiques. Alors que l'assistance ébahie ne songe même pas à l'applaudir, il descend de sa chaise et offre une révérence à chacun des enfants de l'impératrice. L'archiduc Joseph, les archiduchesses Marie-Christine, Elisabeth et Marie-Amélie, l'archiduc Léopold, les archiduchesses Johanna-Gabriele, Marie-Josèphe et Marie-Caroline, l'archiduc Ferdinand... Entraîné par son exubérance d'enfant, il improvise des révérences de plus en plus ornées, tant et si bien qu'il finit par glisser sur le parquet ciré et par s'étaler de tout son long devant l'archiduchesse Marie-Antoinette. Elle rit et l'aide à se relever. Elle a sept ans, donc elle n'est pas beaucoup plus grande que lui.

– Vous êtes bien gentille, vot'altesse, dit-il. Quand je serai grand, je vous marierai !

L'impératrice sourit.

– Pourquoi veux-tu te marier avec elle ?

– Je veux la récompenser pasqu'elle s'a montrée bonne pour moi.

Le petit musicien est naïf. D'une part, les saltimbanques ne récompensent pas les princesses. Au contraire, l'impératrice fait donner aux jeunes virtuoses des vêtements ayant appartenu à ses propres enfants, presque pas démodés : une robe en taffetas broché blanc et un habit de cour en drap lilas. D'autre part, les princesses n'épousent pas les saltimbanques. Sur les sept archiduchesses présentes, l'une deviendra nonne comme sa sœur aînée, deux mourront de maladie, toutes les autres épouseront des souverains choisis par leur mère. Si Marie-Antoinette avait épousé Mozart, elle aurait gardé sa tête⁶ !

Tous les princes étudient la musique auprès des meilleurs professeurs français et italiens. Ils deviennent ce que leurs maîtres, qui sont assis dans le fond de la salle, leur diront demain :

– Vous avez observé le petit claveciniste ? C'était instructif. Tout ce qu'il ne faut pas faire ! Quelle vulgarité ! Bien entendu, une personne qui n'est pas *bien née* ne pourra jamais toucher un clavier de manière élégante...

Après avoir effectué sa dernière révérence devant l'archiduc Maximilien Franz, qui a exactement son âge, le garçonnet s'installe sans hésiter sur les genoux de l'impératrice et l'embrasse sur les deux joues. La grosse dame rit de bon cœur.

– Comment te nommes-tu, mon enfant ?

– Moi c'est Wolferl et ma sœur c'est Nannerl et je joue aussi du violon comme mon papa, l'est violoniste du prince-archevêque de Salzbourg, t'es déjà allée à Salzbourg ? c'est en Bavière et moi j'ai joué du clavecin chez le prince de Bavière à Munich...

– Tu es un grand voyageur. On m'a dit que tu as joué aussi à Passau et à Linz.

⁵ Jean-Sébastien Bach (1685-1750) a été le premier claveciniste (dit-on) à jouer avec les dix doigts. Auparavant, on n'utilisait jamais le pouce, et très rarement le petit doigt.

⁶ Note à l'usage des élèves qui dorment au fond de la classe au lieu d'écouter le cours d'histoire : la reine Marie-Antoinette, épouse du roi Louis XVI, a été guillotinée le 16 octobre 1793.

Les souffrances du jeune Mozart

– À Passau nous avons pris le bateau sur le Danube et à la douane j’ai montré mon clavicorde⁷ et mon violon au douanier et je lui ai joué un menuet sur mon violon, et même que dans un couvent j’ai joué de l’orgue et tous les moines se sont arrêtés de déjeuner pour venir m’écouter...

– Tu préfères le clavecin, le violon ou l’orgue ?

– Je préfère l’orgue parce que ça fait plus de musique, mais je sais pas encore jouer avec les pédales. Quand je serai grand je serai violoniste comme mon papa. Moi j’aime beaucoup mon papa, le soir avant de me coucher je chante *Oragna Figatafa*⁸ et je l’embrasse sur le bout du nez et quand il sera vieux je le mettrai dans un bocal à l’abri de l’air pour le garder toujours près de moi...

– Il faudra un grand bocal.

– Je gagnerai beaucoup d’argent en jouant du violon et j’achèterai le plus grand bocal du monde, je va m’exercer pour pouvoir jouer premier violon, pasque maintenant je joue seulement deuxième...

– C’est déjà bien, deuxième violon. Mieux que ta vieille impératrice ne saurait faire.

– Tu connais M. Schachtner ? L’autre jour l’est venu jouer avec M. Wentzel et mon papa, alors moi je voulais jouer deuxième violon à la place de M. Schachter mais mon papa a dit que je savais pas encore jouer du violon pasque j’ai jamais étudié, alors j’ai pleuré, alors M. Schachter a demandé à mon papa de me laisser jouer quand même, alors mon papa a dit que je pouvais jouer tout doucement à condition qu’on m’entende pas, alors j’ai joué et M. Schachter était bien étonné, alors il a posé son violon et j’ai joué sa partie, alors mon papa s’est mis à pleurer mais c’est pasqu’il était content.

– Eh bien, la prochaine fois, tu viendras nous jouer du violon.

Le père et ses deux enfants saluent bien bas et s’en vont. Chacun convient que la séance de musique a été fort plaisante.

– C’était beaucoup mieux que les chiens savants que nous avons vus lundi dernier, déclare l’archiduc Ferdinand.

– Mais tout de même moins bien que les marionnettes de l’autre semaine, ajoute l’archiduchesse Marie-Amélie.

⁷ Cet instrument, ancêtre du piano, est plus petit qu’un clavecin, donc plus facile à emporter en voyage.

⁸ Chanson inventée par Mozart (dit-on) sur des paroles qui n’ont aucun sens.

Les souffrances du jeune Mozart

1763. En voiture !

Léopold expose un grand projet à la table familiale :

– Maintenant que la guerre est achevée, les frontières s'ouvrent. Nous pouvons entreprendre une tournée dans toute l'Europe !

Sa digne épouse proteste :

– Tu as toujours des idées extravagantes. Je te rappelle que le voyage en Autriche n'a rien rapporté.

– Tous les nobles de Vienne voulaient entendre Wolferl. Nous aurions gagné une fortune s'il n'était pas tombé malade. Le voyage a tout de même rapporté quelque chose : nos enfants se sont produits devant la cour et ont acquis de ce fait une célébrité qui vaut de l'or.

Wolfgang est enchanté :

– Cette fois, je jouerai pas seulement du clavecin, mais aussi du violon ! Nous irons chez les Turcs ?

– Et pourquoi pas chez les Chinois ? Nous irons en Allemagne et en France, ensuite nous verrons.

– Est-elle bien solide ? demande Léopold au garagiste qui lui vante une berline presque neuve.

– Pensez-vous, monseigneur ! Elle appartenait à une vieille duchesse qui ne sortait jamais de chez elle.

Voici donc les quatre membres de la famille Mozart et leur valet Sébastien Winter installés dans la berline au début du mois de juin 1763. Nannerl a douze ans, Wolfgang sept ans et demi. Ils se dirigent vers la grande ville la plus proche : Munich, capitale de la Bavière. La route monte pour franchir les Alpes.

– Bientôt, nous pourrions toucher le ciel, remarque Wolfgang. Oh, une vache !

– C'est au moins la centième que nous voyons, soupire Nannerl. Tu ne vas pas t'exclamer à chaque fois.

– Je m'essclame quand je veux ! Meuh, meuh, madame la vache... Meueueueueueh !

– Le petit veau tente d'enseigner le chant aux vaches, maintenant !

Peu avant Wasserburg, ville de Bavière située aux deux-tiers du chemin, une roue arrière se brise. Que voulez-vous : la route est caillouteuse ; on n'a inventé ni l'asphalte ni les pneus. Ils empruntent une roue trop petite à un meunier pour pouvoir aller jusqu'à la ville. Voulant éviter de surcharger la voiture devenue bancal, Léopold et Sébastien continuent à pied.

Ils se réfugient dans une vilaine auberge de Wasserburg. Mme Mozart se gausse de son mari :

– Presque neuve ! Une vieille duchesse qui ne sortait jamais de chez elle ! Oh, je sentais bien que ce voyage tournerait mal.

– Le charron m'a promis de fabriquer une nouvelle roue d'ici demain. Au lieu de te lamenter, tu ferais mieux de te réjouir que l'accident ne se soit pas produit dans la montagne. Nous

Les souffrances du jeune Mozart

aurions pu verser dans un précipice ! Il vaut mieux casser une roue qu'une jambe ou même un doigt.

Le lendemain :

– Et alors, mon ami ? À quelle heure partons-nous ?

– Euh, M. le médecin charron a examiné l'autre roue. Il a trouvé son poulx bien faible et propose de la soigner aussi.

Le jour suivant :

– Je vois à ta mine que la guérison n'est pas complète. Ton médecin charron n'est peut-être qu'un charlatan.

– Il a bien coupé les pièces de bois, mais le forgeron qui se charge des bandages de fer a pris du retard. Nous n'avons pas perdu notre temps. J'ai emmené Wolferl jouer de l'orgue à l'église Saint-Jacques et je lui ai montré le pédalier. Ses jambes sont encore trop courtes, donc il a joué debout. Il y arrivait fort bien. Le curé et les autres personnes présentes refusaient de croire que c'était la première fois.

La réparation prend trois jours. Ils arrivent à Munich le 12 juin.

Wolfgang a accompli des progrès si rapides au violon qu'il joue un concerto entier dès le lendemain devant Maximilien III, prince-électeur de Bavière. Il est prévu qu'il joue ensuite du clavecin, mais il se tortille et grimace...

– Scusez-moi, vot'Altesse, j'ai besoin d'aller aux cabinets !

– Mais oui. Quelqu'un va t'accompagner.

Il revient bientôt.

– Je me sens beaucoup mieux !

Il joue du clavecin. Nannerl joue aussi. Le prince-électeur leur fait donner une gratification de 100 florins.

Il me semble que je rendrai la lecture de ce livre plus agréable si je donne une valeur au florin. Les historiens refusent de le faire, sous prétexte que l'on ne peut pas comparer les nombreuses monnaies de l'époque à celles d'aujourd'hui. Moi, je n'hésite pas une seconde : mettons qu'un florin vaut cent francs ou quinze euros. Et qu'on ne me dise pas que le florin bavaois ne vaut pas la même chose que le florin de Salzbourg. J'admets que j'approxime. Je dis que la gratification représente à peu près dix mille de nos francs ou mille cinq cents euros (le quart du salaire annuel de son père à Salzbourg), ce qui n'est pas trop mal payé. Un duc chez lequel ils se produisent les deux soirs suivants offre 75 florins. Bien entendu, ils ont des frais : la location de quatre chevaux à chaque relais, les honoraires du cocher et du valet Sébastien, les auberges.

Quand ils sortent du palais, Nannerl réprimande Wolfgang.

– À quoi ça rime, de me pincer et de me donner des coups de pied ?

– Je voulais te dire kekchose.

– Eh bien, tu n'avais qu'à attendre. Tu ne pouvais pas parler pendant que le prince nous donnait les florins, tout de même. Maintenant tu peux. Alors, c'est quoi ?

– Ils n'ont pas des cabinets dans une cabane dehors, comme chez nous, mais dans une chambre du palais !

Les souffrances du jeune Mozart

– Tu ne crois pas qu’un prince va aller s’accroupir dans la cour devant tout le monde. Ça sentait bon, au moins ?

– Non, ça sent aussi mauvais que dans not’cabane. Mais t’sais quoi ? Les crottes tombent dans un tuyau qui va jusqu’à la cave. Ils jettent un grand seau d’eau pour les aider à descendre !

Les Mozart passent ensuite deux semaines à Augsbourg. Léopold espérait que les habitants de sa ville natale l’accueilleraient avec enthousiasme, lui et ses deux prodiges, mais pas du tout. Les enfants donnent trois concerts devant des salles presque vides. Ils rencontrent quelques cousins. Ils achètent à Johann-Andreas Stein⁹, l’un des plus célèbres facteurs d’instruments de l’époque, un clavicorde qu’ils emporteront tout au long de leur voyage.

À propos : on accroche les bagages derrière la voiture, ou sur le toit, en les couvrant d’une toile cirée pour les protéger de la pluie.

Ils vont au Wurtemberg. Le prince-électeur de Bavière leur a dit que son ami le duc Karl Eugen accepterait certainement de les recevoir. Dans le dernier relais de poste avant Stuttgart, Léopold se renseigne :

– Dites-moi, aubergiste, quand nous arrivons à Stuttgart, quel chemin devons-nous suivre pour aller au palais ? Mes enfants, qui sont musiciens, doivent jouer devant monseigneur le duc Karl Eugen.

– Facile : c’est tout droit. Sauf que le duc ne vous recevra pas.

– Comment donc, il ne nous recevra pas ? Nous avons une recommandation du prince-électeur de Bavière !

– Il ne vous recevra pas pour la bonne raison qu’il n’y est pas. L’un de ses valets, qui est passé par ici hier, m’a dit qu’il vient de partir à la chasse.

– Je suppose qu’il finira bien par rentrer.

– Bah, il est capable de suivre un beau cerf pendant des semaines... Vous pouvez tenter de le rejoindre : quand il chasse, il s’installe en son château de Ludwigsbourg. Vous n’avez qu’à prendre la deuxième à droite après le gué.

À Ludwigsbourg, Léopold rencontre un de ses anciens élèves, violoniste virtuose.

– Tiens, Tomasini ! Comment allez-vous depuis Vienne ? Vous avez joué devant le duc ?

– Ah, Mozart, yé vais mal. C’éla fait quinze yours que cé douc dé malheur mé fait attendre. Il né s’occupe qué des lièvres et des faisans. Et on dit qu’il fait attendre les gens encore plous longtemps avant de les payer !

– Il aime la musique, au moins ?

– Eh, sans doute. En tout cas, il versé quatre mille florins par an à son maître de chapelle, ouné Napolitano. Dé plous, il loui a donné oune maison à la ville et oune à la campagne.

Au bout d’une semaine, Léopold se lasse d’attendre. Les musiciens, même avec une recommandation princière, ne sont pas mieux reçus que n’importe quel jongleur, contorsionniste ou ventriloque. Ils quittent le Wurtemberg et entrent dans le Palatinat. Wolfgang espère toujours que le nouveau pays sera différent de l’ancien :

– Quel langue parlent-ils, dans ce royaume ? demande-t-il à Nannerl.

⁹ Sa fille Nanette aidera beaucoup Beethoven à la fin de sa vie. Voir *Réveille-toi, Ludwig* (même auteur, même éditeur).

Les souffrances du jeune Mozart

– Ils parlent allemand, comme au Wurtemberg.

– Z’ont peut-être des fées qui font apparaître des jouets d’un coup de baguette magique... Des dragons qui crachent le feu... Des géants capables d’enjamber les montagnes...

Il y a bel et bien quelque chose de magique au Palatinat : l’orchestre de Mannheim. Sous l’impulsion d’un musicien oublié aujourd’hui, Johann Stamitz, cet orchestre est devenu le meilleur d’Europe. Léopold donne la recette dans une lettre : “Les musiciens ne sont ni buveurs, ni joueurs, ni gueux.” Ayant à leur disposition cet outil exceptionnel, les compositeurs de “l’école de Mannheim” sont en train de renouveler la manière de composer la musique. Depuis sa naissance au moyen-âge dans les monastères, la musique occidentale repose sur l’art du contrepoint, qui consiste à combiner plusieurs voix chantant le même thème. En décalant les voix dans le temps, on obtient un canon, comme Frère Jacques. On peut aussi décaler les voix en hauteur : les unes chantent le thème à la “tonique” (première note de la gamme), les autres à la “dominante” (cinquième note). Dans la forme la plus complexe de contrepoint, la “fugue”, on décale les voix à la fois en hauteur et dans le temps. L’un des fils de Bach, Karl Philip Emanuel, et l’école de Mannheim ont substitué au contrepoint la “forme sonate”, dans laquelle se succèdent deux thèmes différents (ou parfois plus) bâtis sur la tonique et la dominante. Un génie méthodique et minutieux, Joseph Haydn, a élaboré des techniques permettant de s’amuser avec deux thèmes et de prolonger le plaisir de l’écoute d’un morceau. On énonce le premier thème pour établir un climat, puis le second thème pour amener une ambiance différente. Du contraste résulte une tension qu’un bon compositeur sait augmenter dans la phase du “développement”. Il découpe les thèmes en fragments pour multiplier le nombre de combinaisons possibles, ou bien il change de tonalité, etc. À la fin du mouvement, on réexpose les thèmes pour résoudre les tensions. Cela ressemble au roman ou au théâtre : les thèmes s’opposent et vivent des aventures comme des personnages vivants.

L’ancienne musique, avec ses suites de pièces brèves, servait à distraire les princes pendant leur souper. La nouvelle musique doit séduire un large public, qui paie très cher pour l’écouter dans des salles de concert – sans parler et sans manger. Ses formes principales : symphonie, quatuor à cordes, sonate pour piano, dominant encore la musique classique deux siècles et demi après leur invention.

Le prince-électeur palatin, Karl-Theodor, reçoit les Mozart très chaleureusement et organise aussitôt un concert qui dure plus de quatre heures. Les enfants et le fameux orchestre jouent en alternance. “Mes enfants ont mis la cour en émoi, écrit Léopold. Tout l’auditoire fut saisi d’étonnement.”

Ils embarquent la berline sur une “péniche-magasin”, une sorte de supermarché flottant, et descendent le Rhin. Ils achètent pour Nannerl un chapeau anglais à la dernière mode. Avec ses larges bords, il est très différent des coiffes que portent les femmes allemandes. “Si elle se promenait ainsi dans les rues de Salzbourg, écrit Léopold, il y aurait un rassemblement comme pour voir passer un rhinocéros.”

Ils jouent chez divers nobles seigneurs à Worms et à Mayence. Le concert public qu’ils donnent à Francfort remporte un tel succès qu’ils restent dans la ville pour en donner deux autres. En vérité, si Nannerl se conduit bien en concertiste, jouant avec maestria des pièces de clavecin et de piano, Wolfgang attire des foules dans lesquelles les amateurs de cirque sont

Les souffrances du jeune Mozart

peut-être plus nombreux que les mélomanes. Il joue après avoir posé un drap sur le clavier, reconnaît les notes produites par des cloches ou des verres plus ou moins remplis d'eau, joue du violon et de l'orgue, improvise dans tous les tons que le public veut bien lui proposer.

Je devine que mes nobles lecteurs se posent à propos du drap la même question que le capitaine Haddock embarrassé par sa barbe : dessus ou dessous ? Les textes de l'époque me paraissent clairs – Mozart joue *sur* le drap. J'ai néanmoins rencontré une musicologue émérite qui affirme qu'il jouait *sous* le drap. All right, le plus simple, c'est d'essayer. Je pose un drap sur mon clavier d'ordinateur. Le ra\$z sôs me dra\$. Vof. (Traduction : Je tape sous le drap. Bof.) Er ùao,ten&nt, qir lz seap. (Et maintenant, sur le drap.) J'espère que Mozart faisait moins de fausses notes ! Je passe au test en vraie grandeur : sur le clavier du piano. À ma grande stupéfaction, j'arrive à jouer un morceau (une petite valse de Schubert) sous le drap. Sur le drap, c'est moins réussi, mais j'y arrive presque. Moi, je ne suis qu'un vilain musicien amateur. Pour Mozart, sur ou sous le drap, cela doit être très facile. Nannerl y arriverait aussi si elle essayait, de même que n'importe quel claveciniste ou pianiste professionnel.

Quittant le Rhin du côté de Cologne, nos amis prennent la route jusqu'à Aix-la-Chapelle, où ils jouent devant la sœur du roi de Prusse. Voici ce qu'écrit Léopold : "Nous avons rencontré la princesse Amélie. Elle a couvert maître Wolfgang de baisers. Si ces baisers avaient été de beaux louis d'or, nous serions parfaitement heureux. Hélas ! Ni l'aubergiste, ni le postillon ne se contentent de baisers."

Nos pauvres musiciens ambulants ne savent jamais d'avance ce que leurs nobles auditeurs vont leur offrir. À la fin d'un concert, les enfants vont dans l'assistance pour quémander des piécettes et des cadeaux. Les ducs et les marquises fouillent dans leurs poches et offrent des mouchoirs de dentelle, des tabatières, des médailles, des boîtes à cure-dents, des bagues, des écritoirs de poche, des montres. Et puis des baisers...

Ennuis de voiture : entre Liège et Bruxelles, ils cassent les cerclages de fer des deux roues avant. "Ce n'est pas étonnant, écrit Léopold, car de Liège à Paris la route est pavée comme dans une ville. On peut imaginer combien une route pavée sur une telle longueur peut endommager et ruiner les voitures, les roues, et plus spécialement les ferrures des roues." Il s'agit sans doute des célèbres pavés du nord, qui font tant souffrir les cyclistes de la course Paris-Roubaix.

Bruxelles est une ville autrichienne¹⁰, gouvernée par un frère de l'empereur François d'Autriche. Ce prince leur fait dire qu'il veut les écouter. Comme à Ludwigsbourg, ils doivent attendre. "Le prince Karl ne fait que chasser, bouffer, boire comme un trou et rire si fort qu'on l'entend à trois ou quatre pièces de distance", écrit Léopold. Ils empruntent de l'argent pour payer l'aubergiste et la réparation des roues. Ils jouent devant le prince au bout de trois semaines.

¹⁰ La Belgique naîtra en 1830.

Les souffrances du jeune Mozart

1763-1764. La chaise percée du roi

Ils mettent quatre jours pour aller de Bruxelles à Paris. Les relais de poste étant très nombreux, on peut changer de chevaux toutes les heures et marcher toujours au galop, ce qui permet de parcourir jusqu'à quatre-vingt kilomètres par jour. "Mais cela revient très cher", note Léopold.

Ils arrivent à Paris le 19 novembre 1763 et s'installent dans un magnifique bâtiment du quartier du Marais, l'hôtel de Beauvais¹¹, chez le comte van Eyck, ambassadeur de Bavière. La comtesse van Eyck est la fille d'un noble de Salzbourg, le vieux comte Arco. Une femme de chambre du comte Arco, amie de Léopold, a recommandé la famille Mozart à la comtesse, qui aime bien la musique.

Leur séjour au bord de la Seine commence mal : personne ne les invite. Mme Mozart se plaint à son mari :

– Un de ces horribles "fiacres"¹² a encore failli me renverser aujourd'hui. Ils ne prêtent aucune attention aux piétons. Et quelle saleté dans les rues ! Je ne peux supporter la vue de tous ces misérables estropiés qui se mettent en travers de mon chemin pour mendier. Ils crient des mots que je ne comprends pas. En vérité, les gens ne parlent pas le même français que chez nous. Je ne sais pas si je t'ai dit que la viande coûte fort cher. Rien n'est bon marché ici, sauf le vin. Je dépense deux florins par jour. Où est la fortune que nous devions gagner, mon ami ?

– Les seigneurs français sont très hautains. Les recommandations que m'ont données divers princes allemands et autrichiens ne les impressionnent guère. Bah, je trouverai bien un moyen...

En fin de compte, c'est un article de journal qui lance les Mozart dans le tourbillon de la vie parisienne. Déjà la puissance des médias... Le baron Friedrich Melchior Grimm, philosophe et écrivain allemand établi à Paris depuis quinze ans, ami de Diderot et de Rousseau, secrétaire du duc d'Orléans, familier de tous les prince, publie une "Correspondance littéraire, philosophique et critique" très appréciée dans les salons. Le 1^{er} décembre 1763, il consacre à Wolfgang un article enthousiaste :

... Cet enfant, qui aura sept ans le mois prochain,¹³ est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles... Ce qui est incroyable c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes... Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et des modulations, qu'il sait conduire par les routes les moins connues mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce

¹¹ Rue François Miron. Une plaque rappelle le séjour de Mozart.

¹² Ces ancêtres de nos taxis portent ce nom parce qu'ils se rassemblent devant l'hôtel Saint-Fiacre.

¹³ En fait, huit ans. Léopold prend l'habitude de le rajeunir d'un an. Le père de Beethoven le rajeunira de deux ans quand il le présentera comme "le nouveau Mozart". Toute sa vie, Beethoven ignorera son âge véritable !

Les souffrances du jeune Mozart

qu'on lui présente : il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords... Les enfants de M. Mozart ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus. L'Empereur et l'Impératrice les ont comblés de bonté ; ils ont reçu le même accueil à la cour de Munich et à la cour de Mannheim. C'est dommage qu'on se connaisse si peu en musique en ce pays-ci...

Au cours du mois de décembre, les jeunes Mozart jouent chez plusieurs comtesses et marquises, puis ils vont à Versailles et se produisent devant la cour. Ils s'étonnent des usages français : on ne baise pas la main des altesses royales, on n'a pas besoin d'incliner la tête ou de faire une révérence quand elles passent devant vous.

Le soir du 24 décembre, ils écoutent la messe de minuit dans la chapelle royale. Le 1^{er} janvier, Louis XV les invite à assister à son déjeuner. "Wolfgangerl se tenait à côté de la reine, écrit Léopold. Il lui parlait constamment, l'amusait, lui embrassait les mains et mangeait toutes les friandises qu'elle lui offrait. La reine parle aussi bien allemand que nous¹⁴. Je me tenais pour ma part près du roi, tandis que ma fille et mon épouse se tenaient près du dauphin. La dauphine et les filles du roi ont embrassé les enfants un nombre incalculable de fois."

Comme à Munich, Wolfgang a besoin d'aller aux cabinets au milieu de son concert. Nannerl n'est pas dupe.

– T'avais pas vraiment envie d'y aller.

– Ben tiens, j'voulais voir si c'était aussi bien qu'à Munich !

– Et alors, maître Wolferl, qu'avez-vous observé ?

– Le sol de leur chambre à caca est en marbre blanc. On s'accroupit pas au-dessus d'un trou, mais on s'assoit sur une sorte de chaise percée de porcelaine fine, toute décorée en marqueterie d'ébène et d'ivoire. J'ai réussi à fabriquer deux petites crottes, et ensuite le chambellan m'a essuyé le cul avec un mouchoir de soie !

Le roi fait verser 1 200 livres au sieur Mozart. J'évalue la livre à un demi florin, donc cette somme représente à peu près 600 florins (60 000 francs ou 9 000 euros). Léopold en dépense la moitié en frais divers. D'une part, il doit acheter quatre costumes noirs, parce que la cour porte le deuil du prince-électeur de Saxe, frère de la dauphine. D'autre part, il n'y a pas de fiacres à Versailles, mais seulement des chaises à porteur très chères. Il ne fait pas très froid (les Mozart s'étonnent de voir les échoppes ouvertes à tous vents en plein hiver), mais il pleut presque tous les jours. Il faut donc louer deux chaises pour le moindre déplacement si l'on veut éviter de gâter les beaux costumes noirs.

Je devine que mes chers lecteurs posent ici une question :

– Eh, ils n'ont pas encore inventé le parapluie ?

– Si, justement, les Anglais viennent de l'inventer, mais cela ne protège pas assez quand on va à la cour. Regardez les images d'époque : les hommes portent des bas blancs, les femmes de longues robes qui traînent par terre. On ne peut pas marcher dans une rue mouillée sans être tout éclaboussé. Quant à moi, j'aimerais bien essayer une chaise à porteurs la prochaine fois qu'il pleut, sauf que j'ai un peu peur d'avoir le mal de mer.

¹⁴ Alors qu'il était encore enfant, Louis XV a épousé Marie Leszczyńska, fille du roi de Pologne. La dauphine dont il est question plus loin, femme du dauphin et mère du futur Louis XVI, est une princesse allemande.

Les souffrances du jeune Mozart

Bon, ils finissent par revenir de Versailles. À peine ont-ils retrouvé leur logement de l'hôtel de Beauvais que leur hôtesse, la comtesse van Eyck, se met à tousser et à vomir le sang. Le dimanche, légèrement enrhumée, elle plaisante avec Wolfgang en dialecte bavarois comme elle aime le faire. Le mercredi elle est morte. Léopold remarque que c'est une mauvaise idée de tomber malade en France, parce les médecins ont vite fait de vous saigner à mort.

On meurt aussi très bien à Vienne. L'impératrice Marie-Thérèse vient de perdre une de ses filles, l'archiduchesse Johanna Gabriele, âgée de treize ans.

Oh oh, on dirait que Wolferl a attrapé le rhume de la comtesse, et le voici qui tousse maintenant ! Léopold va chercher dans sa pharmacie de voyage une poudre noire aux coquilles d'huître et à l'antimoine pour faire baisser la fièvre, puis un sirop laxatif au séné et à l'angélique. Wolfgang se rétablit. Ouf... Tout de suite après Dieu vient papa !

Les médecins français ont des idées extravagantes. Non seulement ils saignent les gens à tort et à travers, mais ils veulent leur inoculer la variole¹⁵ ! C'est la grande mode à la cour. Tout le monde presse Léopold de faire inoculer ses enfants. Et quoi encore ? On reconnaît bien là le goût des Français pour les paris : soit l'inoculation vous protège, soit elle vous tue. Léopold considère qu'il est plus judicieux de faire confiance au Seigneur. Puisqu'il a choisi le moment de nous mettre au monde, laissons-le décider quand il voudra nous rappeler à lui.

Les enfants donnent deux concerts au "théâtre de M. Félix, rue Saint-Honoré". Les billets, vendus huit jours à l'avance, coûtent un quart de louis, soit environ 2,75 florin. Les concerts rapportent plus de 2 000 florins – une somme considérable, que Léopold porte dans une banque afin de la faire transférer à Salzbourg.

Les Mozart passent cinq mois à Paris. Plus le temps passe, plus Anna-Maria trouve de défauts aux Français :

- Ces gens n'ont aucune religion. Personne ne fait maigre le vendredi. Tu devrais peut-être demander une dispense à un évêque, mon ami, afin que nous puissions manger de la viande comme tout le monde. Le poisson est bien trop cher, et on ne trouve pas de la soupe maigre comme chez nous. J'aimerais au moins acheter de la pâtisserie, mais je crois qu'ils utilisent toute la farine pour poudrer leurs perruques. Tu n'aurais pas dû laisser partir Sébastien : même avec les mauvais produits que l'on vend ici, il arrivait à préparer de bonnes choses.

- Tu le réprimandais constamment. Il en a eu assez.

- Dis plutôt que tu as refusé d'augmenter ses gages. Il voyait pourtant bien que tu gagnais de beaux louis d'or. Remarque, Jean-Pierre me coiffe mieux. Ces Français ne sont bons qu'à ça.

Certains auteurs grognons reprochent à Léopold d'avoir "exploité" son fils et de l'avoir privé de son enfance. Il est vrai que Wolfgang, au lieu d'aller à l'école, travaille avec sa sœur pour nourrir toute la famille. En même temps, il s'amuse et apprend beaucoup de choses. Il va au concert et entend toutes sortes de musiques françaises et italiennes. Il rencontre des centaines de personnes remarquables : des compositeurs, des philosophes, des savants. Il apprend le français. Le monde entier est son école.

¹⁵ On inoculait une forme atténuée de la maladie. C'était moins sûr que le vaccin, qui a été inventé par l'Anglais Jenner à la fin du siècle.

Les souffrances du jeune Mozart

Il accomplit de grands progrès. Il compose des morceaux moins simples que ses premiers menuets. Il est capable d'improviser au piano une mélodie qui s'accorde avec un accompagnement donné. Il étonne Léopold. À huit ans, il en sait autant que bien des musiciens professionnels de quarante ans.

1764. Londres à quatre mains

Le 10 avril 1764, nos cinq voyageurs quittent Paris pour aller à Londres. Le cinquième, c'est le nouveau valet-coiffeur, Jean-Pierre Potivin. Eh, mais qui est donc ce jeune homme qui chevauche à côté de la berline ?

– Je vous assure, signor Mozart, qu'il vaut mieux laisser la voiture à Calais.

– Quand nous avons descendu le Rhin, nous l'avons mise sur la péniche.

– En supposant que nous trouvions un navire qui accepte de la prendre, cela vous coûterait bien plus cher que de la laisser et d'en louer une autre en Angleterre.

– Je suivrai votre conseil, Porta. Vous avez l'habitude.

– Comme je vous l'ai dit, je suis allé huit fois en Angleterre déjà !

Ses amis parisiens ont dit à Léopold qu'il était bien assez riche pour engager un second domestique. Un coiffeur, c'est peut-être utile quand on voyage. Un valet italien capable de faire le guide et l'interprète, c'est mieux.

À Calais, les enfants voient la mer pour la première fois. Wolfgang est déçu :

– Elle n'est pas bleue !

– C'est comme le Danube, remarque sa sœur. On dit toujours "le Danube bleu", mais il est gris.

– J'espère que nous verrons des baleines.

– Regarde, Wolferl, ces bateaux là-bas sur la grève. Comment ont-ils pu sortir de l'eau ?

– Les baleines les ont poussés !

– Père, comment les bateaux sont-ils sortis de l'eau ?

– Les bateaux n'ont pas bougé, c'est la mer qui s'est retirée. La marée est basse et bientôt, vous verrez, elle remontera.

Pendant qu'ils admirent la mer, il signor Porta met la voiture au garage et loue un bateau :

– J'ai trouvé un bateau privé à cinq louis, signor Mozart.

– L'auberge nous a déjà coûté quatre louis, et maintenant encore cinq ! Le paquebot public n'est-il pas moins cher ?

– Je suis allé voir. Il y a déjà quatorze passagers, mais seulement dix lits. Comme vous n'avez jamais voyagé en mer, je pense que vous aurez besoin d'un lit. Je vais vous dire ce que je vais faire : je vais trouver quatre autres passagers qui traverseront avec nous. Ainsi vous ne paierez que trois louis au lieu de cinq.

Cinq jours seulement après leur arrivée à Londres, ils sont reçus à la cour et rencontrent le roi, la reine et les petits princes. Léopold note une chose étonnante : "Sa Majesté le roi et Sa Majesté la reine nous ont traités de manière si amicale que nous avons complètement oublié qu'ils étaient roi et reine d'Angleterre. Nous avons été reçus avec courtoisie dans de nombreuses cours, mais jamais de cette façon-là." Ils reçoivent 24 guinées, ce qui équivaut à 24 louis ou environ 260 florins (26 000 francs/5 200 euros).

Tous ces rois et ces reines s'ennuyaient terriblement, à mon avis. Le roi George III s'ennuie encore plus que les autres parce qu'il se sent exilé en Angleterre. Comme son père et son grand-

Les souffrances du jeune Mozart

père, il est prince-électeur de Hanovre, c'est-à-dire allemand¹⁶. La reine Charlotte von Mecklembourg-Strelitz est aussi allemande que lui. Et d'ailleurs, encore aujourd'hui, certains Lords qui n'aiment pas la famille royale anglaise lui reprochent son origine germanique.

Mettez-vous à la place du roi George et de la reine Charlotte : ils sont ravis d'accueillir leurs compatriotes. De plus, la reine est excellente claveciniste et cantatrice, donc elle apprécie la virtuosité de Nannerl et le génie inventif de Wolfgang. Alors que Léopold a prévu un bref séjour à Londres, les Mozart vont y passer seize mois.

Le professeur de musique de la reine s'assoit au clavecin et prend Wolfgang sur ses genoux :

– Je vais commencer à inventer une sonate. Je m'arrête et toi tu continues. Ensuite tu t'arrêtes et je continue. D'accord ?

– Oh oui !

La cour admire le merveilleux spectacle de l'adulte et de l'enfant rivalisant d'invention, mais personne ne prend la peine de noter cette sonate doublement improvisée afin de la transmettre à la postérité.

Le professeur de la reine devient le copain de Wolfgang. Il se nomme Jean-Christien Bach. Son père, Jean-Sébastien Bach, est le plus grand compositeur de tous les temps. Il est mort en 1750. On ne peut pas dire qu'il est déjà oublié quatorze ans après sa mort ; même quand il était vivant, personne ne le connaissait en dehors de la région d'Allemagne où il vivait. En tout cas, Jean-Christien est un excellent compositeur. Il a étudié la musique en Italie auprès du fameux padre Martini. Il a acquis au passage le goût de l'opéra, qu'il transmet à Mozart.

Les musiciens allemands sont si nombreux à Londres que Wolfgang n'apprend même pas l'anglais. Depuis la mort de Purcell en 1695, on dirait que l'inspiration des Anglais s'est tarie, de sorte qu'ils doivent importer leurs compositeurs de l'étranger. Ainsi, Georg Friedrich Haendel a régné sur Londres de 1710 à 1759. L'Angleterre lui plaisait parce que c'était le pays le plus libre d'Europe. Il ne voulait pas servir un prince. Il gagnait sa vie en organisant des concerts de ses œuvres ou en dirigeant une troupe d'opéra. D'habitude on écrivait une œuvre pour un concert et on la jouait une seule fois. Les Anglais aiment tellement Haendel qu'en 1764, cinq ans après sa mort, ils donnent encore ses grands oratorios¹⁷ *Israël en Égypte* et *Le Messie*. Ainsi, Mozart peut les entendre. Imitant Haendel, Jean-Christien Bach a fondé lui aussi une société de concerts. Toute sa vie, Mozart rêvera de devenir à son tour compositeur indépendant. Y parviendra-t-il ? C'est le sujet de ce livre.

Wolfgang a trouvé amusante la séance d'improvisation à deux avec Jean-Christien Bach. Il essaie de recommencer avec Nannerl.

– Je m'assois sur tes genoux et nous jouons l'un après l'autre.

– Eh, mais tu vas froisser ma robe. C'est du satin ! Apporte une deuxième chaise ; nous n'avons qu'à nous asseoir côte à côte.

Ils commencent à jouer en alternance. Chaque enfant a tendance à utiliser la partie du clavier qui se trouve devant lui : Wolfgang les notes hautes, Nannerl les notes basses.

¹⁶ George I^{er}, prince-électeur de Hanovre, descendait d'un roi d'Angleterre par sa mère. Il est monté sur le trône en 1714 parce que la reine Anne Stuart n'avait pas d'héritier.

¹⁷ L'oratorio est un cousin religieux de l'opéra : avec chant et orchestre, mais sans costumes ni décors.

Les souffrances du jeune Mozart

- Eh, Wolferl, arrête ! Tu dois attendre que j’achève ma partie avant de commencer la tienne.
- Et pourquoi devrais-je attendre ? Nous pouvons jouer ensemble, puisque je suis en haut et toi en bas.

C’est ainsi, dit-on, que les deux enfants inventent le jeu à quatre mains.

Mme Mozart préfère Londres à Paris. Les rues y sont plus propres et les mendiants moins nombreux. Cette terrible guerre qui a opposé l’Autriche à la Prusse pendant sept ans, c’est la France qui l’a perdue et l’Angleterre qui l’a gagnée. Comment expliquer ce mystère ? Eh bien, la France était alliée à l’Autriche et l’Angleterre à la Prusse. Les Anglais ont réussi à capturer les colonies françaises en Inde et au Canada. L’Angleterre s’est enrichie, la France s’est appauvrie. Pendant que la Prusse devient une petite puissance européenne, l’Angleterre devient une grande puissance mondiale. Les commerçants anglais achètent des marchandises en Inde et en Afrique. Ils importent des animaux étranges que l’on installe dans un jardin “zoologique”. Nos deux jeunes héros visitent ce jardin.

- Regarde, Wolfgang, cet âne blanc rayé de noir, comme il est bizarre.
- Où vois-tu un âne blanc ?
- Eh bien, juste ici !
- Tu es aveugle, ma parole. C’est un âne noir rayé de blanc, comme le clavier d’un clavecin !

Aujourd’hui, le clavier d’un piano comprend cinq petites touches noires pour sept grandes touches blanches, donc il est plutôt blanc rayé de noir. À l’époque, les grandes touches du clavecin (ou du pianoforte, ancêtre du piano moderne) étaient noires et les petites touches blanches.

Wolfgang tire grand profit de l’enseignement de Jean-Christien Bach, mais les affaires ne sont pas bonnes. Arrivés à Londres en avril, les Mozart ont tout juste le temps de donner un concert (qui rapporte tout de même près de 1 000 florins) avant la fin de la saison. Si le tout-Londres afflue dans les salles de concert en hiver, il les boude en été pour partir à la campagne.

Le dimanche 8 juillet, les enfants doivent jouer chez un milord resté en ville. Signor Porta, n’ayant pas trouvé de calèche, loue une chaise à porteurs. Léopold installe les enfants dans la chaise et les accompagne à pied. Il est bon marcheur, mais il a du mal à suivre les porteurs. Ces gens-là marchent très vite, ou peut-être bien qu’ils trottent un peu. Et puis la ville de Londres est beaucoup plus grande que Salzbourg. Toujours est-il que Léopold arrive chez le milord tout en sueur et qu’il attrape une maladie propre à l’Angleterre, dont il n’a jamais entendu parler. Cela s’appelle un “refroidissement”. Les médecins appliquent les méthodes françaises : saignées et clystères. Il faut éviter que la maladie ne se transforme en consommation – une autre maladie anglaise, une fièvre lente pour laquelle le seul remède connu consiste à quitter l’Angleterre au plus vite.

Léopold part se rétablir “à une heure de la ville”, dans le village de Chelsea – qui se trouve aujourd’hui en plein centre de Londres. “J’ai peu d’espoir de reprendre bientôt des forces, écrit-il. La maladie vient par courrier rapide, mais la santé ne revient qu’à pas de tortue.”

Au cours du deuxième hiver, ils donnent un concert au petit théâtre Haymarket. Je ne sais pas si ce théâtre est vraiment petit ; en tout cas ils n’arrivent pas à remplir la salle. C’est que le public aristocratique a déjà vu ces enfants prodiges. Il réclame du nouveau.

Les souffrances du jeune Mozart

Léopold décide qu'il est temps de rentrer. Au début du mois de juillet 1765, il annonce ses projets à sa famille :

– J'ai étudié une carte. Le détour n'est pas grand si nous passons à Milan et Venise sur le chemin de Salzbourg. Nous resterons aussi quelques jours à Paris, bien entendu.

– Quand nous serons à Venise, je composerai un opéra !

Quelques jours plus tard, Léopold précise l'itinéraire :

– J'ai décidé que nous effectuerions un petit détour sur le chemin de Paris. L'ambassadeur de Hollande m'assure que le prince d'Orange et la princesse Caroline, c'est sa sœur, désirent nous entendre.

– Et demain, vous nous direz qu'au prix d'un petit détour sur le chemin de la Hollande, nous pouvons aller au Danemark et jouer devant le duc de Citron ! Moi, je voulais aller à Venise.

– Hmm. L'ambassadeur du Danemark m'a invité dans son pays, en effet, mais je trouve que c'est vraiment trop loin. Nous irons à Venise, Wolferl, ne t'inquiète pas. Je pense que nous ne passerons que le mois d'août en Hollande. En Septembre, nous serons déjà à Paris.

Les souffrances du jeune Mozart

1765-1766. Le retour à Salzbourg

Ils quittent Londres le 24 juillet 1765. Le vent est si favorable qu'ils mettent seulement trois heures et demi pour aller de Douvres à Calais – où ils retrouvent leur fidèle berline. Je ne vois pas Porta l'interprète ; il a dû rester en Angleterre.

Ils s'arrêtent près d'un mois à Lille parce que Wolfgang souffre d'une forte angine, que Léopold soigne avec son sirop laxatif et des bains de pied. Ils donnent de petits concerts à Gand et à Anvers. Ils arrivent à La Haye, où se trouve la cour du prince d'Orange, le 11 septembre. Ils jouent chez le jeune prince, puis chez sa sœur la princesse Caroline. Alors qu'ils devraient partir à Paris, Nannerl tombe gravement malade. Les médecins se querellent en latin à son chevet.

– *Congestio pulmonaris*, affirme l'un. Elle doit boire du lait et de l'eau de Seltz.

– *Engorgementus muquosorium*, réplique l'autre. Votre eau de Seltz va la tuer ! Ce qu'il lui faut, c'est un bon bouillon de veau avec du riz bien cuit.

Les médecins d'aujourd'hui disent : fièvre typhoïde.

Elle est à l'article de la mort. Le 21 octobre, on lui administre les derniers sacrements. Voici comment Léopold reconforte sa fille (d'après une de ses lettres) :

– Ce monde est vraiment misérable, comparé à celui qui nous attend après notre mort. Tu as bien de la chance. Au lieu de supporter les malheurs de l'existence, de vieillir et de souffrir, tu rencontreras Notre Seigneur dans quelques jours. Nous te rejoindrons bientôt là-haut !

– Yes, yes, God, der paradis au ciel...

Dans son délire, elle mélange l'anglais, le français et l'allemand.

Miracle : elle survit. Le 15 novembre, c'est Wolfgang qui attrape sa maladie. À son tour de délirer jour et nuit. Ses lèvres deviennent toutes noires. Le 30 novembre, on le croit perdu, mais il surmonte la crise, lui aussi, et se rétablit lentement au cours du mois de décembre. Il profite de sa convalescence pour composer des sonates, des variations et même une symphonie pour orchestre. Il fête ses dix ans à Amsterdam, où il donne un concert. Les affiches disent : "Pas encore neuf ans".

Ils reviennent à La Haye. Le prince d'Orange, ayant atteint sa majorité, accède officiellement au pouvoir. Pour célébrer l'événement, on donne de grandes fêtes qui attirent tous les musiciens, acteurs, acrobates et polichinelles des environs. De savants ingénieurs montrent des automates qui obéissent aux spectateurs et répondent à leurs questions. Des chimistes présentent des expériences étonnantes et même explosives. Wolfgang admire tout spécialement une féerie "turque" avec des chevaux déguisés en chameaux.

Nos voyageurs quittent la Hollande vers la fin du mois d'avril 1766, après un séjour de huit mois.

Louis XV les reçoit à Versailles comme au bon vieux temps. Les grands seigneurs parisiens se bousculent pour les accueillir. Grimm leur consacre un nouvel article élogieux. Il ne vante plus un enfant prodige qui joue sur une serviette, mais admire un jeune compositeur dont le génie étonnera bientôt le monde.

Les souffrances du jeune Mozart

Au début du mois de juillet, quand tout le monde est parti à la campagne, ils s'en vont à leur tour. Ils donnent des concerts à Dijon, Lyon (où Léopold achète des vêtements de soie pour toute la famille), Genève, Lausanne, Berne, Zurich. Comme Léopold, j'examine la carte. Hmm. Ils ne se dirigent pas du tout vers l'Italie. Wolfgang, lui, n'a pas étudié la carte...

– J'ai hâte d'arriver à Venise et de voir les gondoles !

– Ma foi, ce sera pour une autre fois. Nous avons pris trop de retard. Nous devons rentrer. Mon patron, le prince-archevêque, tolérerait sans doute mal une absence plus longue. Cela fait plus de trois ans que nous avons quitté Salzbourg !

– Je comprends bien que vous deviez rentrer, mon cher papa, mais je peux continuer avec Nannerl !

– Certainement pas. J'ai besoin de vous pour amadouer le prince-archevêque. Quand il entendra combien vous avez profité de ce grand voyage, il me pardonnera ma disparition.

Entre Zurich et Salzbourg, sans avoir besoin d'effectuer le moindre détour, ils s'arrêtent à Munich. Le prince-électeur de Bavière, Maximilien III, les reçoit aussi chaleureusement que trois ans plus tôt. Comme Louis XV, il les autorise à assister à son repas, donne aux enfants des petits morceaux de viande et des friandises, les interroge sur Paris et sur Londres.

– Comme vous avez grandi ! Je suis sûr que vous avez accompli de grands progrès dans votre art. On m'a dit que tu es devenu un bon compositeur, Wolfgang...

– Je compose des airs chantés, votre Altesse. Bientôt, je composerai un opéra.

– Tiens, si je te siffle un petit air, tu peux improviser un morceau en le variant ?

Dès la fin du repas, ils vont dans le salon de musique, où Mozart improvise des variations sur le clavecin. Toute la cour applaudit. Le prince-électeur, enchanté, le traite comme s'il était son propre fils.

Ils reviennent à Salzbourg le 30 novembre 1766. Wolfgang va bientôt fêter ses onze ans. Nannerl a quinze ans. Le prince-archevêque n'adresse aucun reproche à Léopold. Au contraire : il considère que la gloire de son vice-maître de chapelle et de ses enfants, répandue dans toute l'Europe par les articles de Grimm, rejaillit sur la ville de Salzbourg et donc sur lui-même.

Il me semble que le coiffeur Jean-Pierre est resté en chemin quelque part. En voyage, ils ont besoin d'un valet capable de porter les bagages et de donner un coup de main quand il faut réparer une roue. À la maison, il préfèrent une servante qui aide Mme Mozart à repasser le linge et à préparer la soupe.

1768. Trop grand, mon petit

Les enfants ont appris beaucoup de choses. Ils ont rencontré les meilleurs musiciens d'Europe, ils ont joué devant des publics nobles et des publics moins nobles. Wolfgang a improvisé et composé dans le goût allemand, français, anglais. De retour à Salzbourg, il commence un apprentissage théorique afin d'ordonner les connaissances acquises au hasard des routes. Léopold crée pour lui des exercices de contrepoint, d'harmonisation, d'orchestration.

Le seul ennui, c'est qu'ils s'ennuient. Quand on a bu du café avec l'impératrice d'Autriche, du thé avec le roi d'Angleterre et du chocolat avec Louis XV, on n'a qu'une seule envie : recommencer !

Au bout de neuf mois, une occasion se présente. La ville de Vienne est en fête. On célèbre le mariage de l'archiduchesse Marie-Josèphe avec le roi de Naples, donc on jouera de la musique. Ils arrivent à Vienne le 16 septembre 1767, en même temps qu'une terrible épidémie de variole. Panique sur la ville ! Les gens ne vont plus au concert quand ils se demandent comment échapper à la mort. Et d'ailleurs on annule la fête pour la bonne raison que la fiancée succombe le 15 octobre. Le roi de Naples n'a pas de chance : on lui avait d'abord destiné l'archiduchesse Johanna-Gabriele, qui est morte à treize ans. Puisque la diplomatie exige qu'il épouse une princesse autrichienne, on lui promet maintenant l'archiduchesse suivante, Marie-Caroline...

Prudent, Léopold emmène sa famille à la campagne chez un comte qu'il a connu à Salzbourg. Wolfgang tombe tout de même malade le 28 octobre, et Nannerl quelques jours plus tard. Ils guérissent, mais leur convalescence est longue. Les Mozart reviennent à Vienne le 10 janvier 1768.

L'impératrice les reçoit sans enthousiasme. L'empereur François est mort en 1762. Elle a attendu la fin du deuil pour accepter de marier sa fille, et maintenant elle porte le deuil de nouveau. Elle leur donne une médaille. Merci, votre Majesté !

Quelques seigneurs les invitent par curiosité. Quand ils découvrent que le petit prodige de six ans est devenu un garçon comme les autres, ils se désintéressent de lui. Eh oui : à douze ans, Mozart est déjà un *has-been*. Une ex-vedette... Par exemple, qui se souvient de Jordi et Macaulay Caulkin ? Ils ont connu leur quart d'heure de gloire vers la fin du XX^{ème} siècle. Les journalistes pensent à eux quand ils veulent réaliser une émission ou écrire un article sur le thème : "Que sont-ils devenus ?"

Léopold se demande comment relancer son produit, comme on dirait aujourd'hui. Voyons... Le public de Vienne, comme celui des autres capitales européennes, est fou d'opéra italien. Eh bien, c'est simple : Wolfgang n'a qu'à composer un opéra. On pourra l'inscrire dans le livre des records en tant que plus jeune compositeur d'opéra du monde. L'archiduc Joseph, devenu l'empereur Joseph II depuis la mort de son père¹⁸, trouve que c'est une très bonne idée et promet son appui.

C'est toute une histoire, de composer un opéra. On déniche un sujet du grand dramaturge Goldoni, *La Finta Semplice* (la fausse naïve), qu'un "librettiste" professionnel doit adapter de

¹⁸ Il partage le pouvoir avec sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse.

Les souffrances du jeune Mozart

manière à alterner airs chantés et récitatifs¹⁹. Wolfgang compose une partition de cinq cents cinquante-huit pages, on trouve des chanteurs... Oui, mais le librettiste prend du retard, on attend que la famille impériale revienne de Hongrie, les chanteurs savent à peine lire la musique, l'orchestre refuse d'obéir à un gamin, le directeur du théâtre prétend que la musique ne s'accorde pas avec les paroles. Certains petits malins demandent si c'est vraiment l'enfant qui a composé la musique ou si cela ne serait pas plutôt le père de l'enfant... Léopold organise des séances de composition publiques ; on donne à Wolfgang un poème, qu'il met aussitôt en musique ! Les petits malins sont bien attrapés, ce que Léopold exprime dans une lettre en employant une expression typiquement bavaroise : "Ils s'assoient dans la moutarde !"

Wolfgang donne des extraits de son œuvre chez divers seigneurs, en accompagnant lui-même les chanteurs au clavecin. Il reçoit des compliments en abondance, ainsi que plusieurs tabatières, mais la création publique de l'opéra est constamment reportée. Alors qu'ils séjournent à Vienne depuis plus d'un an, ils doivent se résigner à admettre que *La Finta Semplice* ne sera jamais représentée. Léopold est furieux. Il soupçonne une cabale de vilains jaloux. Il va chez le nouvel empereur pour se plaindre. L'empereur est jeune, mais il connaît déjà bien son métier.

– Oui, oui, dit-il. Je comprends... En effet... Certes... Bien sûr... C'est cela... Ne vous inquiétez pas, mon cher Mozart, je vais m'en occuper... Oui... À bientôt, à très bientôt.

Les musicologues modernes trouvent que l'œuvre sent un peu trop son débutant et que le directeur de théâtre a eu raison de la refuser.

Il existe deux sortes d'opéra italien : l'opera seria (sérieux) et l'opera buffa (bouffon). On commence aussi à mettre au point un opéra allemand appelé "Singspiel", dans lequel les récitatifs ne sont pas chantés, mais parlés. Peu après l'échec de la *Finta Semplice* (qui est un opera buffa), un riche médecin²⁰ commande à Mozart un petit Singspiel qu'il désire faire donner dans son jardin pour ses enfants. On traduit en allemand une pièce à succès française, *Bastien et Bastienne*, parodie d'un opéra larmoyant de Jean-Jacques Rousseau, *Le devin de village*. Mozart écrit ce bref opéra, qui est représenté dans le jardin du médecin, comme prévu. Une représentation, et on n'en parle plus...

Même si Mozart n'amuse plus la cour autant qu'auparavant, l'impératrice et son fils l'empereur ne l'oublient pas. Ils suggèrent à un père jésuite de leurs amis de lui commander une messe pour l'inauguration d'un orphelinat. Toute la cour assiste à la création de l'œuvre. "Wolfgang a lui-même battu la mesure, écrit Léopold. La messe nous a rendu l'estime que nos calomnieurs avaient voulu nous faire perdre en empêchant l'opéra." On n'a pas encore inventé le chef d'orchestre. Le premier violon se tient devant et les autres le suivent. Quand il ne joue pas, il bat la mesure avec son archet.

Léopold énerve un peu le monde, à vanter partout le génie de son fils, mais il ne s'en rend pas compte. Sinon, il ne dirait pas "nous" en parlant de Wolfgang.

¹⁹ Les récitatifs servent à faire avancer l'action. Ils sont chantonnés plutôt que chantés et restent compréhensibles (en principe).

²⁰ Le docteur Mesmer prétendait avoir découvert le "magnétisme animal" et soignait toutes les maladies avec des aimants. Les adeptes du "mesmérisme" étaient nombreux dans toute l'Europe. Certains y croient encore aujourd'hui.

1770. Venezia e Napoli

En janvier 1769 (Mozart a treize ans), ils rentrent à Salzbourg, où ils passent près d'un an. Comme d'habitude, ils remplacent leur valet de voyage (un certain Bernhard) par une servante nommée Nanette ou Nandl. Je vois d'ailleurs qu'ils ont deux servantes. Nandl, la servante principale, est assistée par une petite jeunesse. Une stagiaire, dirait-on aujourd'hui, ou une "emploi-jeunes". Mme Mozart a élevé sa fille comme une princesse, donc elle est incapable de s'habiller et de se coiffer toute seule.

Quand Léopold est parti pour la deuxième fois, son patron le prince-archevêque lui a dit que trois ans de congés payés, ça suffisait peut-être.

– Je vous autorise à repartir, Mozart, mais je suspends votre solde jusqu'à votre retour. Si je me montre trop généreux, les autres princes vont finir par se moquer de moi.

– Je vous comprends et vous remercie, Votre Altesse.

Ce prince-archevêque se nomme Sigismond von Schrattenbach. Il est bien brave. Il écoute avec bienveillance les jérémiades de Léopold.

– Le petit a écrit un opéra, Votre Altesse, mais nos ennemis ont empêché sa représentation.

– Un opéra ? À son âge ? Quel enfant extraordinaire ! Ces Viennois sont des butors. Ils ne savent pas apprécier ce qui est beau. Mais dites-moi, j'aimerais beaucoup entendre cet opéra. Vous vous souvenez de Mlle Lipp, la cantatrice ? Elle a épousé mon premier violon, M. Haydn²¹. Elle a une voix magnifique. Elle pourra chanter le premier rôle.

On donne *La Finta Semplice* le 1^{er} mai 1769. Mozart compose aussi une nouvelle messe, des menuets à danser, des sérénades pour petit orchestre et d'autres œuvres que lui commandent des amateurs de musique de Salzbourg.

Léopold prépare un voyage en Italie. Si Mozart veut devenir un compositeur d'opéra reconnu, il doit à la fois étudier son art auprès des maîtres italiens et réussir à séduire le public de Naples et de Venise.

Pour la première fois, la famille se sépare.

– Il ne serait pas raisonnable que nous partions tous les quatre, explique Léopold. Quand nous avons visité la France et l'Angleterre, je recevais mes émoluments, ce qui comblait à peu près le déficit de la tournée. Cette fois, je perds mon salaire. De plus, Nannerl gagne bien sa vie avec les leçons. Ce serait dommage de renoncer à ce revenu. Je vais donc partir avec Wolferl.

– Si votre bouton se défait, père, je le recoudrai !

– Maître Wolfgang coudre un bouton ? J'aimerais bien voir ça. Si tu veux t'entraîner, je peux t'en apporter.

– Mademoiselle est jalouse parce qu'elle ne verra pas Venise !

²¹ Michael, le jeune frère de Joseph Haydn.

Les souffrances du jeune Mozart

– Je vais rester tranquillement à la maison avec maman. J’ai avalé assez de poussière sur les chemins. Je me passerai volontiers des puces et des punaises qui attendent les voyageurs dans les lits d’auberge.

C’est ici que se séparent les destins de Wolfgang et de sa sœur. Les musicologues d’aujourd’hui²², sensibles à la manière dont la société a traité et maltraité les femmes au cours des âges, se demandent si la sœur ne possédait pas un peu du génie du frère. Comme une femme ne pouvait pas exercer le métier de maître de chapelle, on n’essayait même pas de voir si elle était douée pour la composition. Au dix-huitième siècle, une femme pouvait aussi peu exercer le métier de compositeur que celui de général.

Hmm. Elles n’ont pas non plus composé aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Il serait temps qu’elles s’y mettent. Moi, je crois que si Nannerl avait pu composer, le bon Léopold, avec son sens aigü du marketing, en aurait profité : la première femme qui compose un opéra !

Léopold et Wolfgang (qui va bientôt fêter ses quatorze ans) quittent Salzbourg vers la fin de l’année 1769. Ils n’emmènent pas de valet, mais en engagent un localement quand c’est nécessaire.

De notre point de vue, l’absence de Nannerl est une véritable aubaine, car Wolfgang lui écrit des lettres pour raconter son voyage. Il écrit parfois en italien, ayant appris cette langue auprès des nombreux musiciens italiens qu’il a fréquentés à Vienne et ailleurs. Il connaît aussi le français et le latin, mais on ne trouve pas un seul mot d’anglais dans sa correspondance.

Voici un extrait d’un post-scriptum en italien à une lettre de son père.

Le 14 décembre 1769

Carissima sorella mia

Je dois te dire qu’il est très amusant de voyager. Il fait aussi chaud dans notre voiture que dans une chambre. Comment va ton mal de gorge ? Si tu dînes chez M. de Schiedenhofen [un ami des Mozart], dis-lui que je chante toujours Tralaliera, tralaliera. Dis-lui aussi qu’il n’a plus besoin de mettre du sucre dans la soupe, puisque je ne suis plus là. Porte-toi bien, *addio*.

Dans sa version originale, la lettre ci-dessous est écrite en allemand et en italien. Il passe parfois d’une langue à l’autre à l’intérieur d’une phrase.

Verona il sette di Jenuario 1770

Ma sœur chérie

[Il commence par raconter en détail un opéra qu’il vient de voir. Il décrit de manière minutieuse, et plutôt fastidieuse, la voix de chaque chanteur. Il note qu’une certaine cantatrice “a une voix nasillarde et chante toujours un quart d’heure trop tard ou trop tôt”. Une autre “ressemble à un grenadier”.]

À propos : dans les loges du théâtre, tout le monde porte un masque. C’est vraiment commode d’être masqué, car on n’a pas besoin d’ôter son chapeau quand on vous salue et de connaître le nom des personnes pour leur adresser la parole. On dit : “Votre serviteur, seigneur Masque !” Nom d’un chien, c’est très amusant. Mais voici le plus étonnant :

²² Par exemple Brigitte Massin, qui a consacré de grandes biographies à Mozart, Beethoven et Schubert.

Les souffrances du jeune Mozart

nous nous couchons dès sept heures. Si tu devines pourquoi, je reconnaitrai que tu es la mère de tous les devins.

Je t'embrasse mille fois et t'assure que je resterai toujours ton frère très sincère, Wolfgang Mozart.

[En français]. *Portez-vous bien et aimez-moi toujours.*

Solution de la devinette. Les Italiens comptent séparément les heures de jour et de nuit. En hiver, sept heures de la nuit, c'est à peu près minuit.

Milan, 26 janvier 1770

Pas de nouvelles, sauf que Herr Gellert, le poète, est mort à Leipzig et depuis sa mort n'a plus écrit de poèmes.

[Il décrit des chanteurs, cantatrices et danseurs qu'il a vus]. Il y a un danseur qui saute bien, mais ne sait pas écrire aussi facilement que moi : comme pisse une truie !

[...]

Wolfgang de Mozart, seigneur de la haute vallée.

Post-scriptum à une lettre de Léopold :

Milan, 10 février 1770

Quand on parle du cochon, le voici qui apparaît : je vais bien, Dieu soit loué et remercié.

Je baise les mains de maman, j'envoie à ma sœur un bécot en forme de bouton de petite vérole et je reste le même... mais qui donc ?... le même vieux Jeannot la saucisse²³.

Wolfgang en Allemagne, Amadeo²⁴ en Italie De Mozartini.

À Bologne, ils rencontrent le padre Martini, le professeur de Jean-Chrétien Bach. C'est un grand savant qui connaît les compositeurs de la Renaissance et sait composer du contrepoint à l'ancienne. Mozart l'épate en improvisant une fugue à partir de quelques notes que le padre lui donne.

À Florence, où il fait affreusement froid (et ces Italiens qui ignorent l'existence du poêle), Wolferl s'enrhume. Son papa le soigne en lui donnant du thé et du sirop de violette. J'essaierai la recette à mon prochain rhume !

Le 11 avril, ils arrivent à Rome. Léopold relate dans une lettre à son épouse un célèbre exploit de son fils :

14 avril 1770

Tu as peut-être entendu parler du *Miserere* d'Allegri, qui est estimé à un tel prix qu'il est strictement interdit aux musiciens de la chapelle sixtine, sous peine d'excommunication, de le copier et de le faire connaître à l'extérieur. Eh bien, nous le possédons, car Wolfgang l'a écrit après l'avoir entendu.

Léopold.

Le *Miserere*, écrit en 1638, est une œuvre chorale à neuf voix différentes. Il est donc très difficile de le noter de mémoire après l'avoir entendu une seule fois. Selon une variante de cette histoire, Mozart, voulant vérifier qu'il n'a pas commis d'erreur, est retourné écouter le *Miserere* une seconde fois en emportant sa transcription dans son chapeau...

²³ Personnage de farce populaire à Vienne.

²⁴ Il traduit en italien son prénom Theophilus ou Gottlieb ("aime Dieu").

Les souffrances du jeune Mozart

Je me permets de signaler, ce qui n'enlève rien au talent de Wolffi, que le Miserere est déjà sorti du Vatican, puisque le pape lui-même en a donné une copie au padre Martini.

Dans la suite de la lettre, Léopold raconte un autre exploit : la chapelle Sixtine est noire de monde, parce que c'est la semaine sainte, mais les gens s'écartent pour les laisser passer ! C'est qu'ils prennent Wolfgang pour un jeune prince allemand (et Léopold pour son majordome). Cela ne m'étonne pas du tout, car il porte un costume en moire rose avec de la dentelle d'argent et une doublure bleu ciel. Il est devenu coquet, notre petit Wolferl, à force de porter des habits de concert en drap fin ou en soie. On peut imaginer aussi qu'il se tient bien droit et regarde la foule de haut, malgré sa petite taille, comme un noble de haut rang de son époque ou une vedette de cinéma d'aujourd'hui. J'espère que les compliments et les applaudissements qu'il reçoit depuis sa petite enfance ne l'ont pas rendu trop vaniteux.

Un cardinal l'aborde :

- Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire qui vous êtes ?
- Wolfgang Amadeo Mozart, à votre service.
- Eh ! Vous êtes le célèbre jeune garçon !

Mozart ajoute un post-scriptum à la lettre de son père :

Je suis un fou, c'est bien connu, oh j'ai une inquiétude, dans notre chambre il n'y a qu'un lit, maman peut s'imaginer que je ne peux trouver aucun repos à côté de papa. Je viens de dessiner saint Pierre avec ses clefs, saint Paul avec son épée, saint Luc avec ma sœur, et j'ai eu l'honneur de baiser le pied de saint Pierre, mais comme j'ai le malheur d'être trop petit, on a dû, moi le vieux farceur

Wolfgang Mozart

me soulever jusqu'à lui.

Explication de texte. On représente traditionnellement saint Luc en compagnie d'un bœuf. Le pied de la statue de saint Pierre (dans l'église Saint-Pierre de Rome) se trouve à environ un mètre cinquante du sol.

Dans un post-scriptum à la lettre suivante de Léopold (datée du 21 avril), Wolfgang demande à sa sœur de lui envoyer certaines règles de mathématiques. Il n'est jamais allé à l'école, mais il étudie les mathématiques tout seul, par curiosité. C'est ça, le génie... Il termine le post-scriptum par la phrase suivante : "Je sais dir veramente nihil mehr di scribere... (Je ne sais vraiment que t'écrire de plus)" Les mots 1 et 2 sont en français, 3 et 6 en allemand, 4, 7 et 8 en italien, 5 en latin.

Encore un petit post-scriptum de Wolfgang :

2 mai 1770

Je suis Dieu soit loué et remercié en bonne santé. J'embrasse de maman la main et de ma sœur le visage, le nez, la bouche, le cou, et ô ma vilaine plume le cul s'il est propre.

Wolfgang²⁵ Mozart.

Ils partent pour Naples, non sans une certaine appréhension, car des brigands féroces attaquent les voyageurs sur la route. Mozart écrit plusieurs lettres dans un mélange d'italien, de français, d'allemand et de patois bavarois.

²⁵ Les Italiens ne supportent pas la succession de trois consonnes, donc ils remplacent "lfg" par "lg".

Les souffrances du jeune Mozart

Napoli, il 19 maggio 1770

[...]

Comment va monsieur Canari ? Chante-t-il toujours ? Siffle-t-il toujours ? Sais-tu pourquoi je pense au canari ? C'est parce que dans notre antichambre il y en a un, qui chante en sol comme le nôtre.

Addio. Mes compliments à Nandl [leur servante].

Porte-toi bien et ne t'avise pas de mourir, afin de me chier encore une lettre et que je t'en rechie une

[...]

Naples, le 5 juin 1770

Cara sorella mia

[...]

Écris-moi et ne sois pas paresseuse, autrement tu recevras de moi une bastonnade. [En français :] *Quel plaisir ! Je te casserai la tête ! [...]*

Le théâtre est magnifique. Le roi est mal élevé, comme tous les Napolitains. Pendant tout l'opéra, il se tient debout sur un tabouret, afin de paraître un peu plus grand que la reine. La reine est jolie et gracieuse. Elle m'a bien salué six fois à la promenade, de façon très aimable.

WM.

La reine le connaît : c'est l'archiduchesse Marie-Caroline, qui a épousé le roi de Naples à la place de sa sœur morte de la variole.

Le roi, non content d'être mal élevé, n'aime pas la musique. Ils n'obtiennent aucun succès à la cour. Mozart joue du clavecin chez quelques nobles. Il préfère le piano, mais ce nouvel instrument est encore inconnu à Naples. Même au clavecin, sa virtuosité est telle que le public refuse d'y croire...

– C'est la bague qu'il porte au petit doigt, disent des auditeurs. Elle a des pouvoirs magiques !

Mozart est obligé d'ôter sa bague pour prouver qu'il joue aussi vite sans elle.

Un abbé, qui l'a entendu cinq ou six ans plus tôt à Paris, compare l'adolescent de quatorze ans à l'enfant prodige : "Le petit Mozart est ici. Il est moins miracle, quoi qu'il soit toujours le même miracle ; mais il ne sera jamais qu'un miracle, et puis voilà tout."

Je crois que tous les enfants sont des miracles quand ils naissent. Si Wolfgang était encore un miracle à cinq ans, s'il va devenir (contrairement à ce que pense l'abbé) un immense génie, c'est parce qu'il a eu beaucoup de chance : ayant reçu un don unique de la nature, il a grandi auprès d'un bon professeur. Léopold s'est occupé de son fils à plein temps pendant plus de six ans. "Je me suis contenté de faire mon devoir, disait-il, en cultivant le talent que le Dieu tout-puissant a accordé à mon fils." Moi aussi, si un excellent professeur m'avait enseigné la musique tous les jours pendant des années, je serais devenu, euh... meilleur musicien que je ne suis !

Les souffrances du jeune Mozart

Avant de retourner à Rome, nos deux touristes visitent Pompéi²⁶, Herculaneum et les autres curiosités de la région : églises, couvents, temples antiques, grottes, tombeaux, etc. Léopold achète partout des livres, des partitions de musique, des gravures représentant les villes et les paysages traversés, des reliques authentiques comme par exemple un morceau de la croix du Christ ; il expédie constamment à Salzbourg des malles remplies de souvenirs.

Ils louent une petite voiture à deux roues et mettent vingt-sept heures pour rentrer de Naples à Rome. Pendant le voyage, ils mangent seulement quatre poulets rôtis froids et un peu de pain. Léopold écrit qu'ils ont très faim en arrivant. Leur logeuse leur sert des œufs à la coque et du riz. Wolfgang s'endort sur sa chaise. Léopold le déshabille et le couche sans qu'il cesse de ronfler. Le lendemain à neuf heures, quand il se réveille :

– Où suis-je ? Comment suis-je arrivé dans ce lit ?

À Rome, le pape reçoit Wolfgang et le nomme chevalier de l'Eperon d'Or. Wolfgang, très fier, signe "chevalier de Mozart" un post-scriptum adressé à sa sœur, dans lequel il la félicite pour une chanson qu'elle a composée et l'encourage à persévérer. Après sa signature, il ajoute : "Addio, porte-toi bien et chie au lit à grand bruit."

Ils louent de nouveau une voiture à deux roues pour aller de Rome à Bologne. La voiture est légère, les deux chevaux galopent, l'un trébuche et s'emmêle les jambes... La voiture aurait pu verser, elle se contente de s'arrêter brusquement. Léopold, projeté vers l'avant, s'ouvre la jambe. Ils passent tout l'été à Bologne, car la plaie doit cicatriser.

Léopold souffre le martyr, non pas à cause de sa jambe, sagement allongée sur le lit, mais parce qu'il ne peut pas se lever pour ranger la chambre. Ce voyou de Wolfgang laisse traîner vêtements, souliers, plumes et partitions de tous cotés. Il compose de la bonne musique, mais il est affreusement désordonné.

Les partitions sont celles d'un opéra, *Mithridate roi du Pont*²⁷, commandé par la ville de Milan pour les fêtes de Noël. Il profite aussi de son séjour à Bologne pour prendre des leçons de musique auprès du padre Martini.

Le 21 juillet, il adresse un petit mot à sa mère et à sa sœur pour la Sainte-Anne, que l'on fête le 26 juillet. Il souhaite à sa sœur de vivre mille ans et signale qu'il est en train de lire *Les mille et une nuits* en italien. Il monte sur un âne, "car c'est la coutume en Italie". Il a découvert un énorme fruit vert à chair rouge que l'on mange avec du sucre et de la cannelle.

L'opéra, créé le 26 décembre à Milan, connaît un grand succès. Avant la première, les sceptiques étaient nombreux : un enfant, allemand de surcroît, composer un opéra ! Convaincus et ébahis, ils font bisser les airs, applaudissent au milieu des scènes, hurlent *Viva il Maestro, viva il Maestrino* ! Mozart porte un habit écarlate à galons dorés, doublé de satin bleu. Il dirige l'orchestre depuis le clavecin, car il ne joue plus du violon en public. Même en ajoutant les heures de jour et de nuit, il n'y en a pas assez pour composer un opéra et étudier le violon.

On donne rarement *Mithridate* aujourd'hui. Mozart sait composer des airs qui mettent en valeur les chanteurs, mais il ne sait pas encore utiliser la musique pour définir le caractère des personnages et faire avancer l'action dramatique.

²⁶ Les ruines sont toutes neuves : les fouilles ont commencé en 1748.

²⁷ Le livret est tiré du *Mithridate* de Racine.

Les souffrances du jeune Mozart

Avant de retourner à Salzbourg, ils passent un mois à Venise. Ils se promènent si souvent en gondole qu'ils rêvent chaque nuit que leur lit tangue sur les canaux. Ils habitent chez des gens charmants, amis de leur propriétaire à Salzbourg. Wolfgang écrit au propriétaire :

Les six demoiselles de la maison sont amoureuses de vous et espèrent que vous les épouserez toutes, comme un Turc.

À sa sœur :

Elles se sont mises à six pour m'attaquer et tenter de me mettre le cul par terre, mais elles n'y sont pas parvenues.

Ils n'entendent pas une seule note de Vivaldi, un des plus grands compositeurs vénitiens, que sa ville natale a complètement oublié²⁸.

Ils arrivent chez eux le 28 mars 1771, après avoir passé quinze mois en Italie.

– Comme tu as grandi, mon petit Wolfi, lui dit sa maman. Il faudra que j'achète du lin pour te confectionner de nouvelles chemises. Viens, j'ai préparé des bons beignets au foie comme tu les aimes !

– C'est surtout ton nez qui a grandi, remarque sa sœur. Le reste de ton corps ferait bien de l'imiter !

– Ne t'inquiète pas : je vais te dépasser bientôt.

– L'espoir fait vivre. En tout cas, ta voix a mué.

– Tu penses... Je n'ai plus cinq notes de nettes !

Ils repartent à Milan tout de suite ou presque : quatre mois plus tard. C'est que l'impératrice Marie-Thérèse commande à Mozart une "sérénade théâtrale", c'est-à-dire une sorte de mini-opéra dansé, pour le mariage de son fils l'archiduc Ferdinand avec la princesse Marie-Béatrice d'Este. Le livret, qui est spécialement médiocre, s'intitule *Ascanio in Alba*. On peut suivre en trois lettres la composition de l'œuvre :

Milan, 31 août 1771

Ma charmante sœur, je mange à ta place en abondance des poires délicieuses, des pêches et des melons. Le fils de notre hôte est sourd-muet. Je me divertis de converser avec lui par signes, ce que je fais à la perfection. Le livret de la Sérénade est arrivé seulement jeudi dernier.

Mozart

Milan, 21 septembre 1771

Je vais bien, Dieu soit loué et remercié. Je ne peux pas écrire beaucoup, parce que premièrement je ne sais pas quoi dire, deuxièmement mes doigts me font trop mal à force d'écrire de la musique. Il manque encore deux arias et la sérénade sera prête.

Wolfgang

Les répétitions commencent le 28 septembre, les fêtes du mariage se déroulent à partir du 15 octobre, la sérénade est donnée le 17 octobre et remporte un tel succès qu'elle est reprise plusieurs fois en novembre. Selon Léopold, "nombre de gentilhommes et de gens de toutes conditions nous arrêtent dans la rue pour féliciter Wolfgang".

Milan, 26 octobre 1771

²⁸ Il est mort en 1741.

Les souffrances du jeune Mozart

Mon travail est achevé, donc j'ai de nouveau le temps de t'écrire, mais je n'ai rien à te dire, puisque Papa t'a déjà tout dit. Pas de nouvelles, sauf que les numéros 35, 59, 60, 61 et 62 sont sortis à la loterie. Si nous les avions choisis, nous aurions gagné. Comme nous n'avons pas acheté de ticket, nous n'avons ni gagné ni perdu.

Wolfgang.

Il a de nouveau le temps d'écrire, mais il se contente d'ajouter de minuscules post-scripta (si c'est bien le pluriel de post-scriptum) aux lettres de son père. J'en extrais deux petites phrases :

Milan, le 2 novembre 1771

[...] Un certain commerçant dit qu'il n'a pas pu bien voir Paris, parce que les maisons y sont trop hautes ! [...]

Milan, le 30 novembre 1771

J'ai vu pendre quatre gaillards sur la place du Dôme. Ils pendent ici comme à Lyon [où il a vu une exécution en 1766, alors qu'il avait dix ans].

Léopold soigne ses rhumatismes avec de l'infusion de sureau. Je devrais peut-être écrire un petit livre : *Les remèdes souverains de papa Mozart*.

Les souffrances du jeune Mozart

1772. Un nouvel archevêque

Le jour même où les deux voyageurs arrivent chez eux, le prince-archevêque de Salzbourg rejoint ses prédécesseurs au paradis. C'est une mauvaise nouvelle pour les Mozart. Il les aimait bien. Léopold comptait sur sa générosité pour récupérer deux mois de salaire. Le nouveau prince-archevêque, Mgr Colloredo, paraît beaucoup moins bien disposé à leur égard. Amateur d'opéra, il engage des musiciens italiens dès son élection en mars 1772.

Les princes-archevêques ne se succèdent pas de père en fils comme les autres princes, mais sont élus ou nommés. Message au lecteur qui ne comprend pas pourquoi : demande à tes parents.

Au début, tout va bien. À l'occasion de son intronisation, l'archevêque Colloredo commande à Wolfgang une sérénade théâtrale, *Le songe de Scipion*. Jusque-là, Wolfgang occupait un poste symbolique de premier violon à la cour, mais l'ancien archevêque ne l'avait jamais payé, puisqu'il était toujours absent. Le nouvel archevêque l'engage officiellement et le paie.

En octobre 1772, Léopold et Wolfgang partent en Italie pour la troisième et dernière fois. Wolfgang a seize ans et demi. Il plaisante moins dans ses lettres. Il envoie à sa sœur des allusions sybillines à une jeune fille dont nous ne savons rien. Il écrit un opéra sérieux commandé par les Milanais, *Lucio Silla*, sur un livret de Métastase²⁹, poète officiel de la cour de Vienne. Alors qu'il a déjà composé les récitatifs, Métastase change son texte, si bien que Mozart doit tout recommencer. Il retrouve sa bonne humeur dès l'œuvre achevée :

Milan, 18 décembre 1772

[Le texte de cette lettre est écrit une ligne à l'endroit, une ligne à l'envers]

J'espère que tu vas bien ma chère sœur. Quand tu recevras cette lettre ma chère sœur, le même soir ma chère sœur mon opéra sera en scène. Pense à moi ma chère sœur et imagine-toi de toutes tes forces ma chère sœur que tu le vois et l'entends aussi ma chère sœur. Demain ma chère sœur nous dînons chez Herr von Mayr, et pourquoi crois-tu ? Devine ! Parce qu'il nous a invités. La répétition de demain a lieu au théâtre mais le signor Castiglioni m'a demandé de ne le dire à personne, sinon tout le monde y courrait et nous ne le voulons pas, aussi mon enfant je te prie de ne le dire à personne afin que personne n'y acommode mon enfant. Approposito sais-tu ce qui s'est passé ici ? Je vais te le raconter. Aujourd'hui nous sortions de chez le comte Firmian et nous rentrions à la maison et quand nous sommes arrivés dans notre rue, nous avons ouvert notre porte, et qu'avons-nous fait, à ton avis ? Nous sommes entrés ! Adieu mon poumon, je t'embrasse mon foie et je reste pour l'éternité, mon estomac, ton indigne

frater

Wolfgang

frère

S'il te plaît s'il te plaît ma chère sœur ça me démange, gratte-moi.

²⁹ Dramaturge et librettiste italien (1698-1782).

Les souffrances du jeune Mozart

Lucio Silla connaît un succès très mitigé, sans doute parce que Mozart se plie moins qu'auparavant aux caprices de la mode et des chanteurs. L'Italie ne lui commande plus d'opéra. L'archiduc Ferdinand, devenu duc de Modène par son mariage, envisage d'engager Wolfgang, mais l'impératrice sa mère le lui déconseille dans une lettre écrite en français :

Vous me demandez si vous devez prendre à votre service le jeune Salzburger³⁰. Je ne crois pas que vous ayez besoin d'un compositeur ou de gens inutiles. Cela avilit le service quand ces gens courent le monde comme des gueux. Il a outre cela une grand famille.

La dernière phrase est une allusion à l'emprise gênante de Léopold sur Wolfgang.

Mozart se résigne à son sort. Il s'installe à Salzbourg, où il passe quatre ans au service de l'archevêque Colloredo. À force de courir le monde comme un gueux, il a pris goût à la liberté, si bien qu'il supporte mal le métier de serviteur. De plus, il n'est pas tombé sur le meilleur maître du monde. L'archevêque est un homme de son époque, passionné par les idées nouvelles des philosophes, désireux de moderniser sa petite principauté, mais c'est aussi un prince qui compte parmi ses ancêtres je ne sais quels empereurs et preux chevaliers. Il regarde de haut la foule misérable de ses sujets et méprise la vile engeance des domestiques. Ses sujets le détestent, ses serviteurs le haïssent. J'examine son portrait ; je lui trouve le regard dur et le menton arrogant.

Il suffit de quelques mois à Léopold pour comprendre qu'avec ce nouveau patron, la carrière de son fils est bien compromise. Profitant d'un séjour de l'archevêque aux eaux, il va à Vienne avec Wolfgang, espérant trouver pour lui un poste à la cour. L'impératrice reçoit MM. Mozart père et fils. Comme nous savons ce qu'elle pense d'eux, nous sommes moins étonnés que Léopold en apprenant que l'amabilité de Marie-Thérèse ne se traduit pas par une proposition concrète. Ce voyage inutile nous vaut quelques post-scripta :

Niew red 21 tsugua 3771

Hodie nous avons begegnet per strada Dominum Edelbach, welcher une di voi compliments ausgerichtet hat, et qui sich tibi et ta mère empfehlen lässt.

Oidda. Gnagflow Trazom.

Ce charabia franco-italiano-latino-verlano-allemand signifie : "Vienne le 12 août 1773. Aujourd'hui nous avons rencontré dans la rue messire Edelbach, qui nous a priés de vous transmettre ses compliments et qui se recommande à ta mère et à toi. Addio. Wolfgang Mozart."

Niew red 12 tsugua 3771

Si l'on considère la faveur du temps, sans oublier cependant la haute estime du soleil, il est certain que je suis, Dieu soit loué et remercié, en bonne santé. Cette phrase serait toute différente si nous remplacions soleil par lune et faveur par art. Quiconque est doué d'un grain de bon sens en déduira que je suis fou parce que tu es ma sœur. Comment va Mlle Pimperl³¹ ?

Oidda. Gnagflow Trazom.

³⁰ Habitant de Salzbourg.

³¹ Leur chienne.

Les souffrances du jeune Mozart

Dans le post-scriptum ci-dessous, adressé à sa mère, il se moque de la manière dont Léopold conclut souvent ses lettres : “Wolfgang n’a pas le temps d’écrire parce qu’il compose son opéra, etc.”

Vienne, 8 septembre 1773

Le petit Wolfgangerl n’a pas le temps d’écrire, car il n’a rien à faire. Il marche de long en large dans sa chambre comme un chien qui cherche ses puces.

Un médecin de Salzbourg, ami des Mozart, venu à Vienne pour se faire opérer d’un calcul rénal, est mort sur la table d’opération. Wolfgang adresse à sa sœur le compte-rendu suivant. Le “nous” est un nous de majesté.

Vienne, de Notre résidence, 15 septembre 1773

Nous prenons le temps de t’écrire, malgré toutes Nos occupations. La mort de docteur Niederl Nous a beaucoup affligé. Nous avons énormément pleuré, chialé, bramé et larmoyé. Nous t’accordons par la présente Notre gracieuse bienveillance.

Mozart.

Les musicologues et psychologues ne savent pas si le ton badin que Mozart adopte pour parler de la mort s’explique par un manque de sensibilité lié à son égoïsme de créateur ou, au contraire, par un excès de sensibilité qui le conduit à tourner en dérision une réalité inacceptable.

Un an sans lettre. À Salzbourg, il écrit une dizaine de symphonies, des divertissements et sérénades, des messes, des quatuors à corde, un quintette dans lequel un second alto s’ajoute au quatuor³², des sonates pour piano, etc. Il est peut-être malheureux à Salzbourg, mais cette période tient une place essentielle dans sa vie : il est en train de devenir le grand Mozart, dont la musique tendre et mélancolique est reconnaissable entre toutes. À dix-huit ans, il a déjà composé environ cent cinquante œuvres excellentes, comparables aux meilleures productions de son temps, appréciées par ses pairs et par le public. C’est un compositeur parmi les autres. Personne ne se doute que son nom signifiera un jour “musique” et que l’on parlera du “divin Mozart”.

Dernier voyage du père et du fils : trois mois à Munich, de décembre 1773 à mars 1774, pour la composition et la création d’un opéra-bouffe, *La Finta Giardiniera* (la fausse jardinière), commandé par le prince-électeur de Bavière. Mozart a le temps d’écrire deux ou trois lettres à sa sœur avant qu’elle ne vienne le rejoindre à Munich.

Munich, 28 décembre 1774

Ma sœur chérie,

Je t’en prie, n’oublie de tenir ta promesse avant de partir – je veux dire, de faire la visite que tu sais – de présenter mes compliments de la manière la plus tendre et la plus énergique – et – oh – je ne suis pas inquiet, car je connais ma sœur et sa grande tendresse...

[...]

Mille baisers à Pimperl.

³² Le quatuor classique comprend deux violons, un alto et un violoncelle.

Les souffrances du jeune Mozart

La propriétaire de leur appartement de Salzbourg (ils ont déménagé récemment) se nomme Maria-Anna, comme tout le monde. On la surnomme Mitzerl.

Ma très chère sœur

[...]

Dis bien des choses à la demoiselle Mitzerl, qu'elle ne doute pas de mon amour, elle est toujours présente à mes yeux dans son ravissant négligé. J'ai vu ici nombre de jolies jeunes filles, mais je n'ai pas encore rencontré une pareille beauté.

[...]

Je suis à tout jamais ton Munich

frère le 1774^{ème} 30 Anno Décembre.

Les premiers biographes de Mozart ont cru à une belle histoire d'amour, jusqu'au jour où des recherches approfondies ont montré que Mitzerl était une très vieille dame et que Wolfgang plaisantait.

L'opéra remporte un triomphe auprès des princes et du public. L'archevêque Colloredo, de passage à Munich, ne se donne même pas la peine d'assister au spectacle. Les félicitations que lui adresse le prince-électeur l'irritent. "Il est si gêné qu'il ne sait répondre qu'en hochant la tête et en haussant les épaules", écrit Léopold. En vérité, il est jaloux de son domestique ! De mars 1774 à septembre 1777, il n'autorisera plus Mozart à quitter Salzbourg, afin d'éviter que se reproduise cette situation embarrassante. En mai 1774, il ferme le théâtre de Salzbourg, sous prétexte qu'il coûtait trop cher.

L'archevêque veut peut-être punir Mozart, mais il lui rend service. Au lieu de rater des opéras par manque de maturité, Wolfgang réussit à exprimer sa personnalité dans des œuvres instrumentales de plus en plus originales. Deux concertos pour violon composés en 1775, son troisième et son cinquième (Köchel³³ 216 et 219), figurent aujourd'hui au répertoire de tous les violonistes. En janvier 1777, il écrit pour une pianiste française, Mlle Jeunehomme, son neuvième concerto pour piano, surnommé "concerto Jeunehomme" (K. 271). C'est son premier grand chef d'œuvre dans ce domaine. Certains musicologues considèrent que c'est son premier grand chef d'œuvre tout court.

Il le sait, qu'il compose déjà des chefs d'œuvre. Son père le sait aussi. Ils savent que l'atmosphère confinée de Salzbourg bride son talent. Léopold prend des contacts secrets avec diverses cours d'Europe, afin de solliciter un bon poste pour Wolfgang. Il demande à l'archevêque la permission de voyager. L'archevêque refuse. Cet archevêque Colloredo est vraiment un vilain bonhomme. Il dit que les œuvres de Mozart ne valent rien et que Mozart ferait bien d'étudier un peu la musique. Alors que les nobles de Salzbourg commandent divertissements, sérénades et sonates à Wolfgang, l'archevêque l'utilise comme claveciniste et violoniste mais cesse de lui commander des œuvres.

Mozart n'en peut plus. Il écrit une lettre à l'archevêque.

Salzbourg, le 1^{er} août 1777

À Son Altesse, Monseigneur le Prince du Saint Empire Romain

³³ Le catalogue des œuvres de Mozart a été établi en 1862 par un musicologue nommé Köchel. À partir du XIX^{ème} siècle, les compositeurs eux-mêmes donnent à chaque œuvre publiée un numéro d'opus. Par exemple, on dit : "la sonate opus 111 de Beethoven". Pour Mozart, on dit : "la sonate Köchel 330".

Les souffrances du jeune Mozart

Très gracieux Prince souverain de ce pays et Seigneur,

Je n'ose pas importuner Votre gracieuse Altesse par la description détaillée de notre triste situation. Mon père l'a déjà fait dans une humble requête adressée à Votre gracieuse Altesse le 14 mars de cette année. Comme il ne s'en est suivi aucune décision de Votre gracieuse Altesse, mon père pensait supplier Votre gracieuse Altesse au mois de juin de nous autoriser à voyager pendant quelques mois pour nous aider à rétablir nos affaires, mais Votre gracieuse Altesse a ordonné à l'orchestre complet de se préparer pour le passage de Sa Majesté l'Empereur. Mon père a demandé humblement la permission plus tard. Votre gracieuse Altesse l'a refusée, tout en daignant accepter gracieusement que moi, qui ne suis qu'un serviteur à mi-temps, je puisse voyager. Notre situation étant pressante, mon père s'est résigné à me laisser partir seul, mais Votre gracieuse Altesse a émis de nouvelles objections.

Gracieux Prince et Seigneur, les parents s'efforcent de mettre leurs enfants en état de gagner leur pain tout seuls, afin d'être utiles pour eux-mêmes et pour l'Etat. Plus les enfants ont reçu de talents de Dieu, plus ils sont tenus de les utiliser pour améliorer leur situation et celle de leurs parents. L'Evangile nous enseigne d'exploiter nos talents. Je suis donc tenu devant Dieu d'employer mes talents pour alléger le fardeau de mon père, qui a consacré tellement d'heures à mon éducation, et aussi pour aider ma sœur, qui a passé des heures à enseigner le piano afin de financer nos voyages.

Que Votre gracieuse Altesse me permette donc de lui demander humblement mon congé, dont il me faudrait profiter avant l'automne, car il est difficile de voyager pendant les mois froids de l'hiver. Plaise à Votre gracieuse Altesse de ne pas prendre en mauvaise grâce cette humble pétition, étant donné que lorsque j'ai demandé la permission de partir à Vienne il y a trois ans, Elle m'a gracieusement informé que je n'avais rien à espérer et que je ferais mieux d'aller chercher fortune ailleurs. Je remercie Votre gracieuse Altesse pour toutes ses gracieuses bontés et, dans l'espoir de pouvoir servir de nouveau Votre gracieuse Altesse dans l'avenir avec plus de succès, je me recommande à la haute et gracieuse indulgence

De Votre gracieuse Altesse, mon gracieux Prince et Seigneur

le très humble et obéissant

Wolfgang Amadé Mozart.

C'est tout juste si l'archevêque ne succombe pas à une attaque d'apoplexie en lisant cette lettre. Quelle impudence ! Un laquais qui prétend démissionner de son poste ! En ce temps-là, il y avait encore des esclaves en Amérique du nord et du sud, dans les Antilles françaises, en Russie et dans de nombreux autres pays du monde. Imagine-t-on un esclave qui donne sa démission ?

L'archevêque en a assez de ces Mozart : il les renvoie tous les deux. Pour Wolfgang c'est un soulagement, pour Léopold une catastrophe. Son poste de vice-maître de chapelle est son unique gagne-pain. Des amis fidèles et influents interviennent en sa faveur.

– Je veux bien à la rigueur reprendre le père, déclare l'archevêque, mais pas le fils, qui n'est qu'un gredin.

Wolfgang est ivre de joie à l'idée de repartir sur les routes et les chemins. Léopold est inquiet. À vingt et un ans, son fils sort à peine de l'enfance.

Les souffrances du jeune Mozart

- Je ne peux pas te laisser voyager seul, lui dit-il. Dieu sait quelles bêtises tu irais commettre ! J'ai pensé que ta mère pourrait t'accompagner.
- Elle me protégera, ou c'est moi qui la protégerai ?

Les souffrances du jeune Mozart

1777. La fille du copiste

Au cours de ce nouveau périple, il n'écrit plus à sa sœur, mais à son père. C'est la première fois qu'il se sépare de lui. Voyons... Il n'est jamais allé à l'école. Peut-être bien qu'il n'a jamais passé même vingt-quatre heures loin de son père. En tout cas, ce bon fils écrit presque tous les jours à son papa, décrivant tout ce qu'il fait de manière extrêmement détaillée. Dans sa première lettre, envoyée dès le lendemain de son départ, il commence son récit à la porte de Salzbourg.

Wasserburg, le 23 septbre 1777

Mon très cher père [cette formule est écrite en français],

Dieu soit loué et remercié, nous sommes arrivés sans mal à Waging, Stein, Frabertsham et Wasserburg³⁴. Et maintenant, une petite description de notre voyage. Quand nous sommes parvenus à la porte de la ville, nous avons dû attendre près d'un quart d'heure parce que la porte était fermée pour travaux. Devant Schinn, nous avons rencontré un troupeau de vaches. Il y en avait une qui était remarquable – elle n'avait qu'un seul côté, je n'avais jamais vu cela. À Schinn, notre postillon a crié :

– Ici nous devons changer

– D'accord, ai-je dit.

Ma maman et moi parlions quand un gros monsieur s'est approché de la voiture. J'ai reconnu sa symphonie³⁵ – c'était un marchand de Memmingen. Il m'observe un bon moment – et puis il dit :

– Vous êtes bien M. Mozart ?

– À votre service. Je vous connais aussi, mais votre nom m'échappe. Je vous ai vu l'année dernière à un concert à Salzbourg.

Là-dessus il m'a dit son nom, mais Dieu soit loué et remercié je l'ai oublié. Cependant, je me suis souvenu d'un nom peut-être plus important, celui d'un jeune homme qui l'accompagnait à Salzbourg, car justement le frère de ce jeune homme était maintenant avec lui. Il vient de Memmingen et se nomme Herr von Unhold. Ce jeune homme m'a prié de venir à Memmingen si possible. Comme ils allaient à Salzbourg, nous leur avons donné 100 000 compliments pour papa et ma canaille de sœur et ils ont promis de les transmettre eux-mêmes. Après avoir mangé un peu à Waging, nous avons continué avec les mêmes chevaux. À Waging, j'ai passé un moment seul avec le curé, qui m'a regardé avec des yeux ronds car il ne savait rien de notre histoire³⁶. À partir de Stein, nous avons voyagé avec un postillon affreusement flegmatique – je veux dire, en tant que cocher. Je craignais de ne jamais arriver à l'étape suivante, mais nous y sommes tout de même arrivés. (Pendant que j'écris cette lettre, ma maman est déjà à moitié endormie). De

³⁴ Ils ont parcouru soixante kilomètres environ en direction de Munich. Il leur reste une quarantaine de kilomètres à parcourir.

³⁵ Sa physionomie.

³⁶ La rupture entre Mozart et l'archevêque.

Les souffrances du jeune Mozart

Frabertsham à Wasserburg, tout s'est bien passé. *Viviamo come i principi*³⁷. Il ne nous manque rien, si ce n'est le papa. Ah, Dieu le veut ainsi. Tout ira bien. J'espère que le papa va bien et qu'il est aussi heureux que moi. Je me donne beaucoup de mal. Je suis l'autre papa. Je veille à tout. J'ai demandé à payer les postillons, car j'arrive à parler à ces drôles mieux que la maman. À l'auberge de l'Etoile de Wasserburg, le service est incomparable. Il y a une demi-heure (ma maman était aux cabinets), le valet a frappé et m'a interrogé sur toutes sortes de choses. J'ai pris pour lui répondre un air aussi sérieux que sur mon portrait. Je dois terminer ma lettre, parce que maman a fini de se déshabiller. Nous prions tous les deux le papa de prendre bien garde à sa santé, de ne pas sortir trop tôt le matin, de ne pas se faire de soucis, bref de rire et d'être joyeux, comme nous, en pensant que le Mufti H. C³⁸. est un imbécile mais que Dieu est compatissant, miséricordieux et plein d'amour. J'embrasse les mains du papa 1 000 fois, et ma canaille de sœur aussi souvent que j'ai pris du tabac aujourd'hui. Je crois que j'ai oublié mes certificats italiens à la maison ? – Je vous prie de me les envoyer bientôt.

P. S. La plume est grossière et je ne suis pas poli.

Votre fils très obéissant, Wolfgang Amadé Mozart.

Ainsi, Wolfgang conseille à son père "d'être joyeux comme nous". Hmm, voyons, qui est joyeux dans la famille Mozart ? La maman ? Pas du tout. Dans les lettres qu'elle enverra à Salzbourg, elle ne cessera de se plaindre. Elle regrette d'avoir quitté sa fille, son mari, sa maison, et même sa servante Trezel³⁹ et sa chienne Pimperl. Le papa ? Le départ de son fils lui brise le cœur. Le petit Wolferl qui était aussi tendre, obéissant et amusant qu'un oisillon duveteux quitte le nid pour voler de ses propres ailes ! La sœur est-elle joyeuse ? Et Pimperl ? Voici ce que Léopold écrit dans sa première lettre :

Salzbourg, le 25 septembre 1777

[...]

Après votre départ, je me suis senti très las. Je suis remonté chez nous et je me suis effondré dans un fauteuil. La douleur de nos adieux m'a tellement affecté que j'ai oublié de donner à mon fils ma bénédiction paternelle. Je me suis relevé et j'ai couru à la fenêtre, mais vous étiez déjà loin. Je suis resté longtemps prostré, sans penser à rien. Nannerl pleurait toutes les larmes de son corps et j'eus toutes les peines du monde à la consoler. Elle se plaignait de maux de tête et de nausée, puis soudain elle s'est mise à vomir. Elle est allée se coucher avec des compresses sur le front. Pimperl s'est allongé tristement au pied de son lit. [...]

N'oublie pas de demander à un domestique de mettre les embauchoirs dans tes bottes partout où tu t'arrêtes. Tu as oublié le pantalon du costume gris. Je l'enverrai chez mon frère à Augsbourg avec l'adagio et le rondo.

[....]

Dans une autre lettre, il écrit qu'il est malheureux chaque fois qu'il rentre à la maison, parce qu'il n'entend plus son fils jouer du piano ou du violon comme autrefois.

³⁷ Nous vivons comme des princes.

³⁸ Hieronymus Colloredo.

³⁹ Elle remplace Nandl, renvoyée pour une raison que l'on ignore.

Les souffrances du jeune Mozart

Les lettres de Léopold comptent des dizaines de pages. Il a beaucoup de temps libre depuis que son principal élève est parti. Il le submerge de conseils divers, lui dit qui rencontrer dans telle ou telle ville, explique comment organiser un concert, recommande de mouiller souvent les roues de la voiture quand le temps est sec, etc. Wolfgang ressent certainement l'absence de son père comme une libération.

Voyageant dans la bonne vieille berline familiale, les deux voyageurs vont d'abord à Munich – puisque c'est la capitale de la région. Mozart aimerait entrer au service du prince-électeur Maximilien III, qui s'est toujours montré très aimable envers lui. Dans sa deuxième lettre, il raconte ses travaux d'approche.

Munich, 26 septembre 1777

[...]

Le comte Seeau m'a reconnu. Je lui ai exposé brièvement le sujet de ma visite. Il m'a conseillé de demander immédiatement audience à son Altesse l'Électeur. Je l'ai prié de maintenir toute l'affaire secrète et il m'a promis de le faire. Quand j'ai remarqué que la cour avait bien besoin d'un bon *compositeur* [en français], il a dit : "J'en suis parfaitement conscient." Ensuite je me suis présenté chez l'évêque de Chiemsee, qui m'a reçu pendant une demi-heure. Je lui ai tout raconté. Il m'a promis de parler à son Altesse Électorale sans faute.

[...]

Cette fois, c'est Mme Mozart qui ajoute un post-scriptum en dialecte bavarois, adressé à son mari :

[...] Nous nous levons tôt, nous couchons tard, faisons des visites toute la journée et vivons comme de jeunes princes en attendant pire.

Porte-toi bien, étire ton cul jusqu'à ta bouche, je te souhaite bonne nuit, pète au lit à grand bruit !

Maria Anna Mozart⁴⁰

Curieux, non ? Ma maman ne parlait pas du tout comme ça.

Dans sa réponse, Léopold donne divers conseils à Wolfgang, par exemple d'éviter le vin parce que son sang "a tendance à s'échauffer et à bouillonner." Le post-scriptum de Nannerl fait écho à celui de sa mère :

J'ai appris avec joie que mama et le guignol vont bien et s'amuse pendant que nous, pauvres abandonnés, luttons contre l'ennui et le désespoir. À propos, mon cher Pimperl, je te prie de m'envoyer un petit prélude que je pourrais apprendre par cœur. Je t'envoie un gros baiser, vilain voyou.

Je suis la fille obéissante de mama et ta sœur vivant d'espoir

Marie Anne Mozart

Mlle Pimperl se tient constamment à la porte en espérant votre retour. À part cela, elle va bien et continue à manger, boire, dormir, chier et péter.

L'évêque de Chiemsee parle de Mozart au prince-électeur, qui soulève des objections. La cour a sans doute besoin d'un musicien, mais Mozart est trop jeune. Il devrait retourner en Italie, étudier un peu plus... La princesse, que l'évêque rencontre en tête à tête, promet

⁴⁰ Féminin de Mozart. Cela se prononce "Mozartine".

Les souffrances du jeune Mozart

d'intervenir auprès de son noble époux. Résultat de ces démarches : Maximilien III accepte de voir Wolfgang entre deux portes.

Munich, 30 septembre 1777

À neuf heures aujourd'hui, je me suis présenté à la cour, comme prévu. Tout le monde était en tenue de chasse. On m'a placé dans une petite pièce que Son Altesse l'Electeur devait traverser en allant à la messe avant la chasse. Le comte Seeau est passé et m'a salué très amicalement : "Mon très cher Mozart !" Quand le prince-électeur s'est approché de moi, j'ai dit :

– Que Votre Altesse Électorale me permette de me jeter à ses pieds et de lui offrir mes services.

– Alors, parti de Salzbourg pour de bon ?

– Pour de bon, oui, Votre Altesse Electorale.

– Et pourquoi donc ? Vous êtes-vous querellé avec lui ?

– Ah mais non, Votre Altesse Electorale. Je lui ai juste demandé la permission de voyager, qu'il a refusée. J'ai donc été obligé de franchir le pas et d'ailleurs j'avais envie de m'en aller depuis longtemps, parce que Salzbourg n'est pas un endroit pour moi, vraiment pas.

– Mon Dieu, quel jeune homme ! Mais le père est resté à Salzbourg ?

– Oui, Votre Altesse Electorale. Il se jette aussi à vos pieds, etc. Je suis déjà allé trois fois en Italie, j'ai écrit trois opéras, je suis membre de l'académie de Bologne et pour y entrer j'ai dû passer un examen que j'ai réussi en une heure alors que de nombreux maîtres travaillent et suent pendant quatre ou cinq heures. Cela prouve que mes capacités me permettent de servir n'importe quelle cour. Mon seul vœu est pourtant de servir Votre Altesse Electorale, qui est un si grand...

– Oui mon cher enfant, mais il n'y a pas de place libre. Je suis désolé. Si seulement il y avait une place libre...

– J'assure Votre Altesse Électorale que je ferais honneur à Munich.

– Oui, mais cela ne sert à rien. Il n'y a aucune place libre.

Il dit cela en s'éloignant déjà [...]

P. S. *Ma très chère sœur* [en français], je t'écirai bientôt une lettre pour toi. Salue de ma part A., B., C., M., R., et autres lettres de l'alphabet. Addio.

Votre fils très obéissant,

Wolfgang Amadé Mozart.

Quelqu'un ici a inscrit sur le mur de sa maison :

"Bâtir sa demeure est plaisant

Mais j'ignorais qu'il fallût tant d'argent"

Quelqu'un d'autre a écrit en-dessous :

"Eh, tu aurais dû t'en douter

Ou alors tu es un âne bête"

Il est bien insouciant, notre petit Mozart. Dans son innocence, il ne comprend pas ce qui se passe. Trois ans plus tôt, le prince lui commandait un opéra et le traitait en ami. Maintenant, il lui raconte n'importe quoi pour se débarrasser de lui. Est-il vrai qu'il n'y a aucune place libre ?

Les souffrances du jeune Mozart

Maximilien III sait ce qu'il fait. C'est bien joli, la musique, mais il doit d'abord diriger un Etat. Il ne va pas se brouiller inutilement avec son ombrageux voisin, l'archevêque de Salzbourg, en engageant l'impertinent Mozart. Et moi-même, à vrai dire, si je devais engager un domestique, je le choisirais docile plutôt que rebelle.

Dans la lettre suivante, Mozart écrit qu'il donne des concerts chez divers seigneurs de Munich, qui se montrent charmants et l'assurent (ce qui ne leur coûte rien) que le prince-électeur finira par changer d'avis. Il envisage de rester à Munich même si le prince ne l'engage pas. Il a trouvé comment gagner sa vie : il suffit d'écrire quatre opéras par an ! Cela rapporterait au moins 800 florins et sûrement plus. Ou bien il pourrait partir en Italie pour y trouver la gloire. Il décrit longuement une soirée à l'opéra et paraît tomber amoureux instantanément de la cantatrice *prima donna*. – celle qui joue le premier rôle. Il conserve sa bonne humeur. La preuve, c'est qu'il achève sa lettre de manière très fantaisiste :

Munich, 3 octobre 1777

[...]

Demain, nous donnons un petit concert entre nous, mais sur ce misérable clavier. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je vous souhaite une bonne nuit et j'ajoute à ce vœu que j'espère lire bientôt de bonnes nouvelles de la santé de Papa. Je pardon réclame pour mon écriture abominable, mais l'encre, la hâte, le sommeil, les rêves et tout ça... Je papa vos, mes baisers mains toutes, 1 000 fois les préférés, et ma embrasse, le cœur, sœur je de tout mon canaille, et je suis pour l'Eternité amen,

Wolfgang le plus obéissant Amadé Mozart fils.

À tous mes bons amis et amies mauvais amis et amies bons amis et amies mauvais amis et amies, tout ce qu'on peut imaginer !

Le 11 octobre, ils quittent Munich. Quinze jours ont suffi à Mozart pour comprendre que le prince-électeur ne veut pas de lui. Mme Mozart écrit quelques mots le soir précédant le départ :

Je transpire tellement que la sueur ruisselle sur mon visage, à cause du mal que je me donne pour faire les bagages. Au diable les voyages ! Je suis si fatiguée que j'ai l'impression que les pieds me sortent par la bouche. Que Nannerl ne donne pas trop à manger à Pimperl, car elle risque de devenir trop grosse.

Ils séjournent brièvement à Augsbourg, ville natale de Léopold. C'est une "ville libre", sans cour ni princes. Or les braves bourgeois d'Augsbourg sont parfaitement capables de se montrer aussi méprisants que des seigneurs à l'égard des musiciens. Le fils du maire, Herr von Langemantl, convoque Wolfgang chez lui le 13, promettant la présence d'un orchestre et des principales sommités de la ville. Quand il se présente, Langemantl junior est tout seul, marmonne quelques vagues excuses, lui demande de jouer pour lui-même, puis le re-convoque pour le lendemain. Le 14, il n'y a de nouveau ni orchestre, ni public.

Pour comprendre la lettre ci-dessous, il faut savoir que Léopold a conseillé à Wolfgang de porter sa croix de chevalier de l'épéron d'or⁴¹ pour impressionner les Augsbourgeois.

Augsbourg, 17 octobre 1777

[...]

⁴¹ Il a été nommé chevalier par le Pape au cours de son premier voyage en Italie.

Les souffrances du jeune Mozart

Je suis arrivé à onze heures. Le jeune Herr von Langemantl a remarqué froidement :

– Un concert est hors de question. Les gens de la ligue des marchands disent qu’ils n’ont pas d’argent et que vous n’êtes pas le genre de virtuose pour lequel ils offriraient un thaler d’or.

J’ai gardé mon calme. Nous sommes allés déjeuner en compagnie de son père. Après le déjeuner j’ai joué deux concertos, improvisé un peu et tenu la partie de violon dans un trio de Hafeneder. J’aurais volontiers joué un peu plus de violon, mais l’accompagnement était si mauvais que cela me donnait la colique. Il m’a dit sur un ton très amical :

– Allons au théâtre et puis nous reviendrons souper ici.

Nous étions tous très joyeux. Après le théâtre, j’ai joué de nouveau et puis nous avons soupé. Le matin déjà, il m’avait interrogé au sujet de ma croix et je lui avais expliqué clairement ce que c’était et comment je l’avais obtenue. Lui et son beau-frère ne cessaient d’en parler :

– Nous devons nous procurer cette croix, afin d’être incorporés avec M. Mozart.

Je n’y prêtais aucune attention. En s’adressant à moi, ils disaient :

– Noble seigneur, Chevalier de l’Eperon.

Je ne répondais rien, mais pendant le souper ils sont allés trop loin :

– Cela coûte à peu près combien ? Quinze florins ? Faut-il avoir une permission pour la porter ? La permission coûte-t-elle aussi quelque chose ? Nous devons vraiment obtenir cette croix !

Un certain baron Bagge, un officier qui se trouvait là, est intervenu :

– Allons ! Vous devriez avoir honte ! Que feriez-vous d’une croix ?

Cet âne de Kurzenmantl⁴² lui a fait un clin d’œil. Je l’ai vu et il s’en est aperçu. Il s’est tu un moment. Puis il m’a offert du tabac à priser :

– Tenez, prenez donc une pincée.

Je ne dis toujours rien. Alors il a recommencé à se moquer :

– Eh bien demain, j’enverrai quelqu’un chez vous et vous aurez peut-être la bonté de me prêter la croix pour un instant. Je vous la renverrai aussitôt. Je veux juste consulter mon orfèvre, qui est un expert. Je suis sûr que lorsque je lui demanderai combien elle vaut, il me dira “à peu près un thaler bavarois”. Elle ne vaut sans doute pas plus, car elle n’est pas en or, mais en cuivre. Ha ! Ha !

– Vous vous trompez. Elle est en fer blanc. Ha ! Ha !

Je brûlais de colère et de rage. Il a continué :

– Mais dites-moi... Je suppose que si nécessaire, je peux laisser l’éperon de côté.

– Oh oui ! Vous n’en avez pas besoin, car vous en avez déjà un dans la tête. J’en ai un aussi dans ma tête, mais d’une sorte différente, et je ne voudrais pour rien au monde l’échanger contre le vôtre. Tenez, prenez une pincée de tabac !

Je lui ai offert une prise. Il a pâli, puis a recommencé :

– L’autre jour, la décoration faisait le meilleur effet sur votre superbe gilet.

Je n’ai rien répondu, alors il a appelé un domestique :

⁴² Langemantl signifie à peu près “long manteau”, donc Mozart transforme ce nom en “court manteau”. Ailleurs, il l’italianise : Longotabaro.

Les souffrances du jeune Mozart

– Eh là, il vous faudra montrer plus de respect pour mon beau-frère et moi-même quand nous porterons la croix de Herr Mozart. Tenez, prenez une pincée.

J’ai fait semblant de n’avoir rien entendu et je lui ai dit :

– Voyez-vous, il me serait plus facile d’obtenir toutes les décorations auxquelles vous pouvez prétendre qu’à vous de devenir ce que je suis, même si vous mouriez deux fois et renaissiez⁴³. Là-dessus, prenez donc une pincée !

Je me suis levé. Ils se sont tous levés, paraissant très embarrassés. J’ai pris mon chapeau et mon épée et dit :

– J’aurai le plaisir de vous voir demain.

– Oh, demain, je serai absent.

– Dans ce cas, après-demain, si je suis encore là moi-même.

– Voyons, vous ne voulez pas dire que...

– Je ne veux rien dire du tout. Vous n’êtes que des porcs. Adieu !

Et je suis parti.

[Un certain baron finit tout de même par organiser un concert qui se passe très bien, sauf que l’orchestre est exécrable].

Oh, les Augsbourgeois m’ont rendu tellement malade que je ne sais comment dire. Je serai bien content de retrouver une ville dans laquelle il y ait une cour. Je peux dire que sans la présence de mon bon oncle et de ma tante et de ma charmante cousinette, j’aurais autant de regrets d’être venu à Augsbourg que de cheveux sur ma tête. Il faut que je dise quelques mots de ma chère cousinette. J’écris et déclare qu’elle est belle, intelligence, aimable et joyeuse ; cela vient de ce qu’elle a fréquenté le monde et séjourné à Munich. En vérité, nous nous entendons très bien, car elle est un peu polissone, comme moi. Nous nous moquons des gens et nous amusons comme des fous !

Au concert, il y avait toute la noblesse : la duchesse de Crotte-au-cul, la comtesse Baise-à-l’aise, la princesse Renifle-merde avec ses deux filles qui sont mariées aux deux princes Gros-bide et Queue-de-truie. Addio ! Portez-vous bien. J’embrasse 100 000 fois les mains de Papa et je serre dans mes bras ma canaille de sœur avec la tendresse d’un ours.

Votre fils très obéissant, Wolfgang Mozart.

La cousinette, Maria Anna Thekla Mozart, a deux ans de moins que lui. Ils partagent le goût des blagues de collégien et des gros mots. Elle joue un rôle important dans sa correspondance, ainsi qu’il apparaîtra plus loin. Il la mentionne de nouveau dans une lettre envoyée le lendemain.

Augsbourg, 18 octobre 1777

[...]

Nous étions dans une salle avec Herr Stein, ma Maman et cousinette. Un certain Père Emilian, un âne prétentieux et un imbécile dans sa profession, se montrait très aimable. Il voulait plaisanter avec la cousinette, mais c’est elle qui se moquait de lui. À la fin, comme il devenait un peu fumeux, il a commencé à parler musique. Il a chanté un canon, disant :

⁴³ Mozart était conscient de son génie. De la même manière, Beethoven aurait dit, à un prince qui l’avait humilié : “Des princes, il y en a des centaines, mais il n’existe qu’un seul Beethoven.”

Les souffrances du jeune Mozart

- Je n’ai rien entendu d’aussi beau de toute ma vie.
- Je suis désolé, dis-je, de ne pas pouvoir chanter avec vous, car je suis incapable par nature de chanter la première voix.
- Cela ne fait rien.
- Il a commencé. J’ai pris la troisième voix, mais en inventant un texte tout différent⁴⁴ :
- Père Emilian, ô espèce de queue, lèche-moi le cul.
- Je chantais à voix basse à ma cousine, ce qui nous a fait rire ensuite une bonne demi-heure. Il m’a dit :
- Si nous pouvions rester ensemble plus longtemps, j’aimerais discourir avec vous de l’art de la composition.
- Nous aurions vite fini de discourir, dis-je. Ça sent le crétin.
- La suite bientôt.
- W. A. Mozart.

Les lecteurs attentifs se souviennent de Johann-Andreas Stein, qui a vendu un clavicorde aux Mozart en 1763. Il réconcilie Wolfgang avec Augsbourg. Alors que le fils du maire et les autres jeunes bourgeois n’ont jamais entendu parler de lui, Herr Stein le reconnaît immédiatement, bien qu’il se présente à lui, pour plaisanter, sous le nom de Trazom. Mozart décrit longuement dans sa lettre le mécanisme des pianos les plus récents, qui favorise aussi bien le jeu expressif que la virtuosité.

Au début de la lettre suivante, Mme Mozart et son fils écrivent à tour de rôle, comme s’ils parlaient dans deux postes de téléphone reliés à la même ligne :

Augusta vindelicorum [nom latin d’Augsbourg], le 24 oct. 1777

[...]

[Écriture d’Anna Maria] J’espère que Nannerl et toi allez bien. Je suis inquiète de ne pas avoir reçu de lettre cette semaine, pourvu qu’il ne soit rien arrivé. Écris-moi vite pour me rassurer. Je suis très étonnée que tu n’aies pas encore reçu les duos de Schuster⁴⁵.

- [Écriture de Wolfgang] Mais il les a reçus.
- Voyons, il a toujours écrit qu’il ne les a pas reçus.
- Cette discussion est ridicule. Il les possède assurément, cela suffit.
- Tu te trompes.
- Non, je ne me trompe pas. Je vais en donner la preuve à mama.
- Oui, et où est-elle ?
- La voici. Mama n’a qu’à lire.

Elle est en train de lire. Quant à moi, j’ai passé la journée de dimanche au monastère de Sainte-Croix. J’ai joué une symphonie, puis un concerto de violon. M. le Doyen, un honnête homme qui connaît papa, m’a applaudi. Le soir, j’ai joué un autre concerto de

⁴⁴ Mozart retrouve ainsi, consciemment ou non, une vieille tradition des chœurs des monastères. Pendant que les vieux moines chantaient un texte solennel en latin, les moinillons improvisaient des bêtises en douce. On possède par exemple une partition qui combine un chant latin à des variations sur un cri de maraîcher : “Fraise nouvelle ! Fraise nouvelle !”

⁴⁵ Compositeur de Dresde, à peu près oublié aujourd’hui. Ses duos pour clavecin et violon ont influencé Mozart.

Les souffrances du jeune Mozart

violon. Tout le monde m'a félicité pour ma sonorité. Ensuite, ils ont apporté un clavicorde. J'ai joué une sonate et mes variations sur un thème de Fischer. Quelqu'un a murmuré à l'oreille de M. le Doyen qu'il fallait m'entendre à l'orgue. Un religieux m'a donné un thème. Je l'ai développé puis, au milieu de la fugue qui était en sol mineur, j'ai commencé à jouer un motif amusant en majeur, puis j'ai repris le thème à la fin, mais cul-devant, et à ce moment j'ai eu l'idée de traiter aussi le motif amusant en fugue. M. le Doyen était hors de lui.

– C'est impossible, dit-il. Je n'en crois pas mes oreilles. Vous êtes un drôle d'homme.

L'un d'eux a apporté une sonate comportant une fugue et m'a demandé de la jouer, mais j'ai dit :

– Messieurs, c'est trop. J'avoue que je ne pourrais pas déchiffrer cette sonate du premier coup.

– Oui, je le crois bien, dit M. le Doyen. C'est trop, personne ne pourrait le faire.

– Tout de même, je pourrais juste essayer.

Tout en jouant, j'entendais le Doyen derrière moi :

– Oh le fieffé coquin, oh le fripon, oh oh !

J'ai joué jusqu'à onze heures. Ils m'ont assiégé et bombardé de thèmes pour des fugues.

[...]

Il consacre la suite de sa lettre à Nanette, la fille de Herr Stein, âgée de huit ans. Il se moque de sa manière de jouer du piano : elle s'agite, elle grimace, elle lève les bras trop haut, elle ne joue pas en mesure. Mozart n'aime pas les enfants prodiges !

Après seulement deux semaines à Augsbourg, Wolfgang et sa mère quittent la ville. Comme en 1763, ils vont à Mannheim, en Palatinat. Le prince-électeur Karl-Theodor a encore perfectionné son merveilleux orchestre. C'est son bijou, sa marotte, sa Ferrari. Ne lui refusant aucun accessoire, il vient de le doter de deux nouveaux pots d'échappement, je veux dire de deux nouveaux instruments appelés clarinettes. Bien que Rameau ait déjà utilisé la clarinette en 1749, c'est l'école de Mannheim qui l'a popularisée.

Dès son arrivée, Mozart va écouter l'orchestre.

Mannheim, 31 octobre 1777

Je suis allé chez M. Cannabich [le premier violon, c'est-à-dire le chef d'orchestre], qui s'est montré fort courtois. Je lui ai joué quelque chose sur son excellent pianoforte. Nous sommes partis ensuite à la répétition de l'orchestre. J'ai eu du mal à me retenir de rire quand on m'a présenté à ces messieurs. Certains, qui me connaissaient de renommée, se montraient bien aimables et attentifs, mais les autres, qui ne savaient rien de moi, écarquillaient les yeux de façon risible. Ils pensent que parce que je suis petit et jeune, rien de grand et de mûr ne peut exister en moi. Eh bien, ils verront bientôt ! Demain, Herr Cannabich doit me conduire chez le comte Savioli, intendant de la musique. Ce qu'il y a de mieux, c'est que la fête du prince-électeur arrive bientôt. Ils répètent un oratorio de Haendel⁴⁶, mais je ne suis pas resté, parce qu'il y avait d'abord un psaume interminable

⁴⁶ Le Messie, que Mozart a déjà entendu à Londres. Il a été donné à Hambourg, mais c'est la première exécution en Allemagne du sud.

Les souffrances du jeune Mozart

du vice-maître de chapelle Vogler. Je dois m'arrêter, parce que je dois encore écrire à ma cousine. J'embrasse les mains du Papa et je serre ma chérie sororale dans mes bras vite et bien, comme ça.

***Joannes Chrisostomus **Sigismondus *Wolfgang Gottlieb Mozart

*Aujourd'hui c'est le jour de ma fête !

**C'est mon nom de confirmation !

***Le 27 janvier est mon anniversaire !

Cannabich et les musiciens de l'orchestre l'adoptent très vite. Il écrit une sonate pour la fille de Cannabich et dédie un concerto à un hautboïste de l'orchestre :

Mannheim, 4 novembre 1777

[...]

Le hautboïste joue très bien, produisant un son très pur. Je lui ai offert mon concerto, que Cannabich fait copier chez lui. Le bonhomme est fou de joie. Je lui ai joué le concerto sur le piano de Cannabich. Bien qu'on sache qu'il est de moi, il a beaucoup plu. Personne n'a dit qu'il était mal écrit. Les gens d'ici n'y connaissent rien, sans doute – ils feraient mieux d'interroger l'Archevêque, il éclairerait leur lanterne.

Dans la suite de la lettre, il décrit la composition de l'orchestre de manière détaillée et admirative, mais critique vivement les chanteurs : “on ne peut rien imaginer de pire que leurs voix” et le vice-maître de chapelle Vogler : “un bouffon lamentable et incompetent, que tout l'orchestre déteste”. Puis il répond à des questions que sa sœur a posées dans une lettre précédente :

Mama fait dire à Nannerl que la doublure pour la jupe se trouve dans la grande armoire à droite et tout en bas. Le coton pour les bas n'est pas en écheveaux, mais en pelotes, dans un torchon bleu. C'est ainsi et pas autrement. Demain, je dois aller chez la princesse-électrice. Elle veut absolument m'apprendre à filer. Je suis très ennuyé, car le noble prince-électeur et elle veulent que je tricote en public jeudi prochain à huit heures *puncto*⁴⁷ • au cours d'un stupide concert. La jeune princesse tricote aussi très bien.

Emporté par son élan après avoir parlé d'écheveaux et de pelotes, il imagine qu'il file et tricote au lieu de jouer du piano...

Pour comprendre le paragraphe suivant, il faut savoir que les Mozart invitaient souvent leurs amis pour tirer sur des cibles peintes avec des carabines à air comprimé. Les joueurs faisaient dessiner une cible comique à tour de rôle. Léopold et Nannerl, qui tirent à la place de Wolfgang et de sa mère en leur absence, ont demandé à Wolfgang des indications pour dessiner sa cible.

[...]

S'il est encore temps, je voudrais que la cible soit ainsi :

Un petit homme chauve est accroupi et montre son cul. De sa bouche sortent les paroles : “Bon appétit pour le festin.” Un autre personnage vêtu d'un costume rouge à la mode, portant bottes et éperons, lèche le cul du premier et dit : “Ah, très volontiers.”

Addio

Wolgang Amadeo Mozart

⁴⁷ En français, on dirait huit heures pile. Comme le mot italien signifie “point”, Mozart dessine un gros point.



J'ai fait dessiner la cible ci-dessus par Michel Coudeyre⁴⁸, selon les indications de Mozart. Léopold, lui, s'est bien gardé d'obéir à son fils. Il a commandé au peintre une cible sur laquelle on voit une jeune femme en costume d'Augsbourg offrir un bâton de pèlerin à un jeune homme en tenue de voyage. Les deux personnages s'essuient les yeux avec leur mouchoir. Un petit poème dit : "Adieu ma cousine – Adieu mon cousin ! Je te souhaite bon voyage, bonne santé et beau temps. Nous avons passé quinze jours joyeux, c'est ce qui rend notre séparation si triste. Terrible destin ! Ah, à peine t'ai-je découvert, tu es déjà reparti ! Qui garderait l'œil sec ?"

En tout cas, il faudrait que je demande à un psychanalyste pourquoi le cul et le caca fascinent tellement Mozart. Il existe dans l'histoire de la musique d'autres enfants prodiges couvés, téléguidés et exploités par leurs parents, à commencer par Beethoven, mais ils ne semblent pas obsédés par leurs excréments comme Wolfgang.

Attendez, ce n'est qu'un début. Le même jour, il écrit à sa cousine.

Mannheim, 4 novembre 1777

Très chère cousinette lapinette !

J'ai reçu relu votre honorable lettre et j'ai appris compris que mon oncle furoncle, ma tante lente et vous, mon enfant, vous portez bien. Nous aussi Dieu soit loué et remercié sommes en bonne santé pâté. Je tiens bien dans mes griffes une lettre guêtre de mon Papa haha. J'espère que vous avez savez aussi la lettre salpêtre que j'ai écrite à Mannheim. Tant mieux, mieux tant ! Vous écrivez par ailleurs, vous laissez croire, vous révélez, vous divulguez, vous me faites savoir, vous expliquez, vous mettez en pleine lumière, vous réclamez, vous désirez, vous souhaitez, vous voulez, vous commandez, vous exigez, vous

⁴⁸ Qui a dessiné aussi la couverture de ce livre et de celle de mon roman "Le paradis du miel" (chez le même éditeur).

Les souffrances du jeune Mozart

annoncez, vous m'informez, vous portez à ma connaissance, que je dois aussi vous envoyer dévoyer mon portrait. *Eh bien, oui par ma foi* [en français], je vais l'envoyer.

Je vous chie sur le nez et cela descend jusqu'à votre *koi*⁴⁹. Je vous souhaite une bonne nuit, chiez dans votre lit à grand bruit. Dormez bien, étirez votre cul jusqu'à votre bouche. Je vais me donner encore un peu de loisir et puis dormir. Demain nous parlerons flânerons raisonnablement. En attendant, portez-vous bien, aïe mon cul me brûle comme du feu ! Qu'est-ce que ça signifie ? – Peut-être qu'une crotte veut sortir ! Oui, oui, crotte, je te connais, je te vois, je te sens ! – Et – Quoi encore ? – Vraiment ? – O Dieux ! – Mon oreille, ne me trompes-tu pas ? – Non, c'est bien cela – Quel long et triste son !

Aujourd'hui le 5 la suite. Hier j'ai parlé à la princesse-électrice et demain je donnerai un grand concert de gala et je jouerai ensuite pour elle en privé, la princesse-électrice me l'a dit elle-même.

Maintenant des choses sérieuses. 1) Une lettre ou des lettres pour moi parviendront dans vos mains, et je vous demande de – quoi ? – Oui, le renard n'est pas un lièvre, c'est certain – Bon, où en suis-je resté ? – Oui chez vous parviendront – oui – qui ? – Qui viendra ? – Ah, j'y suis, des lettres des lettres vous parviendront – mais quelles sortes de lettres ? Eh bien, des lettres pour moi, que je vous prie de m'envoyer. Je vous ferai bientôt savoir où j'irai après Mannheim.

2) Je vous prie, pourquoi pas, je vous prie ma crétine préférée pourquoi pas, si vous écrivez à Madame Tavernier à Munich, de glisser un compliment de ma part aux deux Mademoiselles Freysinger, pourquoi pas ? c'est curieux pourquoi pas ? – et à la plus jeune à savoir Mlle Josepha je demande pardon, pourquoi pas – pourquoi ne devrais-je pas lui demander pardon ? – C'est curieux – je ne sais pas pourquoi je ne devrais pas ? – Je lui demande de me pardonner de ne pas lui avoir envoyé la sonate promise, mais je le ferai aussi tôt que possible. Pourquoi pas ? Quoi ? – Pourquoi pas ? Pourquoi ne pourrais-je pas l'envoyer ? Pourquoi ne pourrais-je pas l'expédier ? Pourquoi pas ? C'est curieux. Je ne sais pas pourquoi je ne pourrais pas ? – Me ferez-vous donc ce plaisir ? Pourquoi pas ? C'est curieux ! Je vous rendrai la pareille quand vous voudrez, pourquoi pas ? Pourquoi ne le ferais-je pas ? – C'est curieux, pourquoi pas ? Je ne sais pas pourquoi je ne le ferais pas ? N'oubliez pas non plus d'adresser de ma part un compliment au Papa et à la Maman des deux demoiselles, car le père et la mère, ce serait se conduire de manière grossière que de les oublier faire être devoir laisser avoir. Dès que la sonate sera prête, je vous l'envoierai avec une lettre et vous aurez la bonté de la transmettre à Munich. Maintenant je dois m'arrêter, et cela me rend bien triste. Monsieur le chevalier, allons vite à Sainte-Croix et voyons s'il y a encore du monde. Nous ne ferons que passer.

Je dois encore vous raconter une malheureuse histoire, qui vient de se passer alors que j'écrivais cette lettre. J'entends du bruit dans la rue – je m'arrête d'écrire, je me lève, je vais à la fenêtre – plus rien. Je me rassieds, j'écris – et j'entends de nouveau quelque chose. Je me relève – et n'entends plus qu'un faible bruit. Bon, passons – je sens alors

⁴⁹ Je suppose qu'il s'agit du mot italien "coi", qui désigne l'organe sexuel féminin. Plus loin, dans un passage que je n'ai pas traduit parce qu'il est trop obscur, il parle deux fois de "spuni cuni", ce qui semble se référer à l'original latin du même mot (qui a donné le français "con").

Les souffrances du jeune Mozart

une odeur de brûlé – partout où je vais, cela pue. Si je vais à la fenêtre, l'odeur diminue, si je rentre dans la pièce elle augmente. À la fin, ma Maman me dit :

– Je parie que tu en as laissé échapper un.

– Je ne crois pas, Maman.

– Mais si, assurément.

Pour en avoir le cœur net, je me fourre un doigt dans le cul, puis sous mon nez – et voilà, la preuve est faite, la Maman avait raison !

Portez-vous bien. Je vous embrasse 10 000 fois et reste pour l'éternité le vieux jeune

Wolfgang Amadé Queue de truie Parapluie

Les deux voyageurs envoient mille compliments à M. mon oncle et Mme ma tante. À tous mes bons amis commis mon bonjour petit four. Adieu sorcière grossière 333⁵⁰ jusqu'à la tombe sauf si je tombe.

Miehnham el 5 erbotco⁵¹ 7771.

On peut remarquer que Mozart produit avec les mots des effets d'assonance, d'écho, de répétition, de variation, d'inversion, et même de développement, qui rappellent ceux que les compositeurs obtiennent d'habitude avec les notes. Il me semble qu'il n'existe pas, dans toute l'histoire de la littérature, de texte aussi véritablement "musical" que celui-là...

Quelques jours plus tard, il joue devant le prince-électeur palatin.

Mannheim, 8 novembre 1777

Mon très cher papa !

Je ne sais pas écrire poétiquement ; je ne suis pas poète. Je ne peux pas disposer mes mots de manière si artistique qu'ils diffusent de l'ombre et de la lumière ; je ne suis pas peintre. Je ne peux pas non plus exprimer mes pensées et mes sentiments par des gestes et des pantomimes ; je ne suis pas danseur. Mais je peux le faire à travers les sons ; je suis musicien. Ainsi, demain, je jouerai sur le piano chez Cannabich tout un compliment pour votre fête. Je souhaite que vous viviez autant d'années qu'il faudra pour que l'on ne crée plus rien de nouveau en musique. Je vous prie humblement de conserver un peu d'amour pour moi et de considérer avec faveur ces mauvais vœux de bonheur, jusqu'à ce qu'apparaissent, dans l'étroit casier de mon intelligence, de nouveaux tiroirs où placer la sagesse que j'espère encore acquérir.

Quand j'ai joué chez Cannabich devant le prince-électeur et la princesse, ils se sont approchés du piano pour m'écouter jouer. Ensuite, j'ai baisé la main du prince-électeur. Il a dit :

– Je crois que cela fait quinze ans depuis la dernière fois.

– Oui, Votre Altesse Electorale, quinze ans que j'ai eu l'honneur de...

– Vous jouez admirablement.

Quand j'ai baisé la main de la princesse, elle a dit:

– *Monsieur, je vous assure, on ne peut pas jouer mieux.* [En français].

⁵⁰ On peut prononcer drei-drei-drei, qui sonne comme treu-treu-treu, c'est-à-dire fidèle-fidèle-fidèle.

⁵¹ Il se trompe : la lettre est écrite le 5 novembre et non octobre.

Les souffrances du jeune Mozart

J'ai revu le prince hier. Nous avons parlé comme de vieux amis. C'est un seigneur aimable et gracieux. Il m'a dit :

– Il paraît que vous avez écrit un opéra à Munich.

– Oui, Votre Altesse Electorale. Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Altesse Electorale. Mon vœu le plus cher serait d'écrire un opéra ici. Je vous prie de ne pas m'oublier. Je peux aussi, Dieu soit loué et remercié, l'écrire en allemand.

– Cela peut facilement se faire.

[...]

Il raconte ensuite une visite chez un flûtiste nommé Wendling et d'autres épisodes. Ses lettres sont toutes très longues. Il passe une partie de la nuit à les écrire.

Le prince Karl-Theodor trouve peut-être que Mozart joue admirablement, mais il ne l'engage pas.

Mannheim, 13 novembre 1777

[...]

Hier je suis allé chez M. l'intendant, le comte Savioli, pour recevoir mon présent. C'était ce que je pensais : pas d'argent. Une belle montre en or. J'aurais préféré 10 florins, plutôt que la montre qui en vaut peut-être 20 avec la chaîne et les devises gravées. En voyage, on a besoin d'argent. Et maintenant, avec votre permission, j'ai déjà cinq montres. J'ai donc fermement l'intention de faire coudre un second gousset dans chacune de mes culottes et ainsi, quand j'irai chez un grand seigneur, je porterai deux montres (c'est d'ailleurs la mode) afin de lui ôter l'envie de m'en offrir encore une.

[...]

Pendant un mois ou deux, Mozart espère encore entrer au service du prince-électeur, ou au moins donner des leçons de musique à son fils. Léopold lui conseille d'aller plutôt à Paris, mais l'arrivée de l'hiver rend un tel voyage difficile. Wolfgang trouve plusieurs élèves parmi les mélomanes et enfants de mélomanes de Mannheim (par exemple, la fille de Cannabich). Il ne gagne pas beaucoup d'argent. Il habite chez le père d'une élève, sa mère chez un violoniste. Elle se plaint, dans une lettre à Léopold, de n'avoir rien à faire pendant que Wolfgang donne des leçons et joue de la musique à droite et à gauche.

Pour se changer les idées, Mozart continue sa correspondance avec sa cousinette.

Mannheim, 13 novembre 1777

Ma très chère nièce ! cousine ! fille ! mère, sœur et épouse ! [En français].

Dieu me garde, enfer et damnation, Croates, diables, sorcières et sorciers, bataillons de démons ! Eléments, air, eau, terre et feu ! Europe, Asie, Afrique et Amérique ! Jésuites, Augustins, Bénédictins, Capucins, Minorites, Franciscains, Dominicains, Chartreux et frères de la Sainte Croix ! Chanoines réguliers et irréguliers, fripons, peaux d'ours, viandes à chiens, couillons, doubles-queues ! Ânes, buffles, cochons, bouffons, imbéciles et crétins ! Qu'est-ce que cela veut dire ? – Un paquet et pas de portrait ?

J'étais tout fiévreux – j'étais sûr – puisque vous m'aviez écrit l'autre jour que j'allais le recevoir bientôt, tout de suite. Doutez-vous peut-être que je tienne ma parole ? Certainement vous ne doutez pas de moi. En vérité, je vous supplie de m'envoyer le vôtre dès que possible, et surtout, comme je vous l'ai demandé, en costume français.

Comment Mannheim me plaît ? – Comme peut me plaire un endroit sans ma cousinette.

Les souffrances du jeune Mozart

Excusez-moi pour ma vilaine écriture, la plume est déjà vieille. Je chie depuis bientôt vingt-deux ans par le même trou, mais il n'est pas encore déchiré – et j'ai pourtant tellement chié – et arraché la crotte avec mes dents.

Il faut que j'achève ma lettre, c'est ainsi, parce que je dois m'habiller, c'est ainsi, et ensuite nous allons manger afin de pouvoir chier de nouveau, c'est ainsi. Si vous m'aimez encore comme je vous aime, alors nous nous aimerons toujours ; même si le lion tourne autour des murs, si la rude victoire du doute n'a pas été envisagée, si la fureur du tyran ne s'est pas calmée. Pourtant le sage philosophe Codrus avale souvent de la morve en croyant que c'est du porridge et les Romains, supports de mon cul, ont toujours été et resteront toujours des demi-portions.

[En français]. *Adieu, j'espère que vous aurés déjà pris quelque lection dans la langue française, et je ne doute point que – écoutés : que vous saurés bientôt mieux le françois que moi, car il y a certainement deux ans que je n'ai pas écrit un môt dans cette langue, a dieu cependant, je vous baise vos mains, votre visage, vos genoux et votre – enfin, tout ce que vous me permettes de baiser. Je suis de tout mon cœur*
votre très affectionné Neveu et Cousin

Wolf. Amadé Mozart.

Il introduit aussi des blagues et des passages scatologiques dans ses lettres à son père ("C'est la même chose si papa fait la crotte ou si c'est moi qui la mange"), comme pour masquer les difficultés qu'il rencontre.

Léopold n'est pas dupe. Il réclame des comptes précis, multiplie les conseils, devient de plus en plus sérieux et même sévère :

Un voyage n'est pas une plaisanterie, écrit-il. Tu n'as pas encore compris qu'il faut avoir en tête d'autres pensées que des farces de fou. Il faut prévoir cent choses, sinon on se retrouve tout à coup dans la crotte, sans argent, et là où il n'y a plus d'argent il n'y a plus d'amis.

Tu aurais pu consacrer quelques heures à ton père qui est si soucieux. Au lieu de lui écrire à toute vitesse un charabia tout gribouillé, tu aurais pu parler en détail de vos frais, de l'argent qui vous reste, de vos projets pour l'avenir.

Il faut dépenser l'argent avec parcimonie. En voyage, je préfère que quelqu'un à qui j'ai donné trop peu et que je ne reverrai jamais me reproche d'être radin, plutôt que de lui donner l'occasion de rire de moi parce que je lui ai trop donné.

Il a peur que son fils prenne sa carrière à la légère et finisse par échouer dans quelque cour médiocre, comme lui... Une certaine amertume se glisse peu à peu dans ses lettres. Il se plaint que l'on ne tienne jamais compte de son avis.

Effectivement, Wolfgang fait tout le contraire de ce que demande son père. Il n'envoie pas de comptes, mais plaisante de plus en plus, comme s'il était possédé par un démon inventif incontrôlable. À la fin d'une lettre, il envoie des salutations très drôles, mais difficiles à traduire, aux habitants de Salzbourg classés par ordre alphabétique. Par exemple, pour la lettre T, "à M. Tanzberger notre boucher, à tous les trompettistes et à toutes les truies". Pour la lettre U, "aux villes de Ulm et Utrecht et à toutes les *Uhren* (horloges) de Salzbourg si on échange leurs deux premières lettres (ce qui donne *Huren*, putains)". Il achève sa lettre dans la folie complète :

Les souffrances du jeune Mozart

Je ne peux d'intelligent rien aujourd'hui écrire, car de moi totalement hors je suis. Que vava ne m'en pas peuille, je ainsi aujourd'hui suis, je rien n'y peux. Bienez-vous port. Je bonne une souhaite nuit. Dien bormez. Écrirai plus bientôt je raisonnablement.

Ce qui irrite Léopold plus que tout, c'est que Wolfgang ne lui dit pas s'il a reçu ses lettres. Il en vient donc à répéter les reproches et les conseils pour le cas où une lettre se serait égarée. Quand on lit ses lettres à la suite, on a l'impression d'écouter un vieillard qui radote. C'est pathétique et, en vérité, plutôt comique. Mozart doit bien s'amuser en les lisant.

Ne sachant pas si Wolfgang reste à Mannheim ou non, Léopold lui donne des instructions détaillées sur l'itinéraire à suivre pour aller à Bruxelles. Voici quelques conseils utiles pour les lecteurs qui voudraient partir en tournée :

Maastricht et Louvain sont deux villes où il y a beaucoup de monde et une université, donc il est sans doute possible d'y donner un concert. Voici comment t'y prendre : tu demandes à l'aubergiste de te dire qui est le maître de chapelle du lieu ou, s'il n'y en a pas, le musicien le plus célèbre. Tu te fais conduire chez lui ou (selon son rang) tu le pries de te rendre visite pour un entretien. Tu peux ainsi savoir tout de suite si cela coûterait cher de louer une salle, si tu peux trouver un bon piano, si tu peux obtenir un orchestre, si les amateurs de musique sont nombreux. Bref, s'il existe quelque possibilité ou non. Tu feras cela dans ton costume de voyage, sans défaire les bagages, mais tu peux mettre de belles bagues à tes doigts pour les mettre en valeur si tu essaies un piano au cours de ta visite.

Quand le prince-électeur l'éconduit, quand Léopold l'embête une fois de plus en lui conseillant de se montrer poli avec le prince-électeur, Mozart se défoule en écrivant à sa cousinette. Tant mieux pour nous !

Ma très chère cousine ! [en français]

Je dois d'abord aller aux cabinets. – Voilà, c'est fait ! Aah ! – Je suis bien soulagé – je peux de nouveau m'emplir la panse ! Oui, oui, ma cousine chérie, ainsi va le monde. L'un possède la bourse, l'autre l'argent. Avec quoi le tient-on ? Avec la □ n'est-ce pas ? Hop sa sa, chaudronnier ! Embrasse-moi, ne m'embrasse pas, lèche-moi le cul, chaudronnier. Oui, vraiment, heureux celui qui y croit, et celui qui n'y croit pas ira au ciel, mais tout droit, pas comme j'écris [il écrit de travers]. J'ai pris ma décision : si j'ai besoin d'y aller, j'y vais ; si j'ai la colique, j'y cours ; si je ne peux pas me retenir, je chie dans ma culotte. À propos, depuis que j'ai quitté Augsbourg, je n'ai jamais retiré ma culotte, sauf la nuit avant de me coucher⁵².

[Il donne quelques informations sérieuses : il reste encore un peu à Mannheim, donc on peut lui écrire dans cette ville, etc.]

Je ne sais rien de plus, sinon qu'une vieille vache a chié une bouse toute neuve. Là-dessus, *addieu*. Portez-vous bien et aimez-moi toujours. Écrivez-moi bientôt, car il fait froid. Tenez votre promesse, sinon je vais vomir. *Addieu, mon Dieu*, je vous embrasse mille fois et suis

⁵² Certains spécialistes, qui voient des sous-entendus obscènes partout, disent que cette phrase signifie : "Je n'ai pas fait l'amour." Ils en déduisent que Mozart et sa cousinette se sont livrés à des jeux sexuels plus ou moins poussés.

Les souffrances du jeune Mozart

Mannheim au Palatinat
 pays des crachats
 le 3 décembre
 et non quatorzembre
 1777 en pleine nuit
 le temps s'enfuit
 W. A. Mozart
 chier c'est tout un art.

Après avoir longtemps tergiversé, le prince-électeur Karl-Theodor fait dire à Mozart qu'il ne peut pas l'engager. Il est vrai qu'il a d'autres chats à fouetter : le prince-électeur de Bavière Maximilien III, qui vient de mourir sans enfants, l'a désigné comme héritier. Ce n'est pas une petite affaire. Léopold (qui est bavarois) y consacre l'essentiel de ses lettres, oubliant presque d'adresser les reproches habituels à son épouse et à son fils. Il signale au passage que le vieux médecin de la cour prétendait soigner Maximilien III avec du vin de Moselle, alors qu'il était atteint de la variole et de la gangrène. Humilié par l'échec de son traitement, le vieux médecin s'est retiré dans ses appartements. Si cela se passait au Japon, il se serait fait hara-kiri sans hésiter une seconde ! Les jeunes médecins bavarois ricanent, mais rien ne prouve qu'ils auraient sauvé le prince. En tout cas, Karl-Theodor déménage aussitôt de Mannheim à Munich, afin de s'asseoir sur le trône avant les autres prétendants. Aujourd'hui, quand un président de la république meurt, on en élit un autre et puis voilà. Les rois et les princes, c'est beaucoup plus compliqué. Marie-Thérèse d'Autriche et son fils l'empereur Joseph lorgnent sur la Bavière. Avec un bon avocat, Marie-Thérèse peut espérer faire valoir ses droits : il suffit de contester la manière dont l'empereur Sigismund s'est approprié la Basse-Bavière à la mort du duc Albert en 1437. Karl-Theodor le sait bien, donc il lui offre un petit coin de Bavière pour l'amadouer :

- Que diriez-vous des rives du Danube en amont de Passau, ma cousine ?
- Cela me va très bien, mon cousin. Jusqu'à Regensburg ?
- Hé, ne soyez pas trop gourmande. Disons jusqu'à Straubing...
- Je vous trouve fort raisonnable. Ne vous offensez pas, mais je vais y envoyer un régiment ou deux pour signifier aux habitants qu'ils sont devenus autrichiens.

Bien entendu, le roi Frédéric II de Prusse, ennemi juré de l'Autriche, peut aussi faire valoir ses droits en remontant au moyen-âge. Tiens, il avalerait volontiers la région d'Anspach et Bayreuth, au nord de la Bavière. Si l'Autriche veut s'agrandir, alors la Prusse peut s'agrandir aussi. Les différents petits états allemands se rangent d'un côté ou de l'autre. Des centaines de milliers de soldats et de chevaux viennent "protéger" les Bavarois contre les envahisseurs de l'autre camp. Léopold est inquiet : la ville de Mannheim a été totalement détruite un siècle auparavant, au cours d'une guerre entre les Français et les Allemands. Les troupes ne vont peut-être pas se battre en plein hiver, mais on peut craindre l'arrivée du printemps.

Léopold et son fils finissent par se mettre à peu près d'accord : Wolfgang partira à Paris vers la mi-février avec Wendling, le flûtiste, un honnête homme qui connaît bien la France – mais sans Anna Maria, car elle redoute ce long voyage à son âge et préfère rentrer à Salzbourg. En

Les souffrances du jeune Mozart

attendant, Wendling présente à Mozart un joueur de flûte amateur établi en Hollande, M. de Jean, qui lui commande trois concertos et quatre quatuors avec flûte pour 200 florins.

Vers cette époque, Mme Mozart écrit à son mari qu'elle coupe encore avec des ciseaux le duvet qui pousse au menton de son fils, mais qu'il faudra bientôt faire venir le barbier pour le raser. Il est encore très gamin pour ses vingt-deux ans, me semble-t-il.

Au début de l'année 1778, catastrophe ! Les pires craintes de Léopold se réalisent. Wolfgang oublie son plan de carrière et se met à dévier du droit chemin. L'affaire commence, de manière anodine, par une petite excursion :

Mannheim, 17 janvier 1778

Mercredi prochain, je vais passer quelques jours à Kirchheim-Bolanden chez la princesse d'Orange. On m'a dit beaucoup de bien d'elle. Un officier hollandais de mes amis qui est allé lui présenter ses vœux de nouvel an m'a dit qu'elle était très fâchée parce qu'il ne m'avait pas amené avec lui. Je recevrai au moins 8 louis d'or [environ 90 florins], car j'ai fait copier quatre arias pour elle, sachant qu'elle aime beaucoup le chant. J'emporte aussi une symphonie pour son orchestre. La copie des arias ne me coûtera pas grand-chose. C'est un certain Herr Weber qui l'a faite. Il m'accompagnera là-bas. Il a une fille qui chante très bien, avec une belle voix pure, âgée de quinze ans tout juste⁵³. Elle n'a pas l'habitude de la scène, sinon elle pourrait faire la prima donna. Le père est un Allemand honnête, qui élève bien ses enfants. Il a six enfants, cinq filles et un fils⁵⁴.

Elle chante excellemment mes arias les plus difficiles, donc elle les chantera à Kirchheim-Bolanden.

[...]

Vingt jours s'écoulaient entre l'écriture de cette lettre et celle de la suivante. Jamais il n'avait attendu si longtemps avant d'écrire à son père.

Mannheim, 4 février 1778

[...]

Nous avons passé la soirée à la cour. Mlle Weber a chanté trois arias. Je passe sur son chant – en un mot, parfait ! – je vous ai déjà parlé de ses qualités dans une de mes lettres, mais je ne peux pas achever cette lettre sans vous parler d'elle un peu plus, car j'ai appris à mieux la connaître et à apprécier sa force. [...]

Il y a eu ensuite du chant lundi, et aussi mardi. Mlle Weber a chanté en tout treize fois, et joué deux fois du piano. Elle ne joue pas mal du tout. Ce qui m'étonne c'est qu'elle lise si bien la musique. Elle a déchiffré mes sonates lentement, mais sans aucune erreur. Honnêtement, j'aime mieux entendre mes sonates jouées par elle que par Vogler.

J'ai joué douze fois, et une fois sur l'orgue dans l'église luthérienne, j'ai offert quatre symphonies à la princesse, mais je n'ai reçu que 7 louis d'or [77 florins] et ma pauvre chère Weberine 5. Je ne m'y attendais pas, j'étais sûr que nous allions en recevoir chacun au moins 8. Tant pis ! Nous n'avons pas tout perdu, il me reste 42 florins, et j'ai le plaisir

⁵³ En réalité, dix-sept.

⁵⁴ En réalité, quatre filles et aucun fils.

Les souffrances du jeune Mozart

inexprimable d'avoir rencontré des gens honnêtes, bons catholiques et chrétiens. Je suis bien triste de ne pas les avoir connus plus tôt.

[Il explique que Wendling, le flûtiste qu'il devait accompagner à Paris, se révèle une personne peu recommandable, "sans aucune religion".]

Voici ce que je pense... Je reste ici pour terminer mes commandes et recevoir mes 200 florins. Pendant ce temps, Herr Weber se débrouillera pour trouver des concerts et se faire engager avec moi. Ainsi, nous pourrons voyager ensemble de la même manière que lorsque je voyageais avec vous. En dehors de l'apparence extérieure, il vous ressemble par le caractère et la manière de penser, c'est pour cela que je l'aime. Si maman n'était pas aussi paresseuse, elle vous écrirait la même chose. Quand j'ai voyagé avec lui, nous nous sommes bien amusés. J'entendais quelqu'un parler comme vous. Je ne m'occupais de rien, je trouvais raccomodé ce que j'avais déchiré. En un mot, j'étais servi comme un prince.

Cette famille infortunée me plaît tellement que je ne désire rien d'autre que de la rendre heureuse. Et je pense que je sais comment faire. Mon avis est que nous devons aller en Italie. Je vous prie donc d'écrire le plus vite possible à notre bon ami Lugiaty pour lui demander combien on paie une prima donna à Vérone. Je pourrais peut-être aussi composer un opéra pour Venise. Quant à son chant, je jure sur ma vie qu'elle me fera honneur. Elle a déjà bien profité du peu de temps qu'elle a passé avec moi, elle en profitera encore bien plus d'ici là.

Sur le chemin, nous aurons l'honneur, M. Weber, ses deux filles et moi, de rendre visite pendant quinze jours à mon cher papa et à ma chère sœur. Ma sœur trouvera en Mlle Weber une amie et une camarade, car elle jouit ici d'une aussi bonne réputation que ma sœur à Salzbourg. Son père ressemble à mon père et toute la famille à la famille Mozart.

Je vous prie d'arranger ce voyage en Italie. Vous connaissez mon grand désir – composer des opéras. Quiconque en écrit me rend jaloux. Lire ou entendre un air m'arrache des larmes de dépit. À Vérone, je composerai volontiers un opéra pour 50 sequins seulement, afin qu'elle établisse sa réputation, car si je ne l'écris pas moi-même je crains qu'elle soit maltraitée. Je regagnerai ensuite l'argent en effectuant une grande tournée avec elle en Suisse et en Hollande. Ecrivez-moi vite à ce sujet. Quand nous nous arrêterons quelque part, l'autre fille, qui est plus âgée, nous sera très utile. Elle fait la cuisine, donc nous pourrons avoir notre propre maison. À propos, vous ne devez pas vous étonner qu'il ne reste que 42 florins sur 77. Etant donné la joie qu'éprouvent des gens honnêtes et bien-pensants à se retrouver ensemble, j'ai payé la moitié des frais. Cependant, pour les autres voyages, je paierai seulement ma part.

[...]

Mozart a déjà écrit plusieurs opéras. Il est donc normal qu'il succombe au péché mignon des compositeurs d'opéra, qui consiste à tomber amoureux des cantatrices. Son tempérament généreux lui permet même de tomber amoureux de toute la famille Weber. On peut le comprendre... Epris de liberté, il n'aime pas beaucoup les nobles qui le traitent en esclave, et encore moins les bourgeois bornés d'Augsbourg. Pour la première fois, il rencontre une famille de vagabonds qui ressemble à la sienne, qui lui rappelle les trois années heureuses passées sur les routes quand il était petit.

Les souffrances du jeune Mozart

La phrase “si maman n’était pas aussi paresseuse, elle vous écrirait la même chose” est démentie par un post-scriptum secret qu’Anna Maria ajoute à la lettre. Elle ne semble approuver ni le coup de foudre de son fils, ni le projet de voyage en Italie, même si elle reconnaît qu’Aloysia Weber chante bien et que Wendling le flûtiste n’est pas le meilleur compagnon de voyage possible. Elle propose d’accompagner elle-même Wolfgang à Paris.

Léopold est horrifié. Ses plans s’écroulent, son fils lui échappe ! Il lui adresse une lettre de dix pages, pleine de reproches et de gémissements :

Salzbourg, 12 février 1778

Ta lettre m’a étonné et terrifié. Je n’ai pas dormi de la nuit et je suis si fatigué que je peux à peine écrire. Jusqu’ici, Dieu soit loué, je me suis toujours bien porté, mais cette lettre dans laquelle je ne reconnais pas mon fils, sinon par sa naïveté qui en fait la proie de n’importe qui, m’a déchiré le cœur [...] O Dieu grand et bon, les moments les plus heureux de ma vie sont passés – quand, petit enfant, tu n’allais jamais te coucher sans me chanter, debout sur la chaise, *oragna figatafa*, avant de m’embrasser sur le bout du nez et de me promettre que tu me mettrais sous un globe de verre à l’abri de l’air pour me garder avec toi toujours ! Écoute-moi patiemment. Tu sais combien ma vie est difficile, combien je me sens opprimé ici à Salzbourg, tu n’ignores pas mes souffrances. Je t’ai laissé partir pour que tu trouves un service stable et bien payé, ou que tu gagnes beaucoup d’argent dans une grande ville, afin de soutenir tes parents et d’aider ta sœur, mais aussi pour que tu gagnes gloire et honneur dans le monde. Il ne dépend que de toi de t’élever plus haut qu’aucun musicien ne l’a jamais fait. Dieu t’a accordé un immense talent, mais selon la façon dont tu décides de vivre tu deviendras un vulgaire musicien oublié du monde ou un célèbre maître de chapelle dont le nom restera inscrit dans le livre de la postérité. Séduit par une femme, tu mourras sur la paille, entouré d’enfants misérables, ou bien tu vivras en bon chrétien dans l’aisance, jouissant de la considération de tous.

Il l’accuse de légèreté, énumérant ses petites amoureuses : une chanteuse de Munich, la cousinette, la fille de Cannabich. Il démontre de manière détaillée que le projet de voyage en Italie ne tient pas debout, qu’une fillette ne peut pas devenir une prima donna du jour au lendemain, qu’aucun musicien n’a jamais acquis la gloire ou gagné le moindre sou en Suisse et en Hollande, etc. Il remarque (judicieusement) que Wolfgang était si sérieux quand il était petit qu’on ne pouvait jamais le distraire de sa musique et que personne n’osait plaisanter avec lui. Maintenant, au contraire, il ne pense qu’à s’amuser... Il lui conseille aussi de se montrer plus conciliant vis-à-vis des grands seigneurs.

Ta lettre n’est qu’un roman. Tu te déciderais à courir le monde avec des étrangers ? À abandonner ta réputation, tes vieux parents et ta chère sœur ? À m’exposer aux moqueries du prince et de toute la ville ?

Mon fils, tu dois me considérer comme un ami sincère et non comme un père cruel. Ne t’ai-je pas toujours traité amicalement, ne t’ai-je pas servi comme un domestique sert son maître ?

Maintenant, Wendling sera sans doute déjà parti à Paris. Bien qu’à moitié mort, je vais tout mettre en route et tout arranger pour que tu puisses y aller aussi. Je veux que tu m’écrives combien il te reste d’argent. J’espère que tu peux vraiment compter sur les 200 florins de M. de Jean. Alors que tu n’as pas encore livré sa commande, tu te promènes à

Les souffrances du jeune Mozart

Kirchheim-Bolander et tu emmènes Mlle Weber, de sorte que tu dois partager les honoraires avec elle. Bon, cela ne fait rien, mais que se passe-t-il si M. de Jean ne tient pas sa parole ? [...]

Pense à moi quand tu m'as vu auprès de la voiture au moment de votre départ, si misérable, alors que j'avais fait les bagages jusqu'à deux heures du matin, alors que je m'étais levé dès six heures pour tout préparer – et décide si tu peux être assez cruel pour causer encore d'autres soucis à ton vieux et honnête père

MZT.

Nannerl a pleuré pendant deux jours.

Addio.

Maman ira à Paris avec Wolf. afin de vous installer convenablement.

En vérité, M. de Jean, l'amateur de flûte hollandais, a donné seulement 100 florins, parce que Mozart n'a pas composé toutes les œuvres commandées ("Je déteste la flûte", écrit-il à son père pour se justifier). Cela prouve que Léopold, tel un voyant extra-lucide, est capable de deviner à distance tout ce qui se passe. Papa a toujours raison. Le voyage coûte cher, on a emprunté de l'argent, mais les revenus sont très insuffisants. Du coup, Wolfgang cède sur toute la ligne.

Mannheim le 19 février 1778

Monsieur mon très cher père !

Je ne me suis jamais imaginé autre chose que votre réprobation au sujet du voyage avec les Weber. D'ailleurs je n'ai jamais eu l'intention de l'entreprendre dans les circonstances présentes, vu l'état de nos finances. Mais j'avais promis de vous en parler. [...]

Il est loin, en effet, le temps où, debout sur le fauteuil, je chantais *Oragna Figatafa* en vous embrassant le bout du nez. Pourtant, mon respect, mon amour, mon obéissance envers vous n'ont pas diminué. [...]

Tout ce que vous m'écrivez sur Mlle Weber est vrai. Comme je vous l'ai moi-même écrit, je savais aussi bien que vous qu'elle est trop jeune et doit apprendre à jouer sur scène. [...]

Wolfgang Amadé Mozart

Je ne peux en écrire plus tant j'ai faim.

J'embrasse ma sœur de tout mon cœur. Elle ne doit pas pleurer sur chaque petite merde, sinon je ne reviens plus.

Mozart est plus affecté qu'il n'y paraît : il tombe malade. Il a mal à la gorge, aux yeux, aux oreilles et à la tête ; il tousse, il a de la fièvre. Le 22 février, il écrit une lettre à son père dans laquelle il se justifie d'une manière à peine cohérente. Pendant ce temps, Léopold envoie plusieurs missives moralisatrices pour enfoncer le clou. Le 28 février, Wolfgang semble avoir surmonté la crise. Il écrit une lettre très technique, dans laquelle il analyse la manière dont un certain chanteur interprète ses arias. Il revient à Mlle Weber, pour souligner qu'elle chante aussi très bien, puis se réjouit de partir bientôt à Paris. Le même jour, pour se changer un peu les idées, il écrit à sa cousinette.

Mannheim, 28 février 1778

Mademoiselle ma très chère cousine [en français].

Vous pensez peut-être que je suis mort ? Que j'ai crevé ? Que j'ai passé l'arme à gauche ? – Eh bien non. N'en croyez rien, je vous en prie, car croire et chier sont deux choses bien

Les souffrances du jeune Mozart

différentes. Comment pourrais-je écrire de manière si élégante si j'étais mort ? Comment serait-ce possible ? Je ne vais pas inventer des excuses pour mon long silence, parce que vous ne les croiriez pas, mais il est un fait que mes occupations me laissaient juste le temps de penser à ma cousine, mais pas celui de lui écrire.

Ah, mais maintenant j'ai l'honneur de vous demander
comment vous allez
et transpirez –

si votre ventre se vide de manière bien égale,
si vous n'avez pas la gale,
si encore un peu vous m'aimez,
si vous écrivez sur votre ardoise ou sur du papier,
si vous essayez vraiment de me comprendre,
si vous avez parfois envie de vous pendre,
si vous êtes fâchée contre votre cousin
ce pauvre fou qui ne vaut rien
si vous voulez bien faire la paix
ou sur ma foi je lâche un pet !

Ah, vous riez ! Victoire ! Que nos culs soient l'emblème de cette paix. Je savais que vous ne pourriez pas me résister plus longtemps, oui, oui, je suis sûr de ma réussite !

Même si mon cul se tarit
dans quinze jours je pars à Paris
donc si vous voulez m'écrire
faites-le vite au lieu de rire
sinon je crains que votre lettre ne se perde
et qu'il ne me reste rien que de la merde.

Merde ! Merde ! Ah, merde, mot délicieux ! Merde merle ! C'est excellent aussi. Merde, merle, perle – oh charmant ! Le merle mange de la merde et des perles ! Il se perd sur la mer ! Il meurt de peur !

Changeons de sujet. Faites-vous des progrès en français ? Pourrai-je bientôt vous écrire toute une lettre dans cette langue ? – De Paris, n'est-ce pas ?

Je dois vous dire quelque chose avant de terminer, car je dois m'arrêter, vu que je suis pressé parce que précisément je n'ai rien à faire. Et aussi, je n'ai plus la place, car j'ai déjà couvert presque tout le papier, et puis je suis fatigué, les doigts me brûlent à force d'écrire. D'ailleurs si j'avais de la place, je ne sais pas ce que je dirais, à part cette petite histoire que je vais vous raconter. Cela s'est passé il y a très longtemps ici même, mais tout le monde en parle encore, parce que c'était vraiment incroyable. Et entre nous, personne ne sait comme l'affaire va se terminer. Bon, pour en venir au fait, à quatre heures environ d'ici – j'ai oublié le nom de l'endroit – quelque village perdu – quelle importance si le village s'appelait Tribsterill, où la merde coule dans la mer, ou bien Burmesquik, on l'on fabrique les trous du cul tordus – bref, un village. Alors dans ce village vivait un paysan ou berger, bien avancé en âge mais tout de même vigoureux et plein de santé. Il était célibataire, ne manquait de rien et menait une vie très agréable. Avant de continuer mon histoire, je dois vous dire qu'il avait une voix affreuse, de sorte

Les souffrances du jeune Mozart

que dès qu'il disait quelque chose les gens étaient absolument terrifiés. Bon, pour en venir au fait, je dois vous dire qu'il avait un chien nommé Bellot, un grand chien noir avec des taches blanches. Donc un jour le berger menait ses moutons, au nombre de onze mille, et tenait dans sa main un bâton orné d'un joli ruban rose. Car il portait toujours un bâton. C'était son habitude. Bon, continuons. Après avoir marché pendant plus d'une heure, il s'est senti fatigué et a voulu se reposer. Il s'est assis au bord d'une rivière et s'est endormi, mais il a aussitôt rêvé qu'il avait perdu ses moutons. Il s'est réveillé fou de terreur. Heureusement, ses moutons l'entouraient toujours. Alors il s'est levé et s'est remis en marche. Au bout d'une demi-heure à peine, il est arrivé à un pont qui était très long – mais bien protégé de chaque côté, afin d'empêcher les gens de tomber dans la rivière. Bon, il a regardé son troupeau. Comme il était obligé de traverser la rivière, il a commencé à engager ses onze mille moutons sur le pont. Maintenant, je vous prie de bien vouloir attendre que les onze mille moutons atteignent l'autre côté. Je vous ai déjà dit que personne ne sait comment l'affaire va se terminer. J'espère que lorsque je vous enverrai ma prochaine lettre, les moutons auront tous traversé la rivière. Sinon, je m'en moque. En ce qui me concerne, ils auraient pu rester sur cette rive. Contentez-vous de cet épisode. Je vous ai dit tout ce que je savais, et je préfère m'arrêter que d'inventer je ne sais quelle suite. Si je le faisais, vous ne croiriez pas du tout l'histoire, tandis que de cette manière, vous la croirez certainement à moitié...

Bon, je m'arrête

même si ça m'embête.

Ce qui est commencé doit s'achever

sinon les gens vont s'énervier.

Mes compliments à tous mes amis. Celui qui ne me croit pas devra me lécher le cul jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que je redevienne raisonnable. Je crains seulement que ma crotte ne sèche et qu'il ne puisse en avoir assez pour son souper.

Adieu, cousinette. Je suis, j'étais, je devrais être, j'ai été, j'avais été, j'aurais dû être, ah si j'étais, oh que je sois, que j'eusse été, plût à Dieu que j'eusse été, quoi ? – un maquereau salé !

Votre véritable cousin en personne

Wolfgang Amadé Mozart.

Les souffrances du jeune Mozart

1778. Dernier tango à Paris

Wolfgang quitte les Weber à grand regret le 14 mars. Il espérait voyager sans sa mère, et voici qu'elle l'accompagne comme un chaperon, pour le surveiller et l'espionner. Il décide d'ignorer sa présence.

Paris, le 24 de mars 1778

Mon très cher père !

Nous sommes arrivés ici hier, Dieu soit loué et remercié. Le voyage a duré neuf jours et demi. Je ne me suis jamais autant ennuyé de ma vie que dans cette voiture. Non seulement mes bons amis de Mannheim me manquaient, mais je n'avais personne à qui parler. [...]

Ma chère Weberin m'a tricoté deux paires de manchettes et me les a offertes en souvenir et comme modeste marque de reconnaissance. Son père a copié gratuitement toute les partitions dont j'avais besoin, fournissant même le papier à musique. Il m'a offert les comédies de Molière, que je n'avais pas encore lues.

Ils ont voyagé pour la dernière fois dans leur berline : ils l'ont vendue au cocher 40 florins ; ainsi ils ont versé 80 florins au cocher pour son travail au lieu de 120.

Ils habitent d'abord dans un horrible hôtel que Léopold leur a recommandé. La chambre est si petite qu'il est impossible d'y faire entrer un piano. Mozart continue de négliger sa mère.

Je ne vois pas mon fils de la journée, écrit-elle à Léopold. Je reste seule, comme si j'étais aux arrêts, dans cette chambre qui donne sur une petite cour si sombre que je ne sais même pas le temps qu'il fait dehors. Je peux à peine tricoter. Je crains de perdre l'usage de la parole.

Pendant qu'Anna Maria mange dans sa chambre-prison de vilains hamburgers (je veux dire, l'équivalent de l'époque : "une soupe aux herbes que je n'aime pas, un peu de pied de veau dans un bouillon dégoûtant ou du foie dur comme de la pierre"), Mozart déguste les mets les plus raffinés chez divers seigneurs qui se souviennent de l'enfant prodige qu'il était. Il reçoit plusieurs commandes. En particulier, le duc de Guines⁵⁵ lui commande un concerto pour flûte et harpe, car il joue de la flûte et sa fille de la harpe. De plus, il l'engage comme professeur de composition de sa fille.

Paris n'est tout de même pas le paradis, ainsi qu'il apparaît dans les deux lettres suivantes.

Paris, le 1 may 1778

Mon très cher père !

[...] Je me suis présenté chez la duchesse de Chabot le jour convenu. Là, j'ai dû attendre une demi-heure dans une salle glacée, non chauffée, sans la moindre cheminée. La duchesse de Chabot est enfin arrivée et m'a prié très poliment de bien vouloir essayer le piano qui se trouvait là, étant donné que les siens n'étaient pas en bon état. Je lui dis :

⁵⁵ L'un des favoris de Marie-Antoinette.

Les souffrances du jeune Mozart

– J’aimerais de tout mon cœur jouer quelque chose, mais c’est impossible, parce que mes doigts sont paralysés de froid. Si vous pouviez me faire conduire dans une chambre où il y ait du feu...

– *O oui Monsieur vous avés raison* [en français].

Après m’avoir ainsi répondu, elle s’est assise et s’est mise à dessiner pendant une heure entière en compagnie de divers messieurs installés en cercle autour d’une grande table. J’ai eu l’honneur d’attendre pendant une heure, près d’une fenêtre ouverte. Je n’avais pas seulement les mains gelées, mais aussi les pieds et tout le reste de mon corps. Je commençais à avoir mal à la tête. Ils dessinaient en silence. Je ne savais pas comment échapper au froid, au mal de tête et à l’ennui. En fin de compte, j’ai joué sur ce misérable pianoforte. Le pire, c’est que la *Madame* et tous les messieurs n’ont pas interrompu leur dessin une seconde, si bien que j’ai dû jouer pour les tables, les chaises et les murs. Dans ces conditions horribles, j’ai perdu patience. Ayant commencé mes variations sur un thème de Fischer, je me suis arrêté en plein milieu et me suis levé. Alors ils m’ont comblé d’éloges. Je leur ai dit ce qu’il y avait à dire : que je ne pouvais pas défendre mon honneur sur cet instrument, que je reviendrais volontiers un autre jour si je pouvais disposer d’un meilleur piano. La duchesse a refusé de me laisser partir, et m’a fait attendre encore une demi-heure jusqu’à l’arrivée de son mari. Cependant, dès qu’il est arrivé, le duc s’est assis à côté de moi et m’a écouté avec toute son attention. Moi, j’ai oublié le froid, le mal de tête et j’ai joué sur le mauvais piano comme je joue quand tout va bien. Que l’on me donne le meilleur piano d’Europe et des gens qui ne comprennent pas la musique, ou ne veulent pas la comprendre, ou ne ressentent pas avec moi ce que je joue, alors je cesserai d’éprouver le moindre plaisir.

Vous m’écrivez que je dois me présenter partout pour faire de nouvelles connaissances et renouveler les anciennes, mais c’est impossible. À pied, c’est trop loin – ou trop boueux, parce qu’à Paris la merde est indescrivable ; en voiture on a l’honneur de dépenser 4 à 5 livres par jour, et cela pour rien, car les gens ne sont pas là, ou bien ils m’offrent des compliments et c’est tout. Ils m’invitent pour tel jour, je joue, alors ils disent : “*O c’est un prodige, c’est inconcevable, c’est étonnant !*” et ensuite adieu. De plus, Paris a beaucoup changé. Les Français ont moins de *politesse* qu’il y a quinze ans. Leurs manières frisent la grossièreté et ils sont abominablement vaniteux.

[...]

Dans la suite de la lettre, il dit encore du mal des Français pendant plusieurs pages (“Si seulement les Françaises ne chantaient pas d’airs italiens, je leur pardonnerais leurs beuglements français, mais gâcher ainsi de la bonne musique !”) et supplie son père d’organiser un nouveau voyage en Italie. Alors qu’en Allemagne certains seigneurs commencent à traiter les musiciens avec un peu de respect, les Français, plus rétrogrades, les considèrent comme des saltimbanques ou des domestiques et les regardent de haut. Dans une douzaine d’années, ces aristocrates prétentieux passeront à la guillotine et ce sera bien fait pour eux.

Sont-ils effectivement moins polis que quinze ans plus tôt ? Ce qui a le plus changé dans leurs rapports avec Mozart, c’est Mozart ! Au cours de son premier séjour à Paris, sa qualité d’enfant prodige l’élevait au-dessus de sa condition sociale. Les dames le prenaient sur leurs

Les souffrances du jeune Mozart

genoux et lui offraient des cadeaux. Maintenant, il doit donner des leçons à des élèves peu douées afin de gagner de quoi survivre :

Paris, 14 mai 1778

Je vous ai dit que j'enseigne la composition à la fille du duc de Guines. Elle joue de la harpe *magnifique*. Elle a beaucoup de talent et une mémoire merveilleuse qui lui permet de jouer par cœur tout son répertoire, qui comporte au moins deux cents morceaux. Cependant, elle doute de son talent en ce qui concerne la composition. Son père, qui entre nous soit dit est un peu trop toqué d'elle, dit qu'elle a des idées mais manque de confiance en elle-même. Nous verrons bien. Si elle n'a pas d'idées (et pour l'instant elle n'en a aucune), Dieu sait que je ne peux pas lui en donner. Son père ne veut pas faire d'elle une grande compositrice.

– Elle ne doit composer ni opéras, dit-il, ni concertos ni symphonies, mais seulement des sonates pour son instrument et pour le mien.

Je lui ai donné aujourd'hui sa quatrième leçon. Je suis satisfait d'elle pour sa compréhension des règles de la composition et de l'harmonie. Elle a ajouté une basse d'accompagnement à la mélodie d'un menuet que j'ai écrit pour elle et elle commence à écrire à trois voix. Or elle trouve cela ennuyeux et moi je n'y peux rien, car je ne peux pas sauter les étapes. Ce serait trop tôt même si elle avait du talent, mais hélas elle n'en a pas. Nous ne pouvons compter que sur le travail. Pas la moindre idée. Cela ne vient pas. J'ai tout essayé. Par exemple, j'ai écrit un menuet tout simple pour voir si elle peut en tirer une variation. Rien à faire ! "Bon, ai-je pensé, c'est parce qu'elle ne sait pas par où commencer." J'ai donc varié la première mesure du menuet et je lui ai dit qu'elle devait continuer de la même manière. Elle a plus ou moins réussi. Quand elle a fini, je lui ai proposé de commencer un morceau elle-même – juste la voix du haut, la mélodie. Bon, elle s'est creusé la tête pendant un quart d'heure, mais rien ne venait. Alors j'ai écrit quatre mesures d'un menuet et je lui ai dit :

– Regardez quel âne je fais ! J'ai commencé un menuet, mais je n'arrive pas à finir même la mélodie. Ayez donc l'obligeance de l'achever.

Elle était sûre qu'elle n'y parviendrait pas, mais en fin de compte, au prix d'efforts considérables, elle a sorti quelque chose. J'étais content de voir enfin quelques notes. Je lui ai donné un devoir pour la prochaine fois : de changer mes quatre premières mesures. Elle peut conserver l'harmonie, à condition de trouver une mélodie différente de la mienne. Je verrai demain ce que cela donne. [...]

Léopold prie Wolfgang de se montrer indulgent : Mlle de Guines, n'ayant pas son génie, ne peut apprendre à composer du jour au lendemain. Il ne faut surtout pas se brouiller avec son père, vu son influence à la cour. Mozart doit s'efforcer de réussir à Paris, car au moins il est à l'abri de la guerre qui s'annonce en Bavière. Léopold écrit des lettres de vingt pages dans lesquelles il décrit les mouvements de troupes et les tractations diplomatiques. Les deux armées se font face, séparées par une dizaine de kilomètres tout au plus, mais les Prussiens n'attaqueront pas. Ils attendent les Russes, qui doivent d'abord signer la paix avec les Turcs s'ils ne veulent pas se battre sur deux fronts. Des nouvelles de Salzbourg : on installe des

Les souffrances du jeune Mozart

paratonnerres partout, c'est la grande mode. "Tu verras certainement M. Benjamin Franklin⁵⁶ à Paris", écrit Léopold. Il raconte de manière très vivante la crise de folie d'une raccommodeuse de dentelles qui habite dans un coin de leur immeuble :

Quiconque croit aux *possédés* [en français] aurait pensé qu'elle était possédée par le démon. Je ne peux vous décrire ses torsions et contorsions, sa respiration haletante qui lui faisait enfler le cou et gonfler la poitrine – elle cherchait si profondément sa respiration qu'il semblait qu'elle allait la prendre dans les pieds. Elle s'étirait de tout son long et nous avions du mal à la tenir, tous ensemble. Soupirs, sifflements, les yeux perdus dilatés, le cou tendu, se gonflant à faire craquer tous ses os, puis retombant sans vie – appelant Dieu à l'aide, disant tantôt oui, tantôt non, parlant de cruauté, de croix, de tristesse, d'injures divines, etc.

Dans une autre lettre, il décrit un glissement de terrain : la colline des Capucins s'effondre sur l'auberge "Au brochet" au milieu de la nuit.

Par bonheur, la gouvernante qui dormait avec les enfants avait entendu s'écouler du sable. Elle prit les deux petits enfants dans ses bras, voulut réveiller le jeune garçon qui était un peu plus âgé, mais n'y parvint pas. Elle se sauva avec les petits pour revenir chercher ensuite le garçon. À peine était-elle sortie que le rocher s'écroula. Le mur s'affaissa vers l'extérieur et le jeune garçon tomba dans la cave avec son lit. Il appela à l'aide, on descendit dans la cave avec des chandelles. Le garçon sortit des décombres et de la poussière. Au milieu de pierres énormes et de gravats, des débris du lit émergeaient ça et là.

Les gens meurent toujours très facilement. Le vieux Cajetan⁵⁷ Adlgasser se met à vomir alors qu'il joue de l'orgue pendant la messe. On croit qu'il a trop bu, mais en vérité c'est une attaque. Un inspecteur des impôts souffre d'un bleu à la jambe, comme s'il s'était cogné. Le barbier frotte le bleu avec un chiffon imbibé d'alcool, puis donne des pilules. C'est la gangrène, elle emporte le pauvre homme en deux jours. Des petits malins plaisantent : le nouveau pied utilisé pour le calcul des impôts lui a attaqué la jambe !

Parler de la mort donne des idées noires à Léopold :

En ce moment, je suis saisi de mélancolie en pensant combien nous sommes éloignés les uns des autres. Je me demande quand – ou si – je vous reverrai jamais de ma vie. – Je dois tenter d'écarter ces tristes pensées par le travail et par une fermeté virile – et m'en remettre à la volonté divine.

Anna Maria ronchonne.

– Je déteste ce pays. Je n'ai rien à faire.

– Vous devriez sortir un peu, mère.

– Hier je suis allée me promener au jardin du Luxembourg avec M. Haina⁵⁸, mais je suis rentrée très fatiguée. Ce n'est pas agréable. Les rues sont trop sales. Une honnête femme ne

⁵⁶ L'inventeur du paratonnerre, comme chacun sait.

⁵⁷ Joli prénom, je trouve. On prononce Cayétanne. En français, cela donne Gaétan, tout simplement.

⁵⁸ Un joueur de cor bavarois, ami de Mozart.

Les souffrances du jeune Mozart

peut pas s'y promener seule. Qui me défendra si un brigand arrache mes boucles d'oreille ? Et puis j'ai mal au ventre. La nourriture française est trop frelatée. L'eau me donne de la diarrhée.

– Vous auriez dû rentrer à Salzbourg, comme il était prévu quand nous séjournions à Mannheim. Vous mangeriez des bonnes oies grasses de chez nous, accompagnées de beignets de foie. Je me débrouillerais très bien tout seul à Paris.

– Je regrette en effet de n'être pas retournée là-bas. J'ai écrit à Nannerl de sortir ses robes d'été, mais j'ai oublié de lui dire de les aérer pendant vingt-quatre heures avant de les mettre. J'ai vraiment mal au ventre.

– Le mois dernier, vous aviez mal aux yeux. Ensuite, c'était aux dents.

– J'ai toujours mal aux yeux. Je peux à peine écrire à ton père.

– Cela passera.

Le mal ne passe pas. Des voisins conseillent un lavement. Maria Anna refuse ce traitement, inconnu en Allemagne. Le 15 juin, un barbier vient pratiquer une saignée. Le 19, elle se sent si faible qu'elle se couche. Mozart lui donne la poudre miracle qu'ils emportent dans leur pharmacie de voyage, mais elle se met à trembler de fièvre⁵⁹.

– Je vais appeler un médecin, mère.

– Un médecin ? Dans cette ville ? Où vas-tu le trouver ?

– Eh bien, les médecins ne manquent sans doute pas à Paris.

– Tu veux dire un de ces horribles Français ? Oh non, oh non !

– Et pourquoi pas ?

– Je ne laisserai pas un de ces Français m'examiner.

Le 22, Haina le corniste leur rend visite. Il connaît un médecin allemand. Alarmé par l'état d'Anna Maria, qui est à peine consciente, il promet de l'envoyer le lendemain. L'homme de l'art vient le 24. Pour faire tomber la fièvre, il prescrit de la rhubarbe en poudre diluée dans du vin.

– Êtes-vous sûr ? demande Mozart. Le vin va l'échauffer encore plus.

– Vous n'y connaissez rien, jeune homme. Le vin fortifie. C'est l'eau qui échauffe.

Le médecin revient le 26. Il déclare que la malade ne passera pas la nuit et conseille à Wolfgang d'aller chercher un confesseur.

Mozart court "jusqu'à la barrière". Il habite rue du Croissant, dans ce qui est aujourd'hui le quartier du Sentier. La barrière, c'est-à-dire la porte de Paris, se trouve sur nos grands boulevards. Il passe de l'autre côté, cherchant une certaine résidence des faubourgs (qui se trouverait aujourd'hui en plein Paris) où Haina assiste à un concert chez un seigneur. Il est tout essoufflé. Sa perruque sautille de manière comique quand il court.

– Je sais où trouver un prêtre allemand, déclare Haina. Je viendrai avec lui demain matin.

Sur le chemin du retour, Mozart passe près de la maison où le baron Grimm vit avec Mme d'Épinay⁶⁰. Le baron Grimm, qui admirait tellement Mozart enfant, l'admire beaucoup moins mais reste un ami sûr. Mozart frappe à sa porte et dit son désarroi.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? demande Grimm.

⁵⁹ Les médecins d'aujourd'hui pensent qu'il s'agissait peut-être d'une fièvre typhoïde (maladie due à une bactérie) ou d'un typhus (maladie due à une sorte de virus transmis par les poux).

⁶⁰ Femmes de lettres française, amie de Voltaire et Diderot, protectrice de Jean-Jacques Rousseau.

Les souffrances du jeune Mozart

– Je vous aurais envoyé mon médecin personnel, ajoute Mme d'Épinay.
 – Ma mère ne voulait pas de médecin français, c'est pour cela que je ne suis pas venu. Maintenant, je ne sais plus quoi faire.

– Vous devez tout essayer. Je vais faire chercher mon médecin.

En rentrant à la maison, Mozart trouve sa mère éveillée et lucide.

– Figurez-vous que j'ai rencontré Haina, lui dit-il, en compagnie d'un prêtre allemand qui dit avoir entendu beaucoup parler de moi. Je l'ai invité à venir demain écouter de la musique.

Le médecin de Mme d'Épinay examine Anna Maria et déclare qu'il ne peut rien faire. Le prêtre allemand la confesse et lui administre les derniers sacrements. Elle s'affaiblit, ferme les yeux et cesse de réagir. Elle reste trois jours dans une sorte de coma et meurt le 3 juillet à dix heures du soir.

Mozart passe la nuit auprès du cadavre de sa mère. Que fait-il ? Il n'a pas envie de dormir. On pourrait imaginer qu'il compose une musique bien lugubre. Eh bien pas du tout. Il écrit deux lettres.

Paris, ce 3 juillet 1778

Monsieur mon très cher père

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer, c'est la raison pour laquelle je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre du 11 juin. Ma chère maman est très malade. Elle a subi une saignée, qui était assurément nécessaire. Elle s'est d'abord sentie mieux, mais quelques jours plus tard les frissons et la fièvre sont revenus, accompagnés de maux de tête et de diarrhée. Au début, nous n'avons utilisé que notre fidèle poudre antispasmodique. Nous aurions volontiers essayé notre poudre noire, mais je n'ai pas réussi à en trouver ici. Comme elle allait de plus en plus mal (elle pouvait à peine parler et n'entendait plus, si bien que je devais crier), on nous a recommandé un docteur, mais elle reste fiévreuse et délire. On me dit d'espérer, mais c'est difficile. J'alterne entre l'espoir et la crainte. Je m'en remets à la volonté de Dieu – j'espère que ma sœur et vous ferez de même. Quoi qu'il arrive, je suis résigné – car je sais que Dieu ordonne toutes choses pour notre bien. Je suis sûr qu'aucun docteur, aucun hasard, ne peut donner ou prendre la vie de quelqu'un, sinon Dieu seul. Nous voyons les gens autour de nous s'évanouir, tomber et mourir. Quand notre heure est venue, aucun moyen ne peut nous sauver ; ceux que nous employons hâtent souvent notre mort plutôt qu'ils ne la repoussent. Je ne dis pas que ma mère va mourir et doit mourir, ou que tout espoir est perdu. Elle peut retrouver sa santé, mais seulement si Dieu le veut. Après avoir prié de toutes mes forces pour la guérison et la vie de ma chère mère, je me livre volontiers à ces pensées consolatrices, car elles me réconfortent ; vous pouvez imaginer que j'en ai bien besoin.

Et maintenant, changeons de sujet. Chassons ces tristes pensées. Espérons, mais pas trop. Consolons-nous avec la pensée que ce qui suit la volonté du Tout-Puissant est bien, puisqu'Il sait ce qui convient à notre bonheur terrestre et à notre éternelle salvation.

J'ai composé une symphonie pour la réouverture du Concert Spirituel. Elle a été vivement applaudie et le *Courrier de l'Europe* y a consacré un article – donc je suis très content. Les répétitions m'avaient rendu très nerveux, parce que je n'avais jamais entendu d'aussi mauvais musiciens. Vous ne pouvez pas imaginer la manière dont ils grattaient leurs

Les souffrances du jeune Mozart

instruments et tâtonnaient. J'étais effaré et aurais voulu réclamer une autre répétition, mais c'était trop tard, en raison du nombre d'œuvres qui restaient encore à répéter. Je me donc suis couché de mauvaise humeur et le cœur lourd. Le lendemain matin, j'ai décidé de ne pas assister au concert du tout, mais le soir, comme il faisait beau, j'ai décidé d'y aller quand même. Si ma symphonie est aussi mal jouée qu'aux répétitions, me disais-je, j'entrerais dans l'orchestre et j'arracherai au premier violon son instrument pour diriger moi-même !

[Il décrit le concert et la symphonie de manière très détaillée : "J'ai commencé le dernier allegro avec deux violons jouant *piano* les huit premières mesures, etc." Tout se passe bien : le public applaudit !]

Dès la fin du concert, je suis allé au Palais-Royal, où j'ai mangé une grande glace et dit une prière ainsi que je me l'étais promis.

Maintenant voici une nouvelle que vous avez peut-être déjà entendue : ce gredin athée de Voltaire a crevé comme un chien ! C'est ce qu'il méritait. Vous avez raison, nous devons à Trezel⁶¹ cinq trimestres d'appointments...

[...]

La lettre continue sur plusieurs pages. Il expose divers projets d'opéras, etc.

Il adresse la seconde lettre à un abbé de Salzbourg, ami de son père.

Paris, ce 3 juillet 1778

Ami très cher !

Pour vous seul.

Pleurez avec moi, mon ami ! – Ce jour a été le plus triste de ma vie – je vous écris ceci à 2 heures du matin – je dois vous dire que ma mère, ma chère mère n'est plus ! – Dieu l'a rappelée à Lui – Il voulait l'avoir, je le voyais bien – je m'en suis remis à sa volonté. Il me l'avait donnée, Il pouvait me la reprendre. Imaginez les angoisses et les soucis qui m'ont tourmenté pendant ces 14 jours. Elle est morte sans s'en apercevoir – elle s'est éteinte comme une lumière. Elle s'est confessée trois jours avant sa mort, a reçu le sacrement et l'extrême-onction – mais pendant ces trois derniers jours elle délirait, et aujourd'hui vers 5 heures 21 minutes elle a perdu conscience et son agonie a commencé. Je lui ai tenu la main et je lui ai parlé – hélas elle ne me voyait ni ne m'entendait. Elle est morte cinq heures plus tard, à 10 heures 21 minutes. [...]

Je vous prie d'agir comme un véritable ami et de préparer mon père tout doucement à cette triste nouvelle – je lui ai déjà écrit une lettre, mais en lui disant seulement qu'elle était gravement malade.

[...]

Six jours plus tard, il écrit de nouveau à son père.

Paris, ce 9 juillet 1778

Monsieur mon très cher père !

J'espère que vous êtes prêt à entendre avec fermeté la plus triste et la plus douloureuse des nouvelles – ma dernière lettre du 3 vous aura préparé à n'attendre rien de bon – ce même jour, le 3, à 10 heures 21 minutes le soir ma mère s'est endormie saintement en

⁶¹ Leur servante.

Les souffrances du jeune Mozart

Dieu. En vérité, quand je vous ai écrit, elle se réjouissait déjà auprès du Seigneur – tout était achevé. J’espère que ma chère sœur et vous me pardonneriez ce mensonge nécessaire – car en jugeant d’après ma douleur et ma tristesse j’ai imaginé ce que pourraient être les vôtres si je vous annonçais l’horrible nouvelle sans ménagement !

[Suit un long passage accumulant les banalités sur la volonté et la bonté de Dieu].

Je me console en pensant qu’elle n’a pas disparu pour toujours – que nous la reverrons – que nous serons ensemble plus joyeux et plus heureux que dans ce monde. Nous ne savons pas quand, mais cela ne me dérange pas – quand Dieu le voudra, alors je le voudrai aussi. Bon, la volonté divine est accomplie – récitons un fervent Notre Père pour son âme – et changeons de sujet – chaque chose en son temps.

J’écris ceci dans la maison de Madame d’Epinay et de M. Grimm, où j’habite dans une jolie chambre avec une vue très agréable et où je suis aussi heureux que la situation le permet.

[...]

La lettre comprend encore plusieurs pages dans lesquelles il raconte divers événements de la vie parisienne, compare de manière détaillée le merveilleux orchestre de Mannheim et le mauvais orchestre de Salzbourg, déclare la langue française “détestable” pour le chant, etc. Les biographes les plus indulgents trouvent tout de même son oraison funèbre pour sa mère un peu désinvolte : “Elle n’a pas disparu pour toujours... récitons un Notre Père et changeons de sujet !” Ils admettent que Mozart n’ait pas annoncé la mort d’Anna Maria dans la première lettre. Il a agi ainsi par délicatesse, d’ailleurs il le prouve en chargeant l’abbé de préparer son père à la triste nouvelle. Pourtant, il est tout de même bien étrange qu’il écrive toute la première lettre, avec le récit de ses soirées au Palais-Royal et l’annonce réjouie de la mort de Voltaire, dans la chambre où refroidit le cadavre de sa mère.

Jusqu’ici, les lettres de Mozart nous ont donné de lui une image bien nette. En les lisant, nous imaginons facilement ce jeune homme timide et fier qui se rebiffe quand les bourgeois d’Augsbourg le taquent ou quand les seigneurs français dessinent sans l’écouter, ce professeur patient et inventif, ce fils qui aime et craint son père. Et puis soudain, quand se produit le principal événement de son séjour à Paris, l’image se brouille. La sensibilité de l’époque était-elle si différente de la nôtre ? Si nous voulons nous montrer charitables, nous dirons qu’un génie tel que Mozart s’envole à volonté dans l’univers magique de la musique, si bien que les changements qui se produisent dans notre monde misérable ne l’affectent guère.

Anna Maria avait cinquante-huit ans. Elle avait peut-être raison de se méfier de l’eau de Paris. Dans une de ses lettres, Mozart explique comment rendre l’eau moins dangereuse : il faut ajouter du vin ou de la glace.

– De la glace en plein mois de juillet ? s’étonnent mes lecteurs. Où trouvaient-ils de la glace ? Ils n’avaient pas encore inventé le réfrigérateur.

– Même s’ils l’avaient inventé, cela n’aurait servi à rien, puisqu’ils n’avaient pas l’électricité. En vérité, ils accumulaient de grandes quantités de glace dans des caves profondes au milieu de l’hiver, et elle se conservait jusqu’à l’été.

Mozart a écrit des œuvres de grande qualité à Paris. Certaines sont tristes, comme la sonate pour piano et violon en mi mineur (K. 306), dont les accents déjà romantiques paraissent

Les souffrances du jeune Mozart

montrer un cœur à vif. D'autres sont gaies, par exemple les douze variations sur la chanson "Ah, vous dirai-je, Maman" (K. 265). On aimerait croire que les œuvres joyeuses ont été composées avant la mort de sa mère et l'œuvre pathétique après, mais en vérité on n'en sait rien. C'est peut-être bien le contraire.

Le 18 juillet, quinze jours après la disparition d'Anna Maria, il plaisante comme au bon vieux temps dans une lettre adressée à son père et à sa sœur et évoque Aloysia Weber, qu'il ne mentionnait plus depuis Mannheim. Puis il envoie une lettre de dix pages à M. Weber⁶² :

Paris, ce 29 juillet 1778

Monsieur mon Très cher et plus cher Amy !

[...]

Ne vous avais-je pas toujours dit que le prince-électeur s'installerait à Munich⁶³ ? C'est excellent pour vous. Il augmentera votre salaire et celui de votre fille – ainsi vous pourrez rembourser toutes vos dettes et respirer un peu mieux. Ah, mon ami, si je possédais les sommes que certains répandent de tous côtés sans même les avoir gagnées, avec quelle joie je vous viendrais en aide ! Hélas, qui veut ne peut pas et qui peut ne veut pas. Écoutez-moi. J'ai l'intention d'utiliser mon influence pour vous faire venir à Paris cet hiver.

[Il se lance dans une explication embrouillée. Le directeur des Concerts Spirituels ne peut pas engager Aloysia dès cet hiver, mais certainement l'hiver suivant, ou peut-être déjà au cours de l'été. Du coup, venir dès cet hiver serait risqué, mais Mozart s'engage à chercher des engagements "de tous côtés".]

En attendant, vous devez réclamer un bon salaire pour votre fille. Que notre héroïne ne chante pas trop souvent à la cour – Prétextez une indisposition pour annuler ses engagements – N'hésitez pas à le faire plusieurs fois, je vous en prie – puis laissez-la chanter soudain. Vous verrez que c'est très efficace. – Cette ruse demande une certaine subtilité, bien sûr. – Vous devez vous montrer vraiment navré en apprenant qu'elle est indisposée. Quand elle chante enfin, vous devez laisser entendre que *Louise*⁶⁴ ne va pas encore vraiment bien, mais qu'elle veut faire plaisir au prince-électeur. – Vous me comprenez. – Qu'elle chante alors avec beaucoup de passion – de tout son cœur et de toute son âme. Si l'intendant (ou quelque bavard qui lui rapportera vos propos) demande comment elle se porte, dites-lui sous le sceau du secret que la pauvre fille souffre de mélancolie – qu'elle consacre toute sa vie au chant, qu'elle y met toute son ardeur et accomplit de grands progrès, ce que personne ne songerait à nier – mais qu'elle découvre peu à peu que c'est en vain, que son désir de servir son Altesse électroale ne la conduit nulle part – de sorte qu'elle perdrait son amour de la musique et son envie de chanter si vous ne lui affirmiez pas que la reconnaissance et la gloire l'attendent ailleurs. S'il vous demande : "Où pensez-vous aller ?", répondez : "Je ne sais pas encore." À vrai dire, je ne

⁶² Il lui a aussi envoyé trois lettres pendant l'agonie de sa mère et le jour de sa mort. Malheureusement, elles sont perdues.

⁶³ Le prince-électeur palatin, Karl-Theodor.

⁶⁴ Version française du prénom "Aloysia".

Les souffrances du jeune Mozart

crois pas que les choses iront jusque là, parce le prince-électeur a besoin d'elle et préférera la payer ce qu'elle mérite.

[Il lui recommande ensuite la cour de Mayence, puis affirme qu'il vaut mieux essayer de tenir à Mannheim jusqu'à l'hiver de l'année suivante, à moins d'envisager un séjour à Londres, etc.]

Les cantatrices d'aujourd'hui pratiquent encore souvent (dit-on) la ruse qui consiste à se prétendre malade pour se faire désirer et revenir en triomphe sur le devant de la scène...

La mort de son épouse bouleverse Léopold. Sa nature pleurnicharde lui inspire une lettre pathétique :

[...] Tu peux t'imaginer ce que ta sœur et moi avons ressenti au fond de notre cœur. Nos larmes nous empêchaient de lire ta lettre – O Dieu miséricordieux, que ta sainte volonté soit accomplie ! – Ta chère mère qui t'aimait comme la prunelle de ses yeux et qui (je le sais mieux que toi) ne vivait que pour toi ! Maintenant, tu vas comprendre son unique souci, de même que tu le feras pour moi bien des années après ma mort. – Nannerl ne peut écrire un mot. Tu peux imaginer combien elle souffre. À chaque mot qu'elle veut écrire, c'est un flot de larmes. [...] Nous avons mangé un peu, mais Nannerl a tout vomi. Elle avait très mal à la tête à force de pleurer et s'est couchée. – [...] Écris-moi tout en détail sur sa maladie et sa mort. Quand a-t-elle été enterrée ? Où ? – Dieu du ciel, si je veux voir la tombe de ma chère femme, je dois aller à Paris !

Mozart répond sans se presser, après avoir reçu une deuxième lettre de son père :

Paris, ce 31 juillet 1778

Monsieur mon très cher père !

J'ai reçu vos deux lettres. – La première m'a tiré des larmes de douleur – car elle m'a rappelé la triste disparition de ma bienheureuse mère – et a fait remonter à ma mémoire les événements de ce jour terrible – que je n'oublierai jamais. Vous savez que je n'avais jamais vu personne mourir. Et la première fois, il faut que ce soit justement ma mère ! [...] Vous désirez un petit récit de la maladie et du reste ? – Vous l'aurez. Je vous prie seulement d'accepter qu'il soit bref et que je m'en tienne à l'essentiel, étant donné que tout cela appartient au passé et qu'on n'y peut rien changer – et que j'ai besoin de place pour parler de ma situation.

Je dois d'abord vous dire que ma bienheureuse mère devait mourir – aucun docteur n'aurait pu la sauver – car c'était de toute évidence la volonté de Dieu. Son temps était écoulé – Dieu voulait la reprendre.

[Il raconte les derniers jours, la course au-delà de la barrière pour trouver le corniste, l'eau qui chauffe, les derniers sacrements, etc.]

Les vêtements, le linge, les bijoux et tout ce qu'elle possédait, je l'enverrai à Salzbourg, bien emballé, à la première occasion. – Passons maintenant à nos propres affaires.

[Il examine sa situation en se demandant s'il doit rester à Paris ou rentrer en Bavière. Il critique les Français encore plus vivement que d'habitude.]

La fille du duc de Guines se marie et arrête les leçons (ce qui ne représentera pas une grande perte pour ma réputation). Le duc, chez qui je passais deux heures tous les jours, m'a laissé donner vingt-quatre leçons, alors que tout le monde paye au bout de douze. Il

Les souffrances du jeune Mozart

est parti dans sa campagne – puis il est revenu au bout de dix jours sans m’en avertir – de sorte que je ne l’aurais pas su si je n’étais pas allé voir moi-même pas simple curiosité.

En fin de compte, la gouvernante a sorti une bourse et a dit :

– Excusez-moi si je vous paye seulement pour douze leçons, mais je n’ai pas d’argent.

C’est noble ! Elle m’a donné 3 louis d’or [environ 33 florins], ajoutant :

– J’espère que cela vous convient, sinon, je vous prie de me le dire.

Ainsi, M. le duc n’a pas beaucoup d’honneur et a pensé : “Voici un jeune homme, et de plus un Allemand stupide (car c’est ainsi que tous les Français parlent des Allemands), donc il sera très content comme ça.” L’Allemand stupide n’était pas content et ne pouvait accepter la chose. C’est comme s’il avait voulu me payer une heure pour deux. Par ailleurs, il possède depuis quatre mois un concerto pour flûte et harpe qu’il ne m’a pas payé non plus ! Je vais attendre que le mariage soit passé et je retournerai voir la gouvernante pour réclamer mon argent.

Ce qui m’irrite, c’est que ces idiots de Français croient que j’ai toujours sept ans, parce que j’avais cet âge quand ils m’ont vu pour la première fois.

[...]

Le concerto pour flûte et harpe (K. 299) est encore souvent joué de nos jours, car les pauvres harpistes n’ont pas grand-chose d’autre à se mettre sous la main. C’est une œuvre charmante et légère à laquelle on pourrait donner un peu de poids, à mon avis, en racontant avant chaque exécution comment le duc de Guines a traité Mozart. La pauvre Mlle de Guines n’a pas joué beaucoup son concerto : elle est morte en couches en 1780.

Mozart mentionne des rumeurs qui courent à Paris à propos de la guerre : les Prussiens auraient attaqué les Autrichiens et leur auraient infligé de lourdes pertes, à moins que ce soit le contraire.

En vérité, quelques escarmouches ont coûté la vie à deux ou trois mille malheureux soldats. Le Danemark n’a pas l’air de soutenir la Prusse, comme on pouvait le craindre.

Vers la fin du mois d’août, Léopold écrit à son fils que l’archevêque Colloredo est devenu aimable et conciliant, tout à coup. En raison de la mort de l’organiste Cajetan Aldgasser et d’un maître de chapelle, il a besoin de nouveaux musiciens. Il veut bien oublier la démission (et le renvoi) de Wolfgang et lui offrir une place. On ne peut pas dédaigner cette proposition, car le voyage à Paris n’a pas rapporté assez d’argent pour rembourser les dettes.

Si tu restes à Paris, tu risques ta santé et peut-être ta vie pour survivre au jour le jour à la sueur de ton front, obligé de t’humilier et d’affronter mille soucis en raison du goût épouvantable des Français. Alors qu’ici, où l’on prend soin de toi, où nous gagnerons assez d’argent pour épargner chaque année 3 000 florins, tu peux te mettre à table ou au lit sans crainte du lendemain. Ici, par ta seule présence, tu redonnes la vie à ton père, à ton père inquiet qui t’aime plus qu’on ne peut dire – et que tu aimes encore toi aussi.

Il est certain que Léopold désire vivement redevenir le manager de son fils, parti depuis près d’un an. Pour mieux le décider à revenir, il ajoute un argument de poids : l’archevêque a manifesté l’envie d’entendre la jeune et talentueuse Aloysa Weber. La famille Weber pourrait venir à Salzbourg et habiter chez les Mozart...

Les souffrances du jeune Mozart

Wolfgang hésite. Il commence à connaître assez bien les salons et le monde musical de Paris pour espérer enfin le succès. Il n'a pas envie de redevenir serviteur de l'archevêque. D'un autre côté, il n'aime ni la France, ni les Français : "Les Français sont et restent des ânes, ils ne sont capables de rien." Il souhaite revoir son père, sa sœur et surtout Aloysia. Le 26 septembre 1778, il quitte Paris. Pour la première fois de sa vie, il voyage sans être surveillé par son père ou sa mère. Léopold est d'autant plus inquiet que Wolfgang emprunte le chemin des écoliers sans prévenir : il s'arrête une semaine à Nancy au lieu d'aller directement à Strasbourg. Rendu encore plus émotif par la disparition subite de son épouse, le malheureux père n'en dort plus :

Un effroyable coup au cœur. Les frères Frank m'ont écrit que tu n'étais pas encore arrivé à Strasbourg ! Que devons-nous penser, sinon que tu étais malade ou que tu avais rencontré quelque brigand ? Je vis encore dans cette angoisse indescriptible, puisque je n'ai toujours pas de lettre aujourd'hui. J'attends une lettre avec impatience – et en même temps je tremble, car j'ai peur de recevoir une horrible nouvelle. Je viens de vivre quatre nuits d'insomnie – les nuits sont très dures, trop dures, mon fils !

Wolfgang reste un mois à Strasbourg, où il donne trois concerts devant un public clairsemé mais chaleureux. Il effectue ensuite un long crochet pour passer par Mannheim – bien que les Weber, ayant suivi le prince-électeur Karl-Theodor à Munich, n'habitent plus dans cette ville.

Mannheim, 12 novembre 1778

Mon très cher père !

Je suis bien arrivé ici et j'ai surpris tous mes bons amis – Dieu soit loué et remercié que je sois de nouveau dans mon cher Mannheim ! Je vous assure que si vous étiez ici, vous diriez la même chose. J'habite chez Mme Cannabich – qui, comme sa famille et tous mes bons amis, était folle de joie en me revoyant. Elle ne cesse de me raconter tous les changements qui se sont produits pendant mon absence. Depuis que je suis arrivé, je n'ai pas mangé une seule fois à la maison – parce qu'ils s'arrachent ma pauvre personne. En un mot, autant j'aime Mannheim, autant Mannheim m'aime. Et je ne sais pas, mais je crois que je pourrais trouver un poste ici, car le prince-électeur va certainement revenir – cela m'étonnerait qu'il supporte longtemps la grossiereté des Munichois. Je pourrais aussi gagner 40 louis d'or [environ 440 florins] en écrivant un mélodrame⁶⁵ – j'ai toujours souhaité composer ce genre d'œuvre – il suffirait que je reste six semaines ou au plus deux mois. [...]

Je vous prie, mon cher père, d'amener l'archevêque à croire que je ne viens peut-être plus, afin qu'il se résolve à me donner un meilleur salaire – écoutez-moi, je ne peux pas envisager mon retour avec sérénité. L'archevêque ne me paiera jamais assez pour cet esclavage à Salzbourg ! Comme je vous l'ai déjà écrit, je me réjouis du plaisir de vous rendre visite, mais je ne ressens qu'angoisse et détresse à l'idée de revoir cette cour misérable ! Que l'archevêque ne s'avise pas de jouer au grand seigneur avec moi, comme il avait coutume de le faire – il n'est pas impossible que je lui fasse un pied-de-nez !

⁶⁵ Genre situé à mi-chemin entre le théâtre et l'opéra : le texte est en général parlé, parfois chanté, avec un accompagnement de musique.

Les souffrances du jeune Mozart

Il écrit effectivement le début d'un mélodrame, *Sémiramis*, dont il ne reste aucune trace. Faute de recevoir les quarante louis d'or promis, il renonce à ce travail et donne quelques leçons.

Léopold lui envoie une lettre cruelle dans laquelle il démontre qu'au lieu de gagner de l'argent, il en perd :

Salzbourg, 19 novembre 1778

Mon très cher fils

Je ne sais plus qu'écrire – je vais perdre l'esprit ou mourir de consommation. Il m'est impossible de me souvenir de tous les projets qui te sont passés par la tête depuis ton départ de Salzbourg. Tu te laisses influencer par des paroles en l'air et tout cela n'aboutit jamais à rien. [...]

Tu espères obtenir une position à Mannheim ? Les gens de Mannheim sont fous s'ils pensent que le prince-électeur reviendra de Munich [Il explique que la Prusse peut maintenant compter sur l'appui de la Russie, de la Saxe, de la Suède, etc. La France, l'Espagne et le Portugal pourraient aussi intervenir. On craint une "guerre générale". Le prince-électeur, qui se trouve dans l'œil du cyclone, ne va certainement pas quitter Munich.]

Tout ce que tu veux, c'est me ruiner à seule fin d'élaborer des projets fantaisistes qui crèvent comme des bulles de savon. Je ne veux pas m'endetter pour toi et vivre dans la honte, et encore moins laisser ta malheureuse sœur dans la misère.

[Suit une récapitulation complète des comptes de Wolfgang depuis son départ de Paris]

Tu m'as donc endetté de 863 florins⁶⁶. Si je disais à tous ceux qui te conseillent de rester à Mannheim que je te demande de rester quelques années en service à Salzbourg pour me libérer de ces dettes, alors aucun d'eux ne chercherait plus à te retenir et ils feraient une toute autre figure [...]

J'espère que, ta mère étant morte mal à propos à Paris, tu ne voudras pas avoir aussi la mort de ton père sur la conscience.

Mozart finit par céder, après un séjour d'un mois à Mannheim. Il serait sans doute rentré plus vite à Salzbourg si les Weber s'y étaient installés, mais ils ont décidé de rester à Munich, où Aloysia a enfin été engagée officiellement comme cantatrice par la cour. "Que ma chère Mlle Weber ait été engagée, que justice lui soit enfin rendue, me réjouit profondément, écrit-il, même si j'aurais préféré, et ne puis plus espérer, qu'elle entre au service de la cour de Salzbourg." Comme Munich se trouve sur son chemin, il ne manque pas d'y faire escale.

Munich, 29 décembre 1778

Mon très cher père !

Je suis arrivé ici il y a quatre jours, mais je n'ai pas pu vous écrire. Je garde tout ce que j'ai à vous dire pour le jour où j'aurai le plaisir de vous parler à nouveau de vive voix, car aujourd'hui je ne peux que pleurer... J'ai par nature une vilaine écriture, car je n'ai jamais appris à écrire, mais je n'ai jamais écrit aussi mal qu'aujourd'hui – je ne peux pas – j'espère que vous m'écrirez bientôt pour me consoler.

⁶⁶ C'est-à-dire, au taux que j'ai adopté, 86 300 francs d'aujourd'hui ou 13 000 euros. Par ailleurs, cette somme représente environ 80 louis d'or.

Les souffrances du jeune Mozart

[...]

Pourquoi pleure-t-il ?

La jolie petite Aloysia n'est plus une cantatrice débutante flattée et émue par l'amour d'un jeune musicien, mais une *prima donna* promise à une carrière glorieuse. Herr Weber considère qu'elle pourrait trouver un époux plus intéressant qu'un compositeur raté qui ne possède que des dettes. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé. Elle accueille Mozart froidement, semble-t-il. Est-ce délibéré ? Obéit-elle à son père ? Elle semble avoir complètement oublié que Mozart pense à elle tous les jours depuis un an. Ce qui est sûr, c'est que chacun des deux amoureux a changé. Aloysia constate peut-être simplement, en revoyant Wolfgang, que l'amour n'y est plus.

La sœur d'Aloysia racontera plus tard que Mozart, déçu et furieux, s'est assis au clavecin et a chanté une vieille chanson populaire : "Quiconque ne m'aime pas peut me lécher le cul !"

Il rentre à Salzbourg à la mi-janvier 1779, après quinze mois d'absence.

Les souffrances du jeune Mozart

1779. La livrée de serviteur

Votre gracieuse Altesse !

Très Digne Prince du Saint Empire Romain !

Très gracieux Prince souverain de ce pays et Seigneur !

Monseigneur !

Votre gracieuse Altesse m'a fait l'immense faveur de daigner m'engager à son service après la mort de Cajetan Adlgasser. Je La prie donc très humblement de bien vouloir me nommer par décret organiste de la cour. En ceci, comme en toutes autres faveurs et grâces, je recommande humblement à

Votre gracieuse Altesse

Très Gracieux Prince et Seigneur

Monseigneur

Votre serviteur très humble et très obéissant

Wolfgang Amadé Mozart.

L'archevêque l'engage au même grade qu'auparavant, Konzertmeister, au salaire modeste de 450 florins par an. Wolfgang range dans un placard le bel habit rouge rapporté de Paris et endosse sa livrée de serviteur, que Léopold a conservée soigneusement.

Pendant près de deux ans, il habite chez son père et ne lui écrit plus. Simultanément, radio-Léopold interrompt ses programmes. Je vais donc donner à sa place des nouvelles de la guerre : les Prussiens ayant réussi à mettre en place une coalition crédible, les Autrichiens retirent leurs troupes de Bavière et signent la paix. Ils ne conservent qu'une minuscule bande de territoire – comprenant Braunau, la ville natale d'Hitler. Aucune grande bataille n'a eu lieu, mais les historiens ont tout de même baptisé le conflit "guerre de succession de Bavière".

À Salzbourg, Mozart écrit quelques sonates, un concerto pour deux pianos, une messe, deux symphonies (ses trente-troisième et trente-quatrième), des sérénades, des lieder. On dirait que sa livrée étouffe sa belle fécondité. Il redevient pourtant le Mozart tendre et romantique que la postérité portera aux nues dans un chef d'œuvre souvent joué aujourd'hui : la symphonie concertante (c'est-à-dire concerto) pour violon et alto (K. 364).

Pour se distraire un peu, il continue à correspondre avec sa cousinette. Dans les deux lettres qui nous sont parvenues, il en mentionne d'autres, mais elles sont perdues.

Salzbourg, 10 mai 1779

Carissime, bellissime, aimablissime, charmantissime

de ton cousin vaurien

qui rue dans les brancarts

Cousinette ou clarinette !

Souffle-moi dans le derrière

C'est bon pour la santé !

J'aimerais bien savoir si moi Joannes, Chrisostomus, Sigismondus, Amadeus Wolfgangus Mozartus, je peux calmer, apaiser ou adoucir la colère qui rehausse votre irritable beauté de la hauteur d'un talon de pantoufle.

Les souffrances du jeune Mozart

[Suit un paragraphe plein de jeux de mots intraduisibles.]

Oui, ma petite clarinette, ainsi va le monde. L'un possède la bourse et l'autre argent et celui qui ne possède ni l'un ni l'autre n'a rien, et rien s'élève à pas grand-chose et pas grand-chose ce n'est pas beaucoup, donc rien est toujours moins que peu mais peu vaut plus que pas beaucoup – c'est ainsi, c'était ainsi, cela sera ainsi.

Votre très humble et très obéissant serviteur

Mon cul est un farceur.

[Sur la page suivante, il a dessiné en quelques traits maladroits un vague portrait de la cousinette et écrit tout autour du portrait des phrases comme celles-ci.]

Mes compliments à M. l'auteur de vos jours et à Mme l'auteur de vos jours – c'est-à-dire à celui qui s'est donné la peine de vous faire et à celle qui s'est laissé faire. *Adieu – adieu* – mon ange. Mon père vous donne sa bénédiction onclesque et ma sœur vous donne mille baisers cousinesques – et votre cousin vous donne ce qu'il n'a pas le droit de vous donner – *Adieu – adieu*.

La seconde lettre, datée du 24 avril 1780, commence par une page toute blanche, excepté les mots suivants, écrits en caractères minuscules tout en bas.

J'aurais aimé vous écrire plus longuement, mais comme vous le voyez, la place

est

trop

petite

Adieu adieu

Au verso de la page blanche, il donne des nouvelles de Salzbourg et conclut par la formule ci-dessous.

De mon père, de ma sœur Zizibe et du seigneur de la queue de truie, 12345678987654321 compliments, à tous les bons amis de ma part 624, de la part de mon père 1000 et de celle de ma sœur 150, donc de nous trois 1774 et, somme totale, 12345678987656095 compliments.

Il va beaucoup au théâtre. Il voit *Hamlet* et *Macbeth* de Shakespeare, *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais, une pièce dans laquelle apparaît le personnage de Don Juan, etc. Il se lie d'amitié avec le directeur du théâtre. Il écrit de la musique pour des intermèdes chantés, ainsi qu'un opéra inachevé, *Zaïde*. Il rencontre Schikaneder, le patron d'une troupe de Vienne en tournée, qui tiendra une place importante dans sa vie.

Vers la fin de l'été 1780, le prince-électeur Karl-Theodor lui commande un opéra sérieux en italien pour le carnaval de Munich. Mozart choisit pour sujet *Idoménée, roi de Crète*, une tragédie de Crébillon déjà mise en musique par le compositeur français Campra. L'archevêque Colloredo ne peut pas s'opposer au désir de son puissant voisin et laisse son serviteur partir à Munich en novembre 1780.

Munic ce 8 de novembre 1780

Mon très cher père !

Je suis bien content d'être arrivé ici. Content parce que j'attendais avec impatience la fin de ce voyage certes court mais affreusement inconfortable. Je vous assure que personne

Les souffrances du jeune Mozart

parmi nous n'a pu dormir une seule minute au cours de la nuit. Cette voiture vous secouait au point de vous ôter l'âme du corps ! – et les sièges ! – durs comme de la pierre ! – À partir de Wasserburg, j'ai craint de ne pas arriver à amener mon derrière tout entier jusqu'à Munich ! – Il devenait très douloureux et sans doute aussi rouge que du feu. Pendant les deux derniers relais, j'ai enfoncé mes mains dans le siège pour maintenir mon cul suspendu en l'air – mais assez sur ce sujet, c'est fini ! – Cela me servira de leçon. J'irai à pied plutôt que d'emprunter la malle-poste !

[...]

Votre fils très dévoué

Wolf. Amdé Mozart

Les lettres suivantes décrivent la mise au point et les répétitions de l'opéra. Wolfgang demande souvent l'avis de son père sur le texte ou la musique d'un air. Il se plaint d'un mauvais chanteur : "Je dois chanter avec lui et lui enseigner son rôle comme si c'était un enfant." Il compare une voix surnaturelle que l'on entend en coulisses au fantôme de Hamlet. Dans une lettre datée du 13 novembre, il raconte qu'il a dîné chez la comtesse Paumgarten, une excellente cantatrice à qui il doit en réalité la commande de l'opéra. Pourquoi ? Une phrase de sa lettre donne la réponse : "Elle a de la **Fourrure** à l'**Avant-bras**, une **Verrue** sur l'**Oreille**, le **Rire Innocent**, des **Têtons Énormes**." Autrement dit, c'est la maîtresse du prince-électeur (sa **FAVORITE**) !

Le principal effet de la composition d'Idoménée et du voyage à Munich, c'est que Mozart prend conscience une fois de plus qu'il perd son temps à Salzbourg. Normalement, il aurait dû rentrer au bout de six semaines, c'est-à-dire avant la fin de l'année 1780. Or la création de l'opéra est retardée plusieurs fois. La mort de l'impératrice Marie Thérèse, le 29 novembre 1780, repousse la célébration du carnaval.

Munich ce 5 décembre 1780

Mon très cher père !

[...]

Je suis très déçu de n'avoir pas encore reçu la sourdine de trompette que je vous ai demandée – j'en ai vraiment besoin pour mon opéra – il m'en faudrait aussi une pour le cor [...]

Je vous prie de faire battre et broser soigneusement mon habit noir afin qu'il ait bon air, puis de me l'envoyer – car la semaine prochaine, tout le monde prend le deuil – et moi je devrai bien pleurer avec les autres. J'espère que le deuil ne sera pas trop long. Cela dérange les vivants sans apporter le moindre bénéfice aux morts.

Mozart tousse. Il boit du jus de violette et du sirop d'amandes douces. Léopold l'approuve :

Il est normal que ta toux ait empiré lors de la répétition. Tous les nerfs de la tête sont échauffés et tendus par la concentration de l'ouïe et de la vue, et cette tension se transmet à la poitrine. On ne respire pas régulièrement comme d'habitude, on retient parfois son souffle, etc. Cela échauffe la poitrine, le sang bouillonne, le rhume ne peut donc pas s'apaiser. Tu as fort bien fait de prendre du sirop de violette et de l'huile d'amande douce. Mange peu. De la soupe tant que tu veux, mais pas de bœuf. Un peu de veau bouilli ou du mouton. Encore mieux, de la langue bouillie.

Les souffrances du jeune Mozart

Il ajoute plusieurs pages de conseils. Les bains de pieds pas trop chauds sont excellents, car ils libèrent la tête en tirant les humeurs vers le bas. Les carottes et les betteraves sont recommandées. Léopold donne une recette d'eau d'orgeat. On fait cuire de l'orge, achetée de préférence chez un brasseur de bière, avec de la réglisse, de l'anis et de la guimauve. On ajoute une tranche de citron avant de boire. Le bon papa Mozart termine sa lettre, ironiquement, par la formule *Ita Clarissimus Dominus Doctor Leopoldus Mozartus* (en latin : ainsi s'exprime le célèbre docteur Léopold Mozart).

En raison du sursis dû au deuil officiel pour l'impératrice, Mozart dispose de deux mois pour composer l'opéra au lieu de six semaines. C'est tout de même très peu. Les musiciens et les chanteurs répètent déjà les deux premiers actes alors qu'il n'a pas encore orchestré le troisième :

Munich ce 27 décembre 1780

Mon très cher père !

[...]

Le prince a assisté à la dernière répétition, qui a marché magnifiquement. Après le premier acte, il a crié : "Bravo !" Quand je suis allé lui baiser les mains, il a dit : "Cet opéra sera *charmant*. Vous en aurez certainement de l'honneur !"

Après l'aria du second acte, il m'a dit en riant : "On n'imaginerait pas qu'une chose aussi grande se cache dans une si petite tête !" [...]

Je sais de source sûre qu'il en parlé à la cour en ces termes : "J'étais vraiment surpris. – Aucune musique ne m'a jamais fait cet effet. – C'est une musique *magnifique*."

[...]

Munich ce 3 de janvier 1781

Mon très cher père !

J'ai la tête et les mains si pleines du troisième acte qu'il ne serait pas étonnant que je me transforme moi-même en troisième acte.

[...]

Comme Léopold vient à Munich pour la création de l'œuvre, le 29 janvier 1781, Mozart ne lui adresse pas de compte-rendu. Nous ignorons donc si le public manifeste autant d'enthousiasme que le prince. Bien que la musique soit sublime, *Idoménée* est un opéra conventionnel, assez ennuyeux, qui n'annonce en rien les grands chefs d'œuvre qui vont suivre.

L'archevêque Colloredo aurait pu exiger le retour de Mozart, mais il est parti à Vienne pour présenter ses condoléances à la famille impériale et féliciter le nouvel empereur⁶⁷. Wolfgang profite de l'absence de son patron pour prolonger son séjour à Munich. L'archevêque finit par trouver cette désinvolture irritante : à la mi-mars, il convoque son serviteur à Vienne.

⁶⁷ Joseph II, qui était "co-empereur" avec sa mère, devient empereur à part entière.

1781. Le coup de pied

Dès le lendemain de son arrivée à Vienne, Mozart écrit à son père.

Vienne ce 17 de mars 1781

Mon très cher amy !

Je suis arrivé ici hier en chaise de poste Dieu soit loué et remercié.

[...]

À propos de l'archevêque – J'ai une chambre charmante dans sa maison – Nous déjeunons [à l'office] à midi, hélas un peu trop tôt pour moi – il y a là les deux valets de chambre, monsieur le contrôleur, monsieur le pâtissier, deux cuisiniers, un violoniste, un chanteur et ma petite personne. NB. Ces messieurs les valets de chambre ont le haut de la table, j'ai au moins l'honneur d'être placé au-dessus des cuisiniers. Cela me rappelle Salzbourg ! À table, il se raconte de grosses plaisanteries, mais personne ne plaisante avec moi, car je ne dis pas un mot et je m'en vais aussitôt que j'ai fini de manger.

[...]

Bien que l'archevêque ait formellement interdit à ses musiciens de travailler pour leur propre compte, Mozart fréquente divers seigneurs de Vienne. Le 3 avril, il veut se produire avec d'autre virtuoses dans un grand concert de charité au profit des veuves et orphelins de musiciens. Ses nobles admirateurs doivent insister pour que l'archevêque accorde son autorisation, qu'il a d'abord refusée.

Vienne, 4 avril 1781

J'ai été très content du public viennois hier soir. J'ai dû tout bisser, car ils ne cessaient d'applaudir. Eh bien, combien pensez-vous que je gagnerais si je donnais un concert payant, maintenant que le public me connaît ? Au moins 500 florins, certainement. Sauf que notre archicrotte⁶⁸ l'interdit. Il ne veut pas que ses gens gagnent de l'argent, mais seulement qu'ils en perdent. Pourtant il ne peut pas me maintenir sous sa botte, parce qu'il me suffit de deux élèves pour gagner autant qu'à Salzbourg.

[...]

Les lettres de Léopold sont malheureusement perdues. Il est clair qu'il conseille à Wolfgang de rester un bon serviteur et d'attendre que les choses évoluent peu à peu.

Vienne, 8 avril 1781

Je vous demande un conseil paternel, en toute affection. Nous devons repartir dans quatorze jours – je ne perdrais rien si je restais ici, au contraire je peux espérer un bon profit. J'ai donc l'intention de prier l'archevêque de me laisser prolonger mon séjour. Mon très cher père, c'est pour l'amour de vous que je reste son serviteur, car sinon, sur mon honneur, je quitterais le service immédiatement. Je donnerais un grand concert, je prendrais quatre élèves et je gagnerais bien 1 000 florins par an.

⁶⁸ Pour écrire ce genre de mot, Mozart et son père ont convenu d'un code consistant à échanger les lettres de l'alphabet. Les spécialistes arrivent à peu près à le déchiffrer, mais certains passages échappent encore aujourd'hui à leur sagacité.

Les souffrances du jeune Mozart

C'est vrai que je suis encore jeune, comme vous le dites, mais quand on gaspille sa jeunesse dans un lieu misérable et dans l'inaction, c'est une perte irréversible.

[...]

Vienne, 11 avril 1781

Nous repartons dans dix jours. J'ai mal au cœur quand je pense que je renonce à 1 000 florins. Le soir du premier concert chez lui, l'archevêque nous a donné 20 florins. Le soir suivant, alors que j'ai composé des rondeaux pour le chanteur et le violoniste et une sonate pour moi, je n'ai rien reçu du tout. Ce qui m'a désespéré, c'est que le soir même où nous donnions ce concert de merde, la comtesse von Thun⁶⁹ m'avait invité à une soirée en présence de l'empereur. Le ténor Adamberger, qui s'y trouvait, a reçu 250 florins. L'archigredin ! Il mérite ce nom, tous les seigneurs le disent.

J'espère que vous me direz dans votre prochaine lettre si je dois continuer à enterrer ma jeunesse et mon talent à Salzbourg, où si je peux saisir ma chance quand elle se présente à moi – sans attendre qu'il soit trop tard.

[...]

Le 28 avril, il annonce à son père qu'il rentre à la maison, mais en même temps il demande un nouveau sursis à l'archevêque, qui se met en colère. Le 1^{er} mai, l'archevêque envoie un domestique ordonner à Mozart de quitter le palais sur le champ. Mozart obéit : il s'en va. Puis il désobéit : au lieu de rentrer à Salzbourg, il reste à Vienne. Il loue une chambre chez une brave veuve... Tiens tiens, mais je reconnais cette dame. La dernière fois que j'ai mentionné les Weber, ils habitaient à Munich. Aloysia a si bien mené sa barque qu'elle a quitté cette capitale de province pour s'installer à Vienne, capitale du monde – ou au moins, du monde germanique. Elle a doublement remplacé une cantatrice qui venait de mourir : à l'opéra et à la maison, en épousant son mari, Joseph Lange. Herr Weber est mort, lui aussi. Les mauvaises langues disent que M. Lange a acheté Aloysia. Il verse en effet à sa belle-mère une pension de 600 florins par an. La pauvre veuve, trouvant cette somme insuffisante, loue des chambres dans sa maison.

Les lettres ci-dessous racontent l'un des moments-clés de la vie de Mozart et de l'histoire de la musique.

Vienne ce 9 de maj 1781

Mon très cher père !

Je déborde encore de fureur ! Et il en ira certainement de même pour vous, le plus excellent et le plus aimé des pères. On a mis ma patience à l'épreuve si longtemps qu'elle a fini par céder. Je n'ai plus le malheur d'être au service de Salzbourg – j'ai vécu aujourd'hui le jour le plus heureux de mon existence. Ecoutez-moi... Deux fois déjà, ce – je ne sais pas comment le qualifier – m'a jeté au visage les plus grandes sottises et impertinences, que je ne vais pas vous répéter car je désire vous ménager, et auxquelles je n'ai pas répondu parce que je vous imaginai constamment à mes côtés. Il m'a traité de fripon et de voyou dévergondé et m'a ordonné de décamper. Et moi, j'ai tout supporté, alors même que mon honneur ainsi que le vôtre étaient attaqués. Je suis resté silencieux – pour vous obéir.

⁶⁹ Amie de Haydn et future protectrice de Beethoven.

Les souffrances du jeune Mozart

Maintenant, écoutez-moi. Il y a une semaine, un domestique est arrivé sans prévenir et m'a dit de quitter le palais sur-le-champ. J'ai jeté mes affaires en toute hâte dans un coffre. La vieille Mme Weber a eu la bonté de m'accueillir chez elle – où j'occupe une jolie pièce. Je pensais rentrer à Salzbourg par la malle-poste ordinaire le mercredi 9 mai, c'est-à-dire aujourd'hui, mais j'ai repoussé mon voyage à samedi prochain afin de pouvoir recevoir avant de partir l'argent qui m'est dû.

Je me suis présenté là-bas aujourd'hui. Les serviteurs m'ont dit que l'archevêque voulait que j'emporte un paquet à Salzbourg. J'ai demandé si cela pressait, ils ont dit :

– Oui, c'est très important.

– Eh bien, je suis désolé de ne pouvoir avoir l'honneur de servir Son Altesse, car je ne peux partir avant samedi. Je n'habite plus dans ce palais, je vis donc à mes frais. J'attends le versement de mon salaire, personne ne peut me le reprocher.

Kleinmayr, Moll, Bönike et les autres valets trouvaient que j'avais raison. Quand je suis entré chez l'archevêque, ses premiers mots ont été :

– Alors, quand le gaillard s'en va-t-il⁷⁰ ?

– Je voulais partir ce soir, mais il n'y avait plus de place.

Shlaucka m'avait conseillé de donner cette excuse. Alors l'archevêque s'est mis à hurler que j'étais le gaillard le plus dévergondé qu'il connût, que personne ne le servait aussi mal que moi, qu'il me conseillait de partir aujourd'hui sinon il retiendrait mes honoraires... On ne pouvait placer un mot, car il explosait comme un feu d'artifice. Je l'écoutais en gardant mon calme. Mentant ouvertement, il a prétendu que je recevais un salaire de 500 florins. Il m'a traité de gueux, de pouilleux, de crétin – Oh, je ne peux pas tout vous répéter.

À la fin, mon sang s'est mis à bouillir et je lui ai demandé :

– Ainsi votre Altesse Princesse n'est pas satisfaite de moi ?

– Comment, le gueux ose me menacer ? Voici la porte, je ne veux plus rien avoir à faire avec un tel misérable.

– Cela tombe bien, moi non plus avec vous !

– Alors qu'il s'en aille.

– Restons-en là. Demain, vous aurez ma lettre de démission.

Dites-moi, très cher père, si je n'aurais pas dû m'exprimer ainsi plus tôt. Maintenant, écoutez-moi. L'honneur est ce qui compte le plus pour moi, et je sais qu'il en est de même pour vous. Ne vous inquiétez pas à mon sujet. Je suis assuré de réussir ici, et j'aurais démissionné même sans raison.

Tant que l'archevêque séjournera ici, je m'abstiendrai de donner des concerts. Vous vous trompez si vous pensez que je perdrai mon crédit auprès de l'empereur et des nobles – Ils détestent l'archevêque, surtout l'empereur.

Je vous enverrai un peu d'argent par la prochaine poste, pour vous montrer que je ne meurs pas de faim. – Avant tout, je vous prie de vous réjouir, car aujourd'hui commence

⁷⁰ Le maître utilise la troisième personne pour s'adresser à son serviteur.

Les souffrances du jeune Mozart

mon bonheur⁷¹, qui sera aussi le vôtre. Ecrivez-moi en code que vous êtes satisfait, mais en public blâmez-moi autant que vous voulez, afin que l'on ne puisse rien vous reprocher. Si vous venez me rejoindre à Vienne avec ma sœur – Je vous assure sur mon honneur que nous pourrions y vivre tous les trois. Il vaudrait mieux, pourtant, que vous teniez encore un an.

Je ne veux plus rien savoir de Salzbourg – Je hais l'archevêque jusqu'à la frénésie.

Je vous embrasse mille fois, et je serre ma chère sœur dans mes bras.

W. A. Mozart.

À la fin de son dialogue avec son maître, Mozart n'utilise plus la troisième personne, mais la seconde, ce qui constitue le comble de l'insolence. Il a cessé de garder son calme, il ne se contrôle plus. C'est un petit jeune homme à peine sorti de l'enfance, encore plus émotif que son père, très nerveux, qui ne tient pas en place. Dans son récit à son père, il atténue certainement la violence de son attitude et de ses répliques.

Dans la lettre suivante, il raconte de nouveau les événements, puis il multiplie les arguments pour se justifier, comme s'il devinait les réticences de son père.

Vienne, ce 12 de May 1781

Mon très cher Père

[...]

Au fond, la principale accusation que l'on porte contre moi, c'est que je ne me conduisais pas comme un valet. J'aurais dû passer deux heures tous les matins dans l'antichambre, à attendre les ordres. On m'a souvent dit que je devais m'y montrer – mais je n'arrivais pas à me souvenir que cela faisait partie de mon service et je me présentais seulement quand l'archevêque me réclamait.

Je vous confirme ma détermination inflexible : si je pouvais obtenir 2 000 florins auprès de l'archevêque et seulement 1 000 florins ailleurs, j'irais tout de même ailleurs.

J'espère, en vertu de l'amour paternel que vous m'avez témoigné de manière si généreuse depuis mon enfance et pour lequel je ne vous remercierai jamais assez, et si vous voulez que votre fils soit heureux et bien portant, que vous ne me parlerez pas de cette affaire et que vous l'oublierez bientôt – car un mot de vous sur ce sujet suffirait à provoquer mon amertume et aussi, reconnaissez-le, la vôtre.

Portez-vous bien et réjouissez-vous que votre fils ne soit pas un lâche.

Le début de la lettre ci-dessous permet de deviner que Léopold a répondu à son fils et qu'il n'est pas content du tout.

Vienne, ce 16 de May 1781

Mon très cher Père

Je savais bien que, dans le feu des émotions provoquées par ce coup imprévu (d'autant plus que vous m'attendiez déjà à Salzbourg), vous écrieriez d'un seul trait le genre de lettre que vous m'avez envoyée. Certainement, vous avez maintenant eu le temps de réfléchir et vous ressentez donc l'insulte en homme d'honneur. Vous saviez que cela devait arriver un jour – c'est arrivé.

⁷¹ En allemand, on emploie le même mot pour signifier bonheur et chance. La phrase peut donc aussi se traduire : "Aujourd'hui commence ma chance, et la vôtre."

Les souffrances du jeune Mozart

J'aurais eu du mal à m'affranchir à Salzbourg, où il règne en seigneur et maître, mais ici il n'est rien – un gueux, comme je le suis à ses yeux. Dieu sait combien il m'est difficile de me séparer de vous – pourtant, même si je devais mendier, je ne pourrais pas servir de nouveau un tel maître.

Je vous prie, je vous supplie, au nom de tout ce qui vous est cher en ce monde, de m'encourager dans ma décision plutôt que de vouloir m'en dissuader, car cela m'empêcherait de composer. Vous savez que je désire acquérir honneur, gloire et argent. Vous retirerez plus de bénéfices de mon séjour à Vienne que de mon retour à Salzbourg. [...]

Ce que vous dites des Weber est faux, je vous assure. Je reconnais que l'amour que je portais à Aloysia m'a aveuglé. Heureusement, elle est maintenant mariée à un homme jaloux, si bien que j'ai peu l'occasion de la voir.

[...]

Léopold se fâche de plus en plus, semble-t-il...

Vienne, ce 19 de May 1781

Mon très cher Père !

Moi non plus, je ne sais pas commencer ma lettre, mon très cher père, car je n'arrive pas à me remettre de ma stupéfaction – et je n'y arriverai jamais, si vous continuez à penser et à écrire de cette manière. Je dois avouer qu'aucun des passages de votre lettre ne me permet de reconnaître mon père ! C'est un père, sans doute, mais pas le meilleur des pères – le plus affectueux – celui qui s'inquiète de son honneur et de celui de ses enfants – bref, ce n'est pas mon père.

Allons, ce n'était qu'un mauvais rêve. Maintenant, vous êtes réveillé – Je n'ai donc pas besoin de réfuter vos arguments un par un pour vous convaincre que je ne changerai pas d'avis. [...]

Je ne peux sauver mon honneur qu'en revenant sur ma décision ? – Comment pouvez-vous écrire une chose aussi absurde ? – Vous n'avez pas pensé qu'un tel retour en arrière ferait de moi l'homme le plus abject du monde. – Tout Vienne sait que j'ai quitté l'archevêque – et tout le monde sait que c'est parce que mon honneur a été bafoué – par trois fois – et je devrais maintenant prétendre le contraire ? – Me faire considérer comme un lâche et l'archevêque comme un bon prince ?

Vous dites que je ne vous ai jamais témoigné aucune affection et que le moment est venu de le faire. Osez-vous vraiment affirmer cela ? Vous dites que je pense à mes plaisirs avant de penser à vous – Mais de quels plaisirs parlez-vous ? Le plaisir de courir après l'argent ? Vous croyez vraiment que je passe mon temps à m'amuser ? Ou bien vous parlez du plaisir d'être débarrassé d'un prince qui ne vous paie pas et vous couillonne à mort – alors oui, c'est vrai, j'éprouve ce plaisir.

J'ai été forcé de franchir le pas. Je ne peux pas reculer – c'est impossible. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en pensant à vous, et seulement en pensant à vous, mon père, je suis désolé que les choses en soient arrivées là – et que j'aurais préféré pouvoir vous consacrer toute ma vie. – Pour vous satisfaire, ô le meilleur des pères, je sacrifierais mon bonheur, ma santé et ma vie – mais pas mon honneur, que je place, et que vous devez placer, au-dessus de tout. [...]

Les souffrances du jeune Mozart

Vous pouvez faire lire ceci à tout Salzbourg.

[...]

La situation de Mozart devient délicate. Il a remis sa lettre de démission, mais il n'est pas vraiment libre tant que l'archevêque ne répond pas. Il va voir le comte d'Arco, qui supervise les domestiques en tant qu'intendant des cuisines de l'archevêque. Il le connaît depuis longtemps. C'est un homme d'une trentaine d'années, qui appartient à la principale famille noble de Salzbourg. Léopold lui a sans doute donné des leçons de violon.

– J'ai reçu une lettre de votre père, lui dit le comte. Il se plaint de vous amèrement.

– Et vous pensez que je n'ai pas reçu je ne sais combien de lettres de mon père, moi aussi ? Il me tourmente tellement que je crains de devenir fou.

– Croyez-moi, vous vous laissez trop éblouir à Vienne. La réputation d'une personne ne dure pas longtemps. Au début, c'est vrai, ils vous couvrent de compliments et vous gagnez beaucoup d'argent, mais au bout de quelques mois les Viennois réclament du nouveau.

– Vous avez raison, monsieur le Comte. Vous supposez donc que je veux rester à Vienne ? Eh non. Je sais même déjà où j'irai. Si cette affaire se produit à Vienne, c'est par la faute de l'archevêque et non par la mienne. S'il savait comment traiter les gens de talent, rien ne serait arrivé. Je suis le plus aimable des garçons quand on l'est avec moi.

– Oui, eh bien l'archevêque vous trouve fort arrogant.

– Je veux bien le croire. Je le suis avec lui, car je traite les gens comme ils me traitent. Quand je vois que quelqu'un me méprise et me regarde de haut, alors je peux montrer aussi fier qu'un paon.

– Mais ne croyez-vous pas que moi aussi, je dois souvent avaler des mots désagréables ?

– Vous avez vos raisons pour le supporter et moi j'ai mes raisons pour ne pas le supporter.

Mozart a l'impression que le comte d'Arco n'a même pas transmis sa lettre de démission à l'archevêque. Le 8 juin, il retourne au palais et demande à être reçu par l'archevêque, afin de lui remettre sa démission en mains propres. Le comte d'Arco sait comment traiter les domestiques insolents :

Vienne, ce 9 de Juin 1781

Mon très cher Père

Ah, le comte d'Arco a bien arrangé les choses ! – C'est ainsi que l'on attire et persuade les gens ? – Par stupidité innée, on n'accepte pas les pétitions ; par manque de courage et amour de la flagornerie, on ne dit pas un mot au patron ; on laisse quelqu'un dans l'incertitude pendant quatre semaines ; et à la fin, quand ce quelqu'un est forcé de présenter sa demande en personne, au lieu de lui faciliter au moins l'accès, on le flanque à la porte avec un coup de pied au cul. – Voilà bien le comte qui (d'après votre dernière lettre) prend mes intérêts tellement à cœur.

[...]

Vienne, ce 13 de Juin 1781

Au lieu d'accepter ma requête, de m'obtenir une audience, de me conseiller de l'envoyer par courrier, ou de chercher à me convaincre de réfléchir encore un peu – non – il me fout à la porte et me donne un coup de pied au derrière. – Cela veut dire, évidemment, que Salzbourg n'est plus un endroit pour moi. Sauf si on me donne l'occasion de rendre à M. le comte un coup de pied au cul, et que cela se passe en public.

Les souffrances du jeune Mozart

[...]

Vienne, ce 20 de Juin 1781

Le cœur ennoblit l'homme. Même si je ne suis pas comte, j'ai peut-être plus d'honneur au corps que bien des comtes. Valet ou comte, du moment qu'il m'insulte, c'est une canaille.

[...]

Le comte d'Arco est sans doute très content d'avoir châtié un vilain valet. Il ignore qu'il vient d'acquérir l'immortalité : l'homme qui a botté le cul de Mozart ! Il ignore que son geste déshonore l'aristocratie toute entière et qu'il annonce une sorte de suicide culturel. En renvoyant le plus génial de ses serviteurs, la noblesse renonce à toute influence sur l'évolution des arts. Huit ans avant la prise de la Bastille, le coup de pied du 8 juin 1781 libère les créateurs de la tutelle pesante des princes et les propulse sur le devant de la scène du monde.

1781. Constance et Constance

En attendant d'occuper le devant de la scène (ce qu'il ne fera qu'à titre posthume), Mozart découvre que la liberté coûte cher. Il donne quelques leçons mais constate que les seigneurs viennois, qu'il croyait hostiles à l'archevêque, se sentent tout de même plus proches du maître que du serviteur.

Seuls certains aristocrates progressistes, par exemple la comtesse von Thun et le baron von Swieten, futurs amis de Beethoven, lui restent fidèles. Il présente chez la comtesse von Thun des extraits de *Zaïde*, son opéra inachevé. Gottlieb Stephanie, inspecteur du théâtre allemand de Vienne, assiste à la séance.

– Je recherche de nouveaux opéras en allemand, dit-il à Mozart. Le comte Rosenberg, qui est l'intendant du théâtre, m'a demandé d'en trouver avant le mois de septembre, afin de les donner pendant la visite du grand-duc Pavel de Russie.

– Je ne sais pas si je pourrais achever *Zaïde* d'ici là. L'action n'est pas assez dramatique. Il y a encore beaucoup à faire.

En fin de compte, ils décident de repartir à zéro. Stephanie adapte *Belmont et Constance*, une pièce de théâtre dont le sujet est voisin de celui de *Zaïde*, de manière que Mozart puisse réutiliser les musiques déjà composées. L'opéra s'appelle *L'enlèvement au sérail*. C'est une "turquerie" : des pirates ont capturé la belle Constance et l'ont vendue comme esclave au pacha Sélim ; Belmonte, son fiancé, vient la délivrer en prétendant qu'il est architecte ; après de nombreuses péripéties, le pacha renonce à Constance, puisqu'elle ne veut pas de lui, et la laisse repartir avec Belmonte. Ce qui plaît à Mozart, c'est d'écrire un opéra en allemand (plus précisément : un *singspiel*, comportant des dialogues parlés). Il s'applique plus que d'habitude, demande de nombreuses modifications du livret, développe le personnage comique du gardien du sérail, si bien qu'il met près d'un an à achever l'œuvre.

Par une étrange coïncidence, alors même qu'il écrit des airs exprimant l'amour que Belmonte porte à Constance, des ragots évoquent un tendre rapprochement entre Mozart et la troisième fille de Mme Weber, Constance. Leopold prie son fils de déménager pour mettre fin aux rumeurs.

Vienne ce 25 de Juillet 1781

Mon très cher Père !

Je vous répète que je songe depuis longtemps à changer de logement à cause de la médisance des gens – et que je suis fâché d'avoir à le faire sans autre raison qu'un bavardage stupide sans un mot de vrai. Je ne sais pas quel plaisir éprouvent certaines personnes à répandre des bruits sans fondement. Parce que j'habite chez elles, j'épouse la fille. Ils ne parlent pas d'être amoureux – ils sautent cette étape. S'il y a bien un moment dans ma vie où je n'ai pas songé au mariage, c'est maintenant ! Même si je pouvais trouver le bonheur dans un mariage, je ne pourrais pas faire ma cour, car j'ai bien d'autres choses en tête. Dieu ne m'a pas donné mon talent pour que je l'accroche à une femme et que je passe ma jeunesse à ne rien faire. Vivant dans la même maison que la *Mademoiselle*, je me conduis de manière polie et il m'arrive de lui parler – mais je ne suis pas épris d'elle.

Les souffrances du jeune Mozart

Je plaisante avec elle quand je suis à la maison pour le souper, c'est tout. Si je devais épouser toutes les femmes avec qui j'ai plaisanté, j'aurais déjà deux cents femmes.

[...]

Déménager, c'est facile à dire. On ne peut pas aller n'importe où. La famille de l'une de ses élèves, Mlle von Aurnhammer, lui propose un logement. Léopold, de Salzbourg, trouve que c'est parfait. Wolfgang n'est pas du même avis.

Vienne ce 22 d'août 1781

Mon très cher Père !

Je ne peux pas encore vous donner ma nouvelle adresse, car j'hésite entre deux endroits. M. von Aurnhammer vous a écrit, semble-t-il, que j'allais bientôt avoir une habitation. Ah, quelle habitation ! Bonne pour les souris et les rats plutôt que pour un être humain. – À midi, il faut une lanterne pour trouver l'escalier. La chambre est un placard, dans lequel on entre en traversant la cuisine. Au milieu de la porte du placard se trouve une petite fenêtre. On m'a promis d'y mettre un rideau, tout en me demandant de l'ouvrir dès que je serais habillé, sinon on ne voit plus rien dans la cuisine. – La femme elle-même appelle ce logement le nid du rat. En un mot, c'est affreux. – Bel appartement pour quelqu'un qui doit recevoir des personnes de qualité !

M. von Aurnhammer est le meilleur homme du monde, mais sa femme est la pire sotte et la plus folle bavarde du monde, et c'est elle qui porte la culotte – si bien que lorsqu'elle parle, il n'ose rien dire. Je ne vais pas perdre mon temps à la décrire. J'ai autre chose à faire. *Basta*. Vous connaissez Mme Adlgasser. Ce *meuble* est encore plus méchante, parce qu'elle est en plus médisante. Et la fille ! Si un peintre voulait représenter le diable, il n'aurait qu'à la prendre pour modèle. – Elle est grosse comme une paysanne, elle sue à vous donner envie de vomir et se promène si peu vêtue qu'elle semble dire : “Regardez donc par ici !” Il est vrai qu'il y a beaucoup à voir, assez pour vous donner envie de devenir aveugle. – Si horrible, si sale, si dégoûtante ! – Ah, le diable !

Je vous ai écrit comment elle joue du piano⁷² et pourquoi elle m'a prié de l'aider. Je veux bien rendre service, à condition que l'on ne m'embête pas constamment. Elle n'est pas contente quand je passe deux heures auprès d'elle ; elle veut que je reste toute la journée. – Et la voici qui fait la gracieuse ! – Plus que cela : elle est *sérieusement* amoureuse de moi ! – Je pensais que c'était une plaisanterie, mais non. Quand j'ai commencé à m'en rendre compte (parce qu'elle prenait des libertés avec moi, par exemple elle m'adressait de tendres reproches si j'arrivais en retard ou ne pouvais rester longtemps, et autres bêtises de ce genre) je me suis vu contraint de lui dire la vérité, afin de ne pas me moquer d'elle. – Peine perdue. Elle tombait de plus en plus amoureuse. Je me montrais aussi poli que possible, mais quand elle se mettait à ses balivernes je devenais grossier. – Alors elle me prenait la main et disait : “Cher Mozart, ne soyez pas si méchant – vous pouvez dire ce que vous voulez, je vous aime bien quand même.”

[...]

Mozart ne s'installe pas dans le nid du rat, mais trouve un appartement meublé à deux pas de chez les Weber. Léopold considère qu'il s'agit d'une véritable provocation. Il soupçonne

⁷² C'est une excellente pianiste, que Beethoven appréciera beaucoup.

Les souffrances du jeune Mozart

Wolfgang d'avoir noirci la description du nid du rat (et de la demoiselle). Il lui envoie donc une lettre saignante – enfin, on le suppose, car elle est perdue comme toutes ses autres lettres de cette époque.

Mozart a vingt-cinq ans. Il ne se laisse plus réprimander comme un gamin :

Vienne ce 5 de 7bre 1781

Mon très cher Père !

Je vois que malheureusement (comme si j'étais un monstre ou un crétin ou les deux à la fois) vous vous fiez davantage aux ragots et aux scribouillages des autres qu'à ce que je vous écris – autrement dit, que vous ne me faites pas confiance. Je vous assure que cela m'est parfaitement égal. – Les gens peuvent écrire à s'en sortir les yeux de la tête – vous pouvez les approuver si vous voulez – cela ne déplacera pas un cheveu de ma coiffure et je resterai le même garçon honnête. Et je vous jure que si vous ne m'aviez pas demandé de changer de logement, je n'aurais pas déménagé – car c'est comme abandonner sa propre voiture si commode pour s'asseoir dans une vilaine diligence. – À quoi bon en parler ? C'est inutile. Ces sottises que Dieu sait qui vous a mises en tête l'emporteront toujours sur ma parole. – Je vous prie seulement, quand vous m'écrivez à propos d'une de mes actions que vous désapprouvez – et quand je vous réponds – de ne pas en parler à tout le monde et de ne pas faire intervenir d'autres personnes car, par Dieu, je ne rends compte à personne, fût-ce même à l'empereur, de ce que je fais ou ne fais pas. Je mérite que vous me fassiez confiance. – J'ai assez de soucis ici en ce qui concerne ma situation, je n'ai pas besoin de lire en plus des lettres déplaisantes. [...]

Au moment de l'histoire avec l'archevêque, quand j'ai décidé de rester à Vienne, je vous ai demandé de m'envoyer mes vêtements. – Je n'avais que mon costume noir, et le deuil s'achevait – il faisait chaud. – Je n'ai rien reçu – j'ai donc dû en commander de nouveaux. – Je ne pouvais pas me promener dans Vienne comme un maraud, surtout dans ma situation. – Mon linge faisait pitié – aucun valet ne portait ici des chemises faites d'une toile aussi grossière que les miennes – il n'y a rien de plus abominable pour un homme. – Donc, nouvelles dépenses – alors que mon unique élève partait à la campagne pendant trois semaines. – Ici, il ne faut pas s'abaisser, sinon on est perdu. – D'après vos lettres, je vois que vous croyez que je m'amuse ici – comme vous vous trompez ! – Je peux bien dire que je n'ai aucun plaisir – sauf celui de n'être pas à Salzbourg.

[...]

Il ne reste pas fâché longtemps.

Vienne, ce 10 de 9bre 1781

Mon très cher père !

Je vous souhaite tout le bien imaginable pour la Saint-Léopold, très cher et excellent père ! – Ou plutôt non, je ne vous souhaite rien à vous, mais tout à moi. – Je me souhaite que vous restiez toujours en bonne santé et que vous viviez longtemps pour mon bonheur et mon plus grand plaisir. – Je me souhaite que tout ce que je fais et entreprends soit selon vos désirs et vous plaise – et surtout, que je ne fasse rien qui vous déplaie. – Je l'espère vraiment, car tout ce qui contribue au bonheur de votre fils doit naturellement vous être agréable.

[...]

Les souffrances du jeune Mozart

Il envoie de longues lettres dans lesquelles il décrit l'avancement de son opéra. Il explique comment il change de tonalité pour exprimer certains sentiments, comment les violons jouant en sourdine évoquent des soupirs, comment il adapte un air à la voix d'une cantatrice. Alors que sa musique paraît couler tout naturellement, Mozart est en vérité un technicien très savant qui pose soigneusement chaque note à sa place. Il suit de très près l'écriture du livret et traque les longueurs ou les maladresses difficiles à mettre en musique.

La visite du grand-duc Pavel à Vienne a lieu deux mois plus tard que prévu, mais l'opéra n'est pas du tout prêt.

On donne un grand bal à la cour.

Vienne ce 5 de Decbre 1781

[...]

Monsieur *Ego*⁷³ n'y est pas allé, n'étant pas amateur de bousculades, de coudes dans les côtes et d'échanges de coups, fussent-ils impériaux ! – L'intendant Strobel devait distribuer 3 000 billets. – Tout le monde courut s'inscrire. – Pour les personnes les plus connues, on adressa les billets chez elles. – On envoya le premier gamin venu. – Le gamin demande à quelqu'un croisé dans l'escalier s'il ne s'appelle pas untel ou untel. Celui-ci répond oui, par plaisanterie – et le gamin lui donne le billet. Je connais deux familles qui ne les ont pas reçus du fait de ce désordre. – Ils ont demandé les billets à Strobel, qui a répondu qu'il les avait envoyés depuis longtemps. – Aussi le bal était-il plein de coiffeurs et de femmes de chambre. – L'empereur conduisait la grande-duchesse [épouse du grand-duc Pavel] par le bras. Pendant une contredanse, la populace viennoise, impudente par nature, provoqua une telle bousculade que la grande-duchesse fut arrachée au bras de l'empereur et poussée au milieu des danseurs. – L'empereur se mit à taper du pied et à jurer comme un charretier, repoussa tout un paquet de populace, frappa à droite et à gauche. – Des gardes hongrois ont dû venir l'aider.

[...]

Plusieurs fois par an, et en particulier pendant le carnaval, les bals de la cour accueillaient un large public, ainsi que le décrit cette lettre. J'imagine que les billets portaient la mention "tenue correcte exigée". Le mélange des classes sociales étonnait beaucoup les visiteurs français ou italiens et ne plaisait pas beaucoup à Mozart, dirait-on. Il se souviendra de cette scène quand il décrira les rapports tendus entre la noblesse et les manants dans ses grands opéras *Les Noces de Figaro* et *Don Juan*.

En attendant, il compose l'Enlèvement au sérail. À force d'écrire des airs pour la Constance de l'opéra, il pense à une autre Constance. Quand son père reçoit la lettre suivante, on peut imaginer que ses cheveux se dressent sur sa tête malgré sa perruque...

Vienne ce 15 de Decbre 1781

Mon très cher Père !

[...]

Oh, cela fait longtemps que j'aurais voulu vous ouvrir mon cœur – mais j'hésitais parce que vous auriez pu me dire que ce n'était pas le moment de penser à ce genre de chose. – Je m'efforce avant tout de m'assurer une certaine sécurité matérielle – en espérant

⁷³ Moi (en latin).

Les souffrances du jeune Mozart

qu'avec les revenus supplémentaires que le hasard me procurera, je pourrai vivre ici confortablement – et ensuite – me marier !

Ces idées vous effraient ? – Je vous prie pourtant, mon très cher et merveilleux père, de m'écouter ! – La Nature s'exprime en moi aussi vigoureusement que chez les autres, et peut-être plus vigoureusement que chez certains gros balourds, mais je ne peux pas vivre comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui. – D'abord j'ai trop de religion, ensuite trop d'amour de mon prochain et d'honnêteté pour séduire une jeune fille innocente. Et puis j'ai trop de dégoût, et trop peur des maladies pour aller risquer ma santé à m'acoquiner avec des putains. Par conséquent, je peux jurer que je n'ai jamais eu de relations intimes avec aucune femme. – D'ailleurs, si une telle chose était arrivée, je ne vous l'aurais pas cachée.⁷⁴

Je sais bien que ces raisons, aussi fortes soient-elles, ne sont pas convaincantes. C'est plutôt que mon tempérament est plus attiré par la vie domestique que par le tapage. Depuis mon enfance, on ne m'a pas habitué à m'occuper de mes affaires – de mon linge et mes vêtements, etc. – Je trouve donc que rien ne m'est plus nécessaire qu'une femme. Je vous assure que je fais souvent des dépenses inutiles par simple négligence. Je suis certain qu'avec une femme, même sans augmenter mes revenus, je m'en sortirais mieux. – Il vient d'autres dépenses, c'est vrai, mais on peut les prévoir. On mène une vie plus ordonnée. – Un homme célibataire ne vit à mes yeux qu'à moitié. – C'est ce que je pense, je n'y peux rien – j'y ai beaucoup réfléchi et je ne changerai pas d'avis.

Ah, mais qui est donc l'objet de mon amour ? – Je vous prie de nouveau de ne pas vous effrayer. – Pas une Weber, tout de même ? – Si, une Weber ! – mais ce n'est ni Josepha, ni Sophie, c'est Constanza, l'avant-dernière. – Je n'ai rencontré dans aucun famille des caractères aussi différents que dans celle-ci. – L'aînée est paresseuse, grossière et plus rusée qu'un renard. – La Lange⁷⁵ est fausse et méchante, de plus c'est une coquette. – La petite est encore trop jeune pour pouvoir être quelque chose – disons qu'elle est gentille, mais écervelée. – Mais celle du milieu, ma bonne et chère Constance, est la martyre de cette famille – et, sans doute à cause de cela, la plus douce, la plus intelligente, en un mot la meilleure. – Elle s'occupe de tout dans la maison, ce qui ne lui vaut que des reproches. Ô mon très cher père, je pourrais remplir des pages entières du récit de tout ce que j'ai vu dans cette maison – si vous voulez, je le ferai dans ma prochaine lettre.

Avant de vous libérer de mon bavardage, je dois vous présenter un peu mieux le caractère de ma chère Constance. – Elle n'est pas laide, mais pas non plus vraiment belle – ce qu'elle a de mieux, c'est une jolie silhouette et deux petits yeux noirs. Elle n'a pas d'esprit, mais assez de bon sens pour remplir son devoir d'épouse et de mère. Il est vraiment injuste de dire qu'elle est dépensière – Au contraire, elle est habituée à être mal habillée – car si la mère se donne un peu de mal, c'est pour les deux autres et non pour elle. – Elle aime les vêtements simples et propres plutôt qu'élégants, et d'ailleurs elle sait faire elle-même la plupart des choses dont les femmes ont besoin. Elle se coiffe toute

⁷⁴ Les biographes qui pensent que Mozart a découvert l'amour physique avec sa cousine considèrent qu'il ment ici comme un arracheur de dents. Moi, je crois qu'il dit la vérité.

⁷⁵ Aloysia, désignée par le nom de son mari.

Les souffrances du jeune Mozart

seule tous les jours. – Elle comprend l’art du ménage et possède le meilleur cœur du monde – je l’aime et elle m’aime de tout son cœur. – Dites-moi si je pourrais souhaiter une meilleure épouse !

Quand j’ai quitté mon service, je n’étais pas encore amoureux. – L’amour est né grâce à ses tendres soins lorsque j’habitais chez elles. – Je ne souhaite rien d’autre que d’obtenir un poste assuré afin de faire son bonheur – et le mien en même temps – donc le nôtre à tous, car vous êtes heureux quand je le suis, n’est-ce pas ?

[...]

Le fils le plus obéissant

W. A. Mozart

Ainsi, il veut se marier avec Constance parce qu’il a besoin d’une femme dans son lit et dans sa cuisine. Curieux, non ? Et aussi, parce que ses vilaines sœurs la rendent malheureuse. De plus en plus curieux... Léopold ne trouve pas ces raisons bien convaincantes et soupçonne Mme Weber mère d’avoir favorisé un rapprochement pour caser sa fille. Dans la lettre suivante, Wolfgang décrit en effet une étrange affaire de promesse de mariage :

Vienne ce 22 Xbre 1781

Mon très cher Père !

[...]

En ce qui concerne la promesse de mariage, je veux vous faire la confession la plus franche, étant convaincu que vous me pardonnerez cette démarche, dans la mesure où vous auriez agi de même si vous vous étiez trouvé dans mon cas. – Je vous prie seulement de m’accorder votre pardon pour le fait que je ne vous ai pas tout écrit depuis longtemps. Pour en venir à la promesse. Vous savez que le père n’est plus de ce monde (ce qui est bien dommage pour toute la famille, pour moi et pour ma Constance) et que par conséquent on a nommé un tuteur. – Des gens impudents et médisants ont crié dans les oreilles de cet homme, qui ne me connaît pas, toutes sortes de choses sur moi – qu’il devrait se méfier de moi – que je n’ai pas de revenus réguliers – que je la fréquente de trop près – qu’ensuite je la laisserai tomber, etc. – En vérité, toute ma liaison consistait en ce que j’habitais là. – Personne ne m’a vu avec elle en dehors de la maison. – Cela chatouille le nez de monsieur le tuteur. Il vient me voir, nous discutons, avec le résultat (je ne me suis pas aussi bien expliqué qu’il l’aurait désiré) qu’il demande à la mère de m’interdire la fréquentation de la fille tant que je n’aurai pas rédigé une promesse écrite. – Que pouvais-je faire ? – lui donner une légitimation écrite ou – renoncer à la fille ! – Celui qui aime sincèrement et sérieusement peut-il abandonner sa bien-aimée ?

Je me suis donc engagé par écrit à épouser Mlle Constance Weber avant trois ans ou sinon, dans le cas où je modifierais mes intentions, à lui verser 300 florins par an. – Rien n’était plus facile à écrire – car je savais que je ne risquais pas d’avoir à payer ces 300 florins – parce que je ne l’abandonnerai jamais. – Mais que fait cette fille divine, dès que son gardien est reparti ? – Elle demande le document à sa mère – et me dit : “Cher Mozart ! Je n’ai pas besoin de votre engagement écrit, votre parole me suffit.” – et elle déchire le papier. – Ce geste me rend ma chère Constance encore plus précieuse.

[...]

Les souffrances du jeune Mozart

Mozart compose son opéra, donne des leçons, joue dans les palais princiers et même chez l'empereur. Joseph II se souvient bien de l'enfant de six ans qu'il a entendu à la cour en 1762, alors qu'il n'était encore que l'archiduc Joseph. Il l'invite à se mesurer en "duel" à Clementi, un pianiste virtuose tout juste arrivé d'Italie. Les aristocrates étaient friands de ce genre de joute. On en trouve dans les biographies de Bach et de Beethoven – sauf que Bach dominait tellement ses contemporains que son adversaire, un célèbre organiste français, s'est dérobé au dernier moment en quittant la ville au petit matin.

Les deux musiciens improvisent à tour de rôle sur un thème donné par l'empereur. De l'avis général, Mozart remporte le duel (et gagne 250 florins). Dans ses mémoires, Clementi dit son admiration pour son rival : "Je n'avais jamais entendu personne jouer avec autant d'esprit et de grâce." Mozart se montre beaucoup plus sévère (et injuste) :

Vienne, ce 17 janvier 1782

[...]

Clementi est un bon pianiste – et c'est tout. Sa main droite est agile et il réussit bien les tierces. – À part cela, il n'a pas un sou de goût ni de sentiment. Ce n'est qu'une simple mécanique.

Mozart a trois élèves. Il n'accepte que les pianistes ayant déjà atteint un bon niveau. Ses tarifs sont élevés : 6 ducats, c'est-à-dire 27 florins, pour douze leçons. Il gagne environ 70 florins par mois, c'est-à-dire à peu près deux fois plus qu'à Salzbourg. Il aimerait trouver une élève de plus. Il ne serait pas mécontent d'apprendre la confirmation de certaines rumeurs, selon lesquelles l'empereur désire l'engager à son service.

1782. Le vieux Bach

Vienne, ce 10 d'avril 1782

Mon très cher père !

[...]

Ma chère Constance vous baise les mains, mon père, et embrasse de tout cœur ma sœur, en espérant qu'elle deviendra son amie.[...]

À propos ; quand vous me renverrez mon rondo, je vous prie d'envoyer aussi les six fugues de Haendel. – Je vais tous les dimanches à midi chez le baron van Swieten – et là il ne se joue rien que du Haendel et du Bach. – Je me constitue une collection de fugues de Bach, aussi bien de Sébastien que d'Emmanuel et Friedemann⁷⁶. Savez-vous que le Bach de Londres est mort ? – Quelle perte pour le monde musical !

[...]

Pour se constituer une collection de fugues de Jean-Sébastien Bach, il faut les recopier à la main, parce qu'elles n'ont jamais été éditées⁷⁷. Le baron van Swieten, qui est bibliothécaire de l'empereur, prête les partitions manuscrites originales à Mozart. Il lui explique comment il a découvert la famille Bach :

– J'étais ambassadeur en Prusse. J'ai entendu dans une église de Berlin un organiste virtuose nommé Wilhelm Friedemann Bach. J'en ai parlé au roi Frédéric, qui est grand amateur de musique et lui-même flûtiste, comme vous le savez. Il m'a dit qu'il avait entendu jadis le père de l'organiste : "C'était un vieux bonhomme vêtu comme un vagabond, mais le plus merveilleux musicien que vous puissiez imaginer. Je lui ai proposé un petit air, dont il a tiré comme par magie des fugues et des sonates extraordinaires."⁷⁸ J'ai eu la curiosité de connaître les œuvres de ce compositeur recommandé par un roi. L'organiste en possédait quelques unes. L'essentiel de ma collection, je l'ai achetée à son frère, le Bach de Hambourg.

Mozart mentionne de nouveau le vieux Bach dans une lettre à sa sœur :

Vienne, le 20 avril 1782

Sœur adorée

[...]

Je t'envoie un prélude et une fugue à trois voix. C'est écrit maladroitement. – Le prélude devrait venir avant la fugue, mais j'ai composé la fugue d'abord. – J'espère que tu arriveras à le lire, bien que les notes soient toutes petites, et qu'il te plaira – En vérité, c'est à ma chère Constance que l'on doit la naissance de ce morceau. Le baron van Swieten, chez qui je vais tous les dimanches, m'a prêté toutes les œuvres de Haendel et de Bach (après que je les ai jouées pour lui). – Dès qu'elle a entendu les fugues,

⁷⁶ Jean-Sébastien Bach (1685-1750). Karl Philip Emmanuel, son deuxième fils, directeur de la musique de Hambourg (1714-1788). Wilhelm Friedemann, son fils aîné, dit le Bach de Berlin (1710-1784). Le Bach de Londres, c'est Jean-Christien (ou Johann Christian), que Mozart a connu en Angleterre – et revu brièvement à Paris.

⁷⁷ La première édition date de 1801.

⁷⁸ Il s'agit de l'*Offrande musicale*, un des grands chefs d'œuvre de Bach.

Les souffrances du jeune Mozart

Constance en est tombée amoureuse – elle ne veut plus entendre que des fugues, et seulement celles de Haendel et de Bach. Comme elle m'avait souvent entendu improviser des fugues, elle m'a demandé si j'en avais jamais composé – J'ai répondu que non – Alors elle m'a grondé vivement de n'avoir pas voulu écrire dans ce style qui est le plus artistique et le plus beau de tous, et elle n'a cessé de me houspiller que lorsque je lui ai enfin écrit cette fugue. – Il ne faut pas la jouer trop vite – car si l'on ne joue pas une fugue assez lentement, on ne distingue pas bien l'entrée des différentes voix et l'effet est manqué.

[...]

Post-scriptum [de la main de Constance Weber]

Très chère et honorable amie !

Je n'aurais jamais eu l'audace de vous écrire, honorable amie, si M. votre frère ne m'avait assurée que vous ne me reprochiez pas d'accomplir cette démarche due à ma grande impatience de parler, au moins par écrit, avec une personne qui, bien que je ne la connaisse pas, m'est très chère par le nom de Mozart qu'elle porte.

M'en voudrez-vous si j'ose vous demander votre amitié ? – Sans vouloir être fière, je peux dire que je la mérite à moitié – et m'efforcerai de la mériter complètement ! – Puis-je vous adresser en retour la mienne – que je vous ai déjà offerte depuis longtemps dans le secret de mon cœur ? – Oh oui, je l'espère – et demeure dans cet espoir

très chère et honorable amie

votre dévouée servante et amie

Constanza Weber

Je vous prie de faire mon baisemain à Monsieur votre Papa.

Trucages ? Selon certains musicologues méfiants, Mozart a inventé, ou au moins exagéré, l'intérêt que Constance porte aux fugues de Bach, afin de la présenter à sa sœur et à son père comme une mélomane avertie. De plus elle n'aurait pas conçu elle-même le post-scriptum, mais recopié un texte écrit par Wolfgang. La preuve, c'est qu'elle n'écrit pas de manière phonétique comme d'habitude. Eh oui, on ne s'occupait pas beaucoup de l'éducation des femmes en ce temps-là. La mère de Mozart écrivait aussi de manière phonétique.

Moi, je crois qu'elle aime les fugues de Bach et que son fiancé a corrigé amicalement son texte.

En tout cas, la découverte des fugues de Bach marque un tournant dans la vie de Mozart. Il composera dorénavant des œuvres plus profondes. Vingt ans plus tard, le baron van Swieten fera découvrir Bach de la même manière à Beethoven.

Mozart est très occupé. Non seulement il découvre Bach, mais il participe à la fondation d'une société de concerts publics semblable à celles qui existent déjà à Paris, Londres et Mannheim. Il réussit tout de même à achever L'enlèvement au Sérail à la fin du mois de mai. L'opéra, créé le 16 juillet 1782, connaît un succès immédiat, malgré les efforts d'une cabale hostile. Cette affaire de cabale est d'autant plus obscure que toutes les lettres envoyées à son père entre le 29 mai et le 20 juillet, dans lesquelles il explique sans doute ce que lui reprochent ses ennemis, ont disparu. On pense aujourd'hui que les défenseurs de l'ordre établi voyaient en Mozart un dangereux révolutionnaire. Des concerts publics ? Pour le bas-peuple ? Un opéra en

Les souffrances du jeune Mozart

allemand que tout le monde peut comprendre ? Derrière Mozart, ils attaquent peut-être Joseph II, beaucoup plus progressiste que sa maman Marie-Thérèse.

Vienne, ce 20 de Juillet 1782

Mon très cher Père

J'espère que vous avez bien reçu ma dernière lettre, dans laquelle je vous ai annoncé le succès de mon opéra. – On l'a donné hier pour la deuxième fois. Pouvez-vous imaginer qu'il y avait une cabale encore plus forte que le premier soir ? – Tout le premier acte a été sifflé – mais ils n'ont pas réussi à couvrir les bravos qui saluaient les airs. – Le théâtre était presque plus plein que la première fois. – Déjà la veille, il ne restait plus aucune place à louer, pas plus au *parterre noble* qu'au poulailler, et pas la moindre loge. L'opéra a rapporté en deux jours 1 200 florins.

[...]

C'est le directeur du théâtre qui reçoit les 1 200 florins. Ses bénéfices augmenteront avec les représentations suivantes. Mozart doit se contenter d'une somme forfaitaire de 425 florins. Les droits d'auteur n'existent pas. Des éditeurs, voulant profiter du succès de l'opéra, publient des réductions de la partition pour chant et piano, des arrangements pour orchestre d'instruments à vents, etc. sans lui verser un seul florin. Mozart se demande s'il ne ferait pas mieux de devenir directeur de théâtre pour présenter ses propres œuvres.

Léopold ne se réjouit pas de la réussite de son fils. Il boude. Il n'assiste pas aux représentations. Son humeur ne s'arrange sans doute pas quand il reçoit la lettre suivante :

Vienne, ce 27 de Juillet 1782

Mon très cher Père

[...]

Mon opéra a été donné hier pour la troisième fois, avec grand *applauso* – et le théâtre était de nouveau plein, malgré la chaleur atroce. – Les gens sont vraiment fous de cet opéra – cela fait du bien de recueillir un tel succès.

Très cher, très excellent père ! – je vous prie, je vous supplie par tout ce que vous aimez au monde, d'accorder votre consentement à mon mariage avec ma chère Constance. – Ne croyez pas que c'est juste pour me marier. Si c'était la seule raison, je pourrais encore attendre. Mais je vois que c'est nécessaire pour mon honneur et pour celui de ma bien-aimée, ainsi que pour ma santé. – Mon cœur est impatient et mon esprit troublé. – Dans ces conditions, comment pourrait-on penser et travailler ? – Et pourquoi suis-je dans cet état ? Parce que les gens croient que nous sommes déjà mariés. Cela irrite sa mère au plus haut point, cela tourmente la pauvre fille et moi-même. – Il est facile d'y remédier.

[...]

Constance est tourmentée deux fois : par “les gens” et par sa mère irritée. La situation devient si difficile à supporter qu'elle s'enfuit chez la baronne Waldstädten, une amie de Mozart.

Vers le 30 juillet, la servante des Weber vient apporter à Wolfgang des partitions de musique qu'il avait laissées dans son ancien logement. Elle lui apporte aussi un message de Sophie, la plus jeune des filles Weber :

Les souffrances du jeune Mozart

– Mamzelle Sophie pleurait toutes les larmes de son corps, msieu. Elle m’a dit : “Il faut que tu expliques à Mozart... Il doit convaincre Constance de revenir à la maison, sinon maman veut absolument demander à la police d’aller la chercher.”

Mozart est très inquiet.

– Elle veut envoyer la police ? Non, ce serait le déshonneur pour toute la famille. Ou alors elle est vraiment trop sotte. La police de Vienne peut-elle vraiment entrer dans chaque maison ?

– Je sais pas, msieu.

– Je me demande si ce n’est pas un piège qu’elle tend à Constance pour la convaincre de rentrer. Oui, mais je ne peux pas courir ce risque... La police chez la baronne ! La seule chose qui me reste à faire, c’est de l’épouser demain matin. Où aujourd’hui, si c’est possible. Je ne veux pas exposer ma bien-aimée à un tel scandale.

On ne peut tout de même pas se marier en cinq minutes. Les deux futurs époux se confessent le 2 août, établissent un contrat le 3, se marient le 4 chez la baronne Waldstädten.

Et que se passe-t-il le 5 août ? La poste apporte le consentement de Léopold !

Cela me paraît quand même très précipité, tout ça. Je ne comprends pas pourquoi Wolfgang et Constance n’ont pas attendu une dizaine de jours, le temps de commander une belle robe blanche et un gros gâteau de la même couleur. Léopold aurait demandé un congé de trois jours à l’archevêque pour assister aux noces de son fils, Nannerl l’aurait accompagné à Vienne. Un mariage, quoi...

1783. Un gros et vigoureux garçon

L'empereur n'engage pas Mozart comme musicien de la cour. Il cherche un professeur de piano pour une jeune princesse. Il n'engage toujours pas Mozart.

Vienne, ce 17 d'Août 1782

Mon très cher Père !

[...]

Les seigneurs viennois (et en particulier l'empereur) ne doivent pas croire que je ne suis au monde que pour Vienne. – Je n'aimerais servir aucun monarque aussi volontiers que l'empereur – mais je ne veux pas mendier un poste. Je pense que je ferais honneur à n'importe quelle cour. – Si l'Allemagne, ma chère patrie, dont je suis fier (ainsi que vous le savez), ne veut pas de moi, alors au nom de Dieu la France ou l'Angleterre s'enrichira d'un Allemand talentueux de plus, pour la plus grande honte de l'Allemagne.

La comtesse von Thun, le comte Zichy, le baron van Swieten, et même le prince Kaunitz, sont mécontents que l'empereur apprécie si peu les gens de talent et les laisse partir. Le prince a dit récemment à l'archiduc Maximilien, en parlant de moi : "Quelqu'un comme lui ne vient au monde qu'une fois tous les cent ans, donc on ne devrait pas le laisser quitter l'Allemagne, surtout quand on a la chance de l'avoir dans la capitale."

Je pense aller à Paris. – J'ai déjà écrit à Le Gros⁷⁹ et j'attends sa réponse. – Je m'exerce tous les jours à parler français et j'ai déjà pris trois leçons d'anglais. – Dans trois mois j'espère pouvoir lire et comprendre des livres en anglais de façon passable.

Dans la lettre suivante, il fait marche arrière :

[...]

Vous avez parfaitement raison, je pourrai toujours aller en France et en Angleterre plus tard. Il vaut mieux que je reste encore un peu à Vienne.

[...]

Il annonce qu'il va venir à Salzbourg pour présenter Constance à Léopold et à Nannerl :

[...]

Ma femme pleure de plaisir en pensant au voyage à Salzbourg.

[...]

Non, il ne peut pas venir : il espère donner des concerts à l'occasion d'une nouvelle visite du grand-duc Pavel de Russie.

Léopold est jaloux. Il lui semble que la famille Weber, qui tente depuis plus de quatre ans de lui voler son fils, a enfin réussi. Pour amadouer son père, Wolfgang révèle que tout ne va pas pour le mieux chez les Weber :

Vienne, ce 31 d'Août 1782

Mon très cher Père !

[...]

⁷⁹ Directeur d'une société de concerts.

Les souffrances du jeune Mozart

Je ne comprends pas où vous avez pris l'idée que mon honorable belle-mère habite avec nous. – Car en vérité, je n'ai pas épousé ma bien-aimée en toute hâte pour vivre au milieu des conflits, mais pour connaître la paix et le bonheur – et la seule manière d'atteindre cet objectif, c'était de nous éloigner de cette maison. Depuis notre mariage, nous lui avons rendu visite deux fois – mais dès la deuxième fois les réprimandes et les querelles ont recommencé, si bien que ma pauvre épouse s'est mise à pleurer. – Trouvant que cela suffisait, j'ai dit à Constance que nous devions rentrer. Nous ne sommes pas retournés là-bas depuis ce jour et n'avons pas l'intention d'y aller, si ce n'est pour fêter l'anniversaire de la mère ou de l'une des deux sœurs⁸⁰.

[...]

votre fille très obéissante

et votre fils très obéissant

Wolfgang et Constance Mozart

Si jamais vous écrivez à ma cousinette, transmettez-lui notre compliment à tous les deux.

Addio.

Tiens, à propos, je n'ai pas mentionné la cousinette depuis longtemps. C'est qu'elle est sortie de la vie de Mozart. Il lui a écrit une dernière lettre, sérieuse, en octobre 1781. Au lieu de se marier et de mener la vie d'une bourgeoise honorable, elle va devenir la maîtresse d'un chanoine d'Augsbourg dont elle aura une fille. C'est curieux. Pourquoi pas ?

Mozart trouve une autre correspondante à qui envoyer des lettres fantaisistes :

Vienne, le 2 octobre 1782

À la baronne von Waldstädten

La plus adorable, la plus généreuse, la plus belle,

Dorée, argentée et sucrée

La plus respectable et la plus précieuse

Chère dame

Baronne !

[...]

Je peux dire que je suis un homme heureux et malheureux, en vérité. Malheureux depuis que j'ai vu Votre Grâce si joliment coiffée au bal ! – Car j'en ai perdu ma tranquillité ! – Je ne fais plus que soupirer et gémir ! – Pendant le bal, je n'ai pas pu danser – mais je sautais – et quand ils ont servi la soupe, je ne l'ai pas mangée – mais je l'ai dévorée – et pendant la nuit au lieu de sommeiller paisiblement, j'ai dormi comme un loir et ronflé comme un ours ! – et je suis prêt à parier qu'il en a été de même, à *proportion*, pour Votre Grâce ! – Vous souriez ? – rougissez ? – Oh oui – je suis heureux ! – Mon bonheur est complet ! – Eh mais ! Qui me frappe sur l'épaule ? Qui surveille ce que j'écris ? – Aïe, aïe, aïe ! – ma femme ! – Au nom de Dieu, elle est à moi maintenant et je dois la garder ! Que faire ? Je dois prononcer son éloge – et m'imaginer que c'est vrai ! J'ai d'ailleurs une autre raison d'écrire à Votre Grâce ; mais en fait, je n'ose pas la dire – et pourquoi pas ? –

⁸⁰ Josepha (l'aînée) et Sophia (la plus jeune). Aloysia n'habite plus chez sa mère depuis qu'elle est mariée.

Les souffrances du jeune Mozart

allons, courage ! – Je voudrais prier Votre Grâce de – ah diable, ce serait grossier ! – À propos, Votre Grâce connaît-elle cette petite chanson ?

Une fille et une bière

Comment les faire rimer ensemble ?

La fille possède de la bière,

Qu'elle me l'envoie sans faire la fière,

Ainsi cela rime ensemble.

J'ai bien amené cela, n'est-ce pas ? Et maintenant, sans plaisanter. Si Votre Grâce pouvait me faire porter un cruchon de bière ce soir, elle me ferait une grande grâce – car ma femme est – est – a envie – d'une bière brassée à l'anglaise ! – Ah, bravo, petite femme ! je vois que tu sers enfin à quelque chose ! – Mon épouse, qui est un ange de petite femme, et moi qui suis un modèle de mari, embrassons 1 000 fois les mains de Votre Grâce et demeurons à jamais

ses fidèles vassaux

Mozart magnus, corpore parvus

et Constantia, omnium uxorum

pulcherissima et prudentissima⁸¹

Les experts ès Mozart, ou ès courrier du XVIII^{ème} siècle, affirment que les phrases “je n'ose pas la dire”, “ma femme est”, “a envie d'une bière”, “tu sers enfin à quelque chose”, signifient que Constance est enceinte – ce qui expliquerait par ailleurs l'exubérance du futur papa.

Mes chers lecteurs voudraient peut-être savoir l'âge de cette baronne dont la coiffe éblouit notre Wolfgang. C'est “une femme sur le retour”, selon les termes qu'emploie Mozart dans une lettre adressée à Constance. Elle a trente-huit ans.

Léopold sera-t-il grand-père avant d'avoir rencontré sa bru ? Mozart a promis d'aller à Salzbourg, mais il n'a pas l'air vraiment pressé de partir...

Vienne, ce 19 d'Octobre 1782

Mon très cher Père !

[...]

Je suis très content de la victoire de l'Angleterre⁸², car vous savez que je suis un véritable Anglais. – On a donné mon opéra pour le prince russe. Pour cette occasion, j'ai jugé sage de diriger l'œuvre du clavecin. – D'une part, je voulais réveiller un peu l'orchestre, qui a tendance à s'endormir. D'autre part, je voulais apparaître devant le noble auditoire comme le père de mon enfant. – Mon cher père, je vous assure que j'éprouve le plus grand désir de vous revoir et de vous baiser les mains. J'espérais venir à Salzbourg pour le 15 Novembre, jour de votre fête – mais c'est le moment où les seigneurs reviennent en ville, assistent aux concerts et reprennent leurs leçons. Il faudrait que je retourne à Vienne aussitôt – ce qui serait très pénible pour ma femme et pour moi-même ! – Car nous préférierions rester plus longtemps en compagnie de mon cher père et de ma chère sœur. –

⁸¹ Mozart le grand, mais petit de corps, et Constance, la plus belle et la plus sagace de toutes les femmes (en latin).

⁸² Les Anglais ont remporté une bataille navale contre les Français du côté de Gibraltar.

Les souffrances du jeune Mozart

Mais si vous le désirez, nous viendrons. – Dès que je mentionne Salzbourg à ma petite femme, elle est absolument ravie. – Le barbier de Salzbourg (pas de Séville) est passé chez nous et m'a remis vos aimables messages.

[...]

Vienne, ce 26 d'october

Mon très cher Père !

[...]

J'aimerais prendre la diligence et m'envoler vers Salzbourg, mais c'est impossible car je ne peux partir avant le 3 novembre. Ce jour-là, Mlle von Auernhammer⁸³ donne un concert au théâtre et je lui ai promis de jouer avec elle.

[...]

Vienne, ce 13 de Novembre 1782

Mon très cher Père !

Je ne vous ai pas écrit samedi dernier, pensant quitter Vienne dès lundi – mais dimanche le temps est devenu si épouvantable que les voitures ne pouvaient plus traverser la ville. – On m'a dit que nous ne pouvions espérer dépasser le premier relais de poste. La diligence à huit chevaux n'a pas même atteint le premier relais et a dû revenir à Vienne. J'ai donc repoussé mon départ à demain – mais ma femme souffre d'un tel mal de tête que je n'ose pas lui permettre de voyager dans la tempête – bien qu'elle insiste pour partir quand même. J'attends votre prochaine lettre avant de me décider – en espérant que les routes seront redevenues sèches. – Car le plaisir de vous embrasser, mon très cher père, passe avant tout. Mes élèves peuvent bien m'attendre quelques semaines. – Les comtesses Zichy et Rumbeck sont revenues de la campagne, mais je ne crains pas qu'elles engagent un autre maître. Puisque je ne peux pas le faire de vive voix, je vous envoie par écrit les vœux de ma femme et de votre future petit-fils ou petite-fille. Nous vous souhaitons une vie longue et heureuse, la santé et tout ce que vous désirez.

Vos enfants très obéissants

W. et C. Mozart

Vienne, ce 20 de Novembre 1782

Mon très cher Père !

Hélas, je dois repousser au printemps le plaisir de vous embrasser, car mes élèves refusent véritablement de me laisser partir – et le temps devient bien trop froid pour ma femme. – Chacun me déconseille de prendre un tel risque. Nous voyagerons très certainement fin mars ou début avril – car la grossesse de ma femme ne sera pas encore très avancée.

[...]

Mozart a déménagé dans un grand appartement et engagé une domestique. Il a donc besoin de l'argent des leçons. Il trouve une autre source de revenus : il vend trois concertos⁸⁴ par souscription. Cela signifie que des amateurs de piano paient d'avance pour des partitions qui ne sont pas encore écrites. C'est une affaire sûre : sachant qu'une copie revient à dix florins, il

⁸³ L'horrible jeune femme qui était amoureuse de lui.

⁸⁴ Ses onzième, douzième et treizième concertos pour piano.

Les souffrances du jeune Mozart

suffit de demander le double à chaque souscripteur. Mozart veut attirer le plus grand nombre possible de souscripteurs. Il explique sa démarche dans la lettre suivante :

Vienne, ce 28 de Décembre 1782

Mon très cher Père !

Je vous écris en toute hâte, car il est 5h et demi et j'ai invité des gens à 6h pour jouer un peu de musique. – J'ai tellement à faire que souvent je ne sais plus où se trouve ma tête. – Toute la matinée, jusqu'à 2h, je donne des leçons – puis je mange ; – après la table je dois accorder une petite heure à mon pauvre estomac pour qu'il digère ; ensuite il ne me reste que le soir pour composer – et ce n'est pas toujours possible, parce que l'on m'invite souvent à des concerts. – Il ne me reste que deux concertos à composer pour la souscription. – Ces concertos sont à mi-chemin entre le trop difficile et le trop facile – très brillants – plaisants à l'oreille – naturels sans être trop creux. – Ici et là, les connaisseurs pourront éprouver des satisfactions – mais les non-connaisseurs y trouveront aussi leur plaisir, sans savoir pourquoi. Je prépare par ailleurs une ode à propos de Gibraltar pour une dame hongroise. Le texte est beau mais trop ampoulé pour mes oreilles délicates. – Que voulez-vous ! – Le juste milieu, on ne le connaît plus et on ne l'apprécie plus. – Pour obtenir le succès il faut composer des choses si simples qu'un cocher puisse les chanter, ou si compliquées qu'elles plaisent précisément parce que personne ne les comprend. – J'aurais bien envie d'écrire un livre sur ce sujet – une petite critique musicale accompagnée d'exemples – mais, notez-le bien, pas sous mon nom.

[...]

Quand il se met à composer des concertos par souscription, il ressemble à un poète qui déciderait soudain d'écrire des œuvres "commerciales". Non seulement la qualité en souffre, mais il n'arrive même pas à convaincre les acheteurs potentiels, qui se révèlent beaucoup moins nombreux que prévu. Il a maintenant quatre élèves, c'est tout juste suffisant pour payer le loyer du nouvel appartement et les gages de la servante. Euh, ce n'est déjà plus la même servante. Il a renvoyé la première parce que deux lettres ne sont pas arrivées à Salzbourg. En attendant que quelqu'un invente le timbre, il faut que la servante porte la lettre à la poste et donne de l'argent au guichetier – après avoir fait la queue, bien sûr. Si la lettre n'est pas arrivée, c'est que la servante l'a jetée pour garder l'argent.

Pour la première fois de sa vie (mais pas la dernière), Mozart a soudain besoin de combler un petit déficit :

À la baronne de Waldstädten

Très estimée baronne !

Me voici dans de beaux draps ! On m'a conseillé de demander un sursis de quinze jours au copiste des concertos. Tout artisan ou commerçant accepte ce genre de délai s'il n'est pas l'homme le plus buté du monde, donc je ne m'inquiétais pas – j'espérais que le moment venu, je pourrais rembourser la somme, même si je devais d'abord l'emprunter. J'apprends maintenant que le copiste refuse absolument d'attendre et menace de m'attaquer en justice si je ne le paie pas demain. – Vous pensez bien, votre Grâce, que ce serait fort désagréable ! Pour l'instant, je ne peux pas payer – même pas la moitié ! Si j'avais pu prévoir que les souscriptions arriveraient au compte-gouttes, j'aurais financé les copies sur une période plus longue. Je prie votre Grâce, au nom de Dieu, de m'aider à

Les souffrances du jeune Mozart

protéger mon honneur et mon nom. Ma pauvre petite femme ne va pas très bien et je reste avec elle, sinon je serais venu en personne pour demander l'aide de Votre Grâce.

À propos d'argent. Vers cette époque, l'empereur offre un petit cadeau de bienvenue à la jeune princesse de Wurtemberg, âgée de quatorze ans, qui vient à Vienne pour se fiancer avec le prince héritier Franz. Le cadeau ? 90 000 florins. Je suis sûr que tous mes lecteurs sont capables d'effectuer le calcul eux-mêmes, mais j'imagine que certains sont trop paresseux pour le faire. À leur intention : Neuf millions de francs ou un million trois cent cinquante mille euros. Les revenus fonciers d'une grande famille princière pouvaient représenter dix fois plus : un million de florins par an (cent millions de nos francs ou quinze millions d'euros).

Comme j'aime bien Léopold (étant moi-même le père d'un jeune génie qui joue de la guitare dans un groupe de rock), je regrette qu'il n'ait pas franchement soutenu son fils dans sa querelle avec l'archevêque et approuvé son mariage. Cela ne lui aurait pas coûté plus cher. Tout ce que sa rigidité lui a rapporté, c'est que Wolfgang ne lui témoigne plus la même affection qu'auparavant. Par exemple, il "oublie" de lui envoyer ses vœux de nouvelle année. Il déménage sans le prévenir.

Vienne ce 22 de janvier 1783

Mon très cher Père !

[...]

La semaine dernière, j'ai donné un bal dans mon logement. – Bien entendu, les messieurs payaient 2 florins. – Nous avons commencé à 6 heures du soir et terminé à 7 heures. – Quoi, une heure seulement ? – Non non – 7 heures du matin. – Vous ne comprenez pas comment j'ai eu assez de place ? – Oui – je m'aperçois que j'ai oublié de vous écrire que j'ai un autre logis depuis un mois et demi – à quelques maisons de l'ancien – maison Herberstein, n° 412 au 3^{ème} étage – chez M. von Wetzlar – un riche juif. – J'ai une grande pièce – et une chambre – puis une antichambre – et une belle grande cuisine – et il y a encore deux grandes pièces vides que j'ai utilisées pour le bal.

M. von Wetzlar est un commerçant juif converti au catholicisme qui prête un appartement à Mozart parce qu'il aime bien la musique. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui un mécène – quelqu'un qui aide un artiste sans le traiter comme un domestique. Il est en avance sur son temps. C'est au XIX^{ème} siècle que les bourgeois vont vraiment reprendre le flambeau abandonné par les aristocrates et aider les musiciens. Des banquiers, parfois juifs comme M. von Wetzlar, financeront la carrière de Beethoven quand les princes, ruinés par les guerres de l'empire, cesseront de le faire. Aujourd'hui, les compositeurs de musique classique ont toujours besoin de mécènes. Ils comptent en général sur l'aide de l'État ou de fondations privées.

Mozart donne plusieurs concerts. Il compose une symphonie, des airs pour soprano, des variations pour piano. Il commence une messe qui restera inachevée. Il aimerait bien écrire de nouveau un opéra, mais le théâtre allemand, pour lequel il a composé l'Enlèvement au sérail, est au bord de la faillite.

Vienne, ce 5 de Février 1783

Mon très cher Père !

Les souffrances du jeune Mozart

J'ai bien reçu votre dernière lettre et j'espère que vous avez reçu la mienne. Je vous prie d'envoyer mon habit d'arlequin – je vous le répète, j'en ai besoin, il faudrait l'envoyer le plus vite possible – et aussi la dernière symphonie, pour mon concert du 23 mars.

Hier on a donné mon opéra pour la 17^{ème} fois et le théâtre était de nouveau plein.

Vendredi prochain, ils créent un nouvel opéra. La musique est un galimatias dont l'auteur est un jeune homme nommé *Gallus cantans, in arbore sedens, gigirigi faciens*⁸⁵. Il n'aura sans doute pas grand succès, mais ce sera toujours mieux que le précédent, qui n'a été donné que trois fois – et encore, à grand-peine. – Et encore avant, il y a eu l'exécrable opéra d'Umlauf dont je vous ai parlé, qui n'a pas même atteint la troisième représentation. – Il paraît que l'opéra allemand va fermer à Pâques ; ils trouvent que ce n'est pas encore assez tôt, dirait-on, et veulent hâter sa fin. – Et ce sont des Allemands qui font cela – ah Diable !

Je dois maintenant vous dire ce que je pense. – Je ne crois pas que l'opéra italien puisse tenir éternellement. Je suis partisan de l'opéra allemand. – Même s'il est plus difficile à composer, je le préfère. – Chaque nation possède son opéra – pourquoi les Allemands n'ont-ils pas le leur ? – La langue allemande se chante-t-elle moins bien que la française ou l'anglaise ? – moins bien que la langue russe ?

[...]

En dehors de L'Enlèvement au sérail, les opéras allemands sont si médiocres que le public cesse de fréquenter le théâtre. L'empereur dissout la troupe à Pâques, comme on le prévoyait. La cour apporte dorénavant son plein soutien au théâtre italien, qui crée bientôt le nouvel opéra du directeur de la musique impériale, Antonio Salieri.

Mozart n'a pas le choix : il envisage d'écrire un opéra italien.

Vienne, ce 7 de May 1783

Mon très cher Père

L'opéra italien est de nouveau très populaire. – J'ai examiné une bonne centaine de livrets, mais je n'en ai pas trouvé un seul susceptible de me satisfaire – ou alors il faudrait tant de modifications qu'il serait plus simple d'écrire un nouveau livret. – Nous avons ici un certain abbé Da Ponte, poète de son état. – Il travaille énormément à corriger des œuvres de théâtre et doit écrire un livret entier pour Salieri – ce qui lui prendra deux mois. Ensuite, il a promis d'écrire un livret pour moi – mais j'ignore s'il tiendra parole, s'il a envie de tenir parole – car ces messieurs italiens sont toujours très polis – assez, nous les connaissons ! – S'il est de mèche avec Salieri, nous n'en tirerons jamais rien. – J'aimerais tellement composer un opéra italien !

[...]

Lorenzo Da Ponte est l'un de ces personnages étranges, nombreux au XVIII^{ème} siècle, que l'on qualifie d'*aventuriers*. Il ressemble beaucoup à son aîné et ami Casanova. Né dans une famille juive qui se convertit toute entière au catholicisme quand il a quatorze ans, il entre dans les ordres et devient prêtre à Venise. Il prétend dans ses mémoires qu'il a été chassé de la ville pour des écrits politiques impertinents, mais les historiens pensent qu'il indisposait les autorités

⁸⁵ Coq chantant, perché dans l'arbre, faisant cocorico (en latin).

Les souffrances du jeune Mozart

parce qu'il séduisait jeunes filles et femmes mariées en trop grand nombre⁸⁶. En tout cas, il s'installe à Vienne, où l'empereur Joseph II le nomme librettiste du nouveau théâtre italien. Il écrit une trentaine de livrets pour divers compositeurs, mais il n'est connu aujourd'hui que pour les trois livrets mis en musique par Mozart. À la mort de Joseph II, en 1790, il quitte Vienne, fuyant créanciers et maris jaloux. Après avoir habité dans divers pays d'Europe, il passe treize ans à Londres, où il se marie (en secret, car il est toujours prêtre). Il émigre en Amérique avec sa femme et ses quatre enfants. Il exerce différentes professions à New York et à Philadelphie : droguiste, fabricant d'eau-de-vie, libraire, professeur d'italien. Il fait bâtir la première salle d'opéra de New York. Né sept ans avant Mozart, il meurt en 1838, dix ans après Beethoven, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Hé, le printemps est arrivé. Les routes sont bien sèches. Il est temps que Wolfgang trouve un nouveau prétexte pour repousser son voyage à Salzbourg !

Vienne ce 21 de Mai 1783

Mon très cher Père !

[...]

Nous ne désirons rien tant que de vous embrasser tous les deux bientôt. – Mais pensez-vous que ce sera à Salzbourg ? – J'en doute, hélas ! – Une idée me tourmente depuis longtemps, et d'ailleurs le baron Wetzlar et Herr von Edelbach partagent mes craintes, c'est que si je venais à Salzbourg l'archevêque me ferait arrêter – ou au moins... – Basta ! – Ce qui m'inquiète, c'est que je n'ai pas encore reçu officiellement mon congé ; – il a peut-être fait semblant de l'oublier pour pouvoir me me mettre la main au collet plus tard. – Je vous laisse juger. – Si vous ne partagez pas mon opinion, nous viendrons – mais sinon, nous devons trouver un autre lieu pour nous réunir – par exemple Munich – car un cureton est capable de tout !

Un seigneur aussi puissant que l'archevêque Colloredo peut effectivement traiter ses domestiques comme il le veut. Mozart l'ignore, mais on trouve un épisode voisin dans la vie de Jean-Sébastien Bach. Alors qu'il est employé par le duc de Saxe-Weimar, il se brouille avec son patron. Ayant trouvé une place chez le beau-frère de celui-ci, le prince d'Anhalt-Köthen, il emmène sa famille à Köthen. Il expertise un orgue à Dresde (c'est sur cet orgue qu'il aurait dû affronter en duel le virtuose français), puis rentre à Weimar pour prendre congé. Le duc trouve que Bach s'est conduit de manière impertinente en emmenant sa famille avant d'avoir reçu officiellement son congé. Il le met donc aux arrêts pendant un mois, avant de le laisser partir chez son beau-frère.

En tout cas, Léopold rassure son fils : l'archevêque l'a oublié, il ne risque rien. Oui, mais la future mère ne peut plus voyager, puisque sa grossesse touche à son terme :

Vienne ce 7 de Juin 1783

Mon très cher Père !

[...]

⁸⁶ Vivaldi, surnommé "le prêtre roux", a aussi été chassé de Venise à la fin de sa vie. Comme il était pris de vertiges quand il devait dire la messe, on l'a nommé professeur de musique dans un pensionnat de jeunes filles. On pense qu'il n'a pas su résister à la tentation...

Les souffrances du jeune Mozart

Elle voudrait vous écrire elle-même, mais elle est un peu, comment dire, indolente. – La sage-femme disait qu'elle accoucherait le 4 de ce mois, mais je pense que cela ne se produira pas avant le 15 ou le 16. – Elle aimerait en finir, afin de pouvoir aussitôt vous embrasser, ainsi que ma chère sœur, à Salzbourg. – Comme je n'avais pas prévu que le temps passerait si vite, j'ai oublié de me mettre à genoux, de joindre mes mains et de vous supplier humblement, mon cher père, de bien vouloir devenir le parrain ! – Cependant (espérant que vous ne refuserez pas), j'ai déjà prévu que quelqu'un présenterait l'enfant en votre nom, qu'il soit *generis masculini* ou *feminini*⁸⁷ ! Nous l'appellerons donc Léopold ou Léopoldine.

[...]

Ce serait joli, Léopoldine Mozart... Il me semble que c'est une promesse qui ne coûte rien. Voyons la suite.

Vienne ce 18 de Juin 1783

Mon très cher Père !

Je vous félicite, vous êtes grand-papa ! – Hier matin, le 17, à 6h et demie, ma chère femme a mis au monde un gros et vigoureux garçon, rond comme une boule. – À 1h et demie du matin, les douleurs ont commencé – et ensuite il n'était plus question de dormir. À 4h, j'ai envoyé chercher ma belle-mère et la sage-femme. À 6h, le travail a commencé – une demi-heure plus tard, c'était fini.

Ma belle-mère rachète le mal qu'elle a fait à sa fille avant son mariage en passant toute la journée auprès d'elle.

Ma chère femme, qui vous baise les mains, se porte bien. – Contre mon opinion, on a engagé une nourrice. Je pensais que mon enfant ne devait pas boire le lait d'une autre – mais être élevé à l'eau, comme ma sœur et moi. – Seulement la sage-femme, ma belle-mère et les autres personnes présentes m'ont prié de ne pas le faire, car ici presque tous les enfants élevés à l'eau périssent – pour la bonne raison que les gens d'ici ne savent pas s'y prendre.

Et maintenant, en ce qui concerne le parrainage ! – écoutez ce qui m'est arrivé. – J'ai informé de l'heureux événement le baron Wetzlar (qui est un véritable ami). – Il est arrivé aussitôt en personne et s'est proposé comme parrain. Je ne pouvais pas refuser – mais je pensais en moi-même que cela ne m'empêchait pas de le nommer Léopold. – Cependant, tout joyeux, il s'est écrié – “Ah, vous aurez là un petit Raymond⁸⁸ !” – et a embrassé l'enfant. – Que faire ? – J'ai laissé nommer l'enfant Raymond Léopold.

[...]

Constance racontera cette nuit dans ses mémoires. Mozart ne dort pas, mais il ne s'occupe pas beaucoup d'elle : il accouche d'un quatuor à cordes profondément tragique, une de ses plus belles œuvres (K. 421). Depuis qu'il a découvert les quatuors de Joseph Haydn, il ne cesse de penser à cette forme musicale nouvelle. Lancer et entretenir la conversation entre les deux violons, l'alto et le violoncelle demande une grande rigueur. C'est aussi difficile que de composer une fugue à quatre voix à la manière du vieux Bach.

⁸⁷ Du genre masculin ou féminin (en latin).

⁸⁸ Prénom du baron.

Les souffrances du jeune Mozart

D'après Constance, certains accords douloureux du quatuor évoquent ses cris de parturiente.

Trois jours plus tard, dans une lettre où il explique ce qu'il attend d'un librettiste d'opéra, il donne des nouvelles du bébé :

Vienne ce 21 de Juin 1783

Mon très cher Père !

[...]

C'est la musique qui est la chose la plus importante dans l'opéra – donc, pour que l'œuvre soit réussie, il devra accepter de reprendre et de remodeler son texte autant que je le demanderai – sans prétendre en faire à sa tête. [...]

L'enfant est frais et dispos et fait tout ce qu'il faut en abondance : boire, dormir, hurler, baver, chier et le reste. Il baise les mains du grand-papa et de la tante.

Après avoir tenté de se dérober une dernière fois, Wolfgang se décide enfin à aller à Salzbourg avec Constance.

Vienne ce 5 de Juillet 1783

Mon très cher Père !

Le petit Raymond me ressemble tellement que tout le monde le remarque. – C'est comme s'il était ma réplique, ce qui réjouit ma chère petite femme au plus haut point.

Vous savez que nous ne souhaitons tous les deux rien tant que de vous embrasser. – Je dois pourtant vous avouer franchement que de nombreuses personnes ici confortent mes craintes. – “Vous ne pourrez pas repartir, disent-ils. – Vous n'imaginez pas de quoi ce prince cruel est capable ! – Vous feriez mieux de rencontrer M. votre père ailleurs.”

[...]

Vienne ce 12 de Juillet 1783

Mon très cher Père !

Si vous voulez qualifier de mauvaise foi ce qui est une véritable inquiétude, je ne peux pas vous en empêcher. – On peut toujours nommer les choses autrement, mais cela les change-t-il pour autant ? – Pensez-vous que je n'ai pas envie de vous voir ? – Ce qui est certain, c'est que je n'ai pas envie de voir Salzbourg ou l'archevêque. – Toute cette affaire est née des soucis bienveillants de mes amis – qui craignent qu'il me fasse arrêter parce que je n'ai pas reçu mon congé. – Maintenant que vous m'avez totalement rassuré, nous viendrons en août, je vous le promets. – Cher père ! – ne croyez pas que je n'ai rien à faire parce que nous sommes en été. – Tout le monde n'est pas parti à la campagne – j'ai encore quelques élèves – je viens même d'en prendre un en composition⁸⁹, qui fera une tête curieuse quand je lui apprendrai mon départ. – En attendant, faites préparer le jeu de boules dans le jardin, car ma femme adore cela. – Elle a toujours un peu peur de ne pas vous plaire, parce qu'elle n'est pas jolie – mais je la console en lui disant que mon père chéri s'attache plus à la beauté intérieure qu'extérieure.

Les deux jeunes époux arrivent à Salzbourg le 31 juillet et passent trois mois chez Léopold et Nannerl. La correspondance de Mozart s'arrête donc pendant cette période. Nous savons tout

⁸⁹ Sans doute le chanteur et futur compositeur anglais Michael O'Kelly.

Les souffrances du jeune Mozart

de même qu'il crée à Salzbourg sa messe en ut, une œuvre grandiose, et que Constance chante la partie de soprano – d'où l'on peut déduire qu'elle est aussi bonne musicienne que ses sœurs.

Ce qui paraît très étrange aujourd'hui, c'est que les deux jeunes époux n'emmènent pas leur petit Raymond Léopold, âgé de six semaines, mais le laissent à une nourrice. Le pauvre bébé, sans doute bouleversé par la disparition soudaine de ses parents, peut-être maltraité par la nourrice, meurt le 19 août. Wolfgang et Constance reviennent-ils à Vienne ? Mais pas du tout. Puisque le bébé est mort et enterré, cela ne servirait à rien.

1784. Franc-maçon

Comme Mozart veut composer un opéra italien, son père et le librettiste d'Idoménée lui proposent un livret stupide, *L'oie du Caire*. Le fossé qui le sépare de son père s'élargit de jour en jour. Léopold et Nannerl rejettent Constance, ne la jugeant pas digne d'entrer dans la famille Mozart.

Heureusement pour nous, Mozart se remet à écrire à son père dès qu'il quitte Salzbourg :

Vienne ce 31 d'Octobre 1783

Mon très cher Père !

Nous sommes arrivés à Linz⁹⁰ hier matin à neuf heures. Nous habitons chez le vieux comte Thun. Cette famille montre une gentillesse infinie à notre égard. Le mardi 4 novembre, je donne un concert ici au théâtre. Comme je n'ai pas la moindre symphonie dans mes bagages, j'en écris une en vitesse.

[...]

La trente-sixième symphonie de Mozart, surnommée "Linz", a donc été écrite en quatre ou cinq jours. L'œuvre ne porte aucun trace de cette hâte. Au contraire, elle paraît mûrement réfléchie. Joseph Haydn est en train d'inventer la symphonie. Mozart suit son travail de près, s'en inspire et va plus loin.

Les spécialistes de la vie de Mozart considèrent que la phrase "cette famille montre une gentillesse infinie à notre égard", dans la lettre ci-dessus, constitue une critique implicite de l'attitude de Léopold et Nannerl. Ce qui est certain, c'est que ses lettres à son père s'espacent. De plus, l'une d'elles est perdue. Mozart soupçonne Liserl, la nouvelle servante. Il se dit qu'il devrait aller à la poste lui-même, mais le temps lui manque. *L'oie du Caire* l'occupe et l'irrite. Malgré tout son génie, impossible d'accomoder en musique ce volatile coriace. Il se demande s'il ne serait pas plus facile de reprendre Idoménée. L'appartement ne lui plaît plus. La chambre d'enfant paraît bien vide : "À propos de notre pauvre cher gros et gras petit homme, nous sommes bien tristes", écrit-il. Eh, il n'avait qu'à pas l'abandonner ! En vérité, cet enfant en chair et en os l'intéressait moins que ses quatuors à cordes. Je retourne en arrière de quelques pages et je note que, le 19 octobre 1782, il exprime des sentiments paternels à l'égard de *L'Enlèvement au Sérail* : "je voulais apparaître devant les princes comme le père de mon enfant."

Hmm, tout l'appartement paraît bien vide. C'est que les huissiers viennent de saisir les meubles. Une vieille affaire : en 1778, à Strasbourg, il a emprunté de l'argent à un certain M. Scherz, qui réclame son dû. Wolfgang croyait que Léopold avait remboursé la dette depuis longtemps... Où trouver de l'argent ? Il commence par déménager une fois de plus. Ensuite, il jette *l'oie* au fond d'un placard, car la composition d'un opéra prend trop de temps. De l'argent, tout de suite ! Les concertos par souscription, ce n'était pas une bonne idée. Qui a besoin d'un concerto ? Après mûre réflexion, Mozart fait savoir à ses amis du tout-Vienne qu'il compte donner bientôt trois *concerts* par souscription. Six florins seulement pour assister aux trois

⁹⁰ Ville située à mi-chemin entre Salzbourg et Vienne.

Les souffrances du jeune Mozart

concerts ! Miracle, ça marche : cent-soixante-quatorze nobles mélomanes paient leurs places d'avance ! Mozart achète un cahier rose pour tenir ses comptes. C'est que Constance, qui devrait lui servir de secrétaire, a tendance à s'embrouiller dans les chiffres. Sur son cahier, il note : $174 \times 6 = 1\,044$. Même en retranchant les frais de location de la salle et les honoraires de l'orchestre, il restera un bon bénéfice. Insuffisant, tout de même, très insuffisant. Il accepte tous les engagements : vingt et un concerts au cours du mois de mars 1784, pour lesquels il écrit quatre nouveaux concertos, un quintette pour instruments à vents et diverses œuvrettes. Il note soigneusement, sur son cahier rose, la première ligne de chaque nouveau morceau et sa date de composition.

Son emploi du temps est chargé :

Vienne ce 10 de Février 1784

Mon très cher Père !

[Il commence par donner la liste complète des cent-soixante-quatorze souscripteurs : les barons Van Swieten et Wetzlar, etc. Selon les spécialistes qui ont étudié la liste, elle comprend 92 % d'aristocrates et 8 % de bourgeois.]

Vous comprenez bien que je devrai jouer des œuvres nouvelles – et que je dois donc les composer. – Or je consacre toutes mes matinées à mes élèves – et presque tous les soirs, je participe à des concerts.

[...]

Vienne ce 20 de Mars 1784

Mon très cher Père !

[...]

Mon premier concert de souscription du 17 de ce mois s'est fort bien déroulé. La salle était pleine à craquer. – Mon nouveau concerto a été bien applaudi – et j'en ai entendu de grands éloges.

[...]

Vienne ce 10 d'Avril 1784

Mon très cher Père !

[...]

Pardonnez-moi si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps ! – Vous savez combien je suis occupé ici ! – Mes trois concerts par souscription ont connu le plus grand succès – et mon concert au théâtre aussi. – J'ai encore écrit deux grands concertos. – Le quintette a été joliment joué et fort applaudi. – Je le tiens pour la meilleure œuvre que j'aie composé de ma vie. Il est écrit pour hautbois, clarinette, cor, basson et piano. – Ah, j'aurais tant aimé que vous l'entendiez ! – Pour vous avouer la vérité, j'étais bien fatigué après tous ces concerts – mais c'est un honneur pour moi que mes auditeurs ne l'aient jamais été.

[...]

24 Avril 1784

[Il est tellement pressé qu'il écrit la date en allemand et supprime le "mon très cher père" habituel.]

Nous avons ici la célèbre violoniste de Mantoue Strinasacchi ; elle joue avec beaucoup de goût et de sentiment. – J'écris une sonate que nous jouerons jeudi ensemble au théâtre.

[...]

Les souffrances du jeune Mozart

Cette sonate est magnifique. Il l'écrit si vite qu'il n'a pas le temps de rédiger la partie de piano. Il donne une partition lisible à la violoniste, mais la sienne ne comporte que quelques vagues arabesques, qui lui suffisent pour l'accompagner. Il achève la partition après le concert... On trouve une anecdote semblable dans la vie de Beethoven.

Vienne 28 Avril 1784

Je vous écris en toute hâte. – M. Richter, le pianiste hollandais, va passer par Salzbourg sur le chemin de son pays. – Je lui donne donc ces quelques lignes pour vous, mon cher père.

Il joue beaucoup, mais – vous l'entendrez – de manière grossière et avec peine – sans goût ni sentiment, à part cela le meilleur homme du monde, sans la moindre vanité. Il regardait fixement mes doigts quand je jouais, et ensuite il a dit : “Mon Dieu ! Je dois faire des efforts et transpirer pour arriver à un bien piètre résultat – alors que pour vous, mon ami, ce n'est qu'un jeu !” Je lui ai répondu : “Oui, mais j'ai dû faire de grands efforts pour ne plus avoir besoin d'en faire maintenant.”

Un jour, à quelqu'un qui admirait son génie, Bach a dit : “Quiconque travaillerait autant que moi y arriverait aussi.” Ça, c'est pas vrai. Il faut commencer par être plongé dans la musique depuis le berceau, *ensuite* il faut beaucoup travailler. Sans parler de la question mystérieuse du talent ou du génie, il me semble que les grands compositeurs ont en commun un amour brûlant de la musique, une passion, une obsession, qui nourrit un désir intense de composer.

Dans les deux lettres suivantes, Mozart aborde la question de la copie et de l'édition de ses œuvres. Au cours du XIX^{ème} siècle, on a mis au point des mécanismes de copyright pour protéger les droits des auteurs. Le XXI^{ème} siècle ressemblera peut-être au XVIII^{ème} : le piratage et la diffusion sauvage redeviennent possibles avec les photocopieuses, les magnétophones, les graveurs de CD, le réseau Internet, etc.

Vienne ce 15 de May 1784

Mon très cher Père !

Je vous envoie les quatre concertos. Je vous prie de les faire copier à la maison, car les copistes de Salzbourg ne sont pas plus sûrs que ceux de Vienne. – Je sais de façon certaine que des copies des symphonies de Haydn⁹¹ circulent. – En vérité, j'en possède trois moi-même.

En ce qui concerne mes deux premiers concertos, je suis seul à les posséder. Les deux suivants, que j'ai dédiés à mon élève Mlle von Ployer, je les ai fait copier pour elle. Les copistes ont travaillé chez moi, en ma présence.

[...]

Vienne ce 26 de Mai 1784

Mon très cher Père !

[...]

Le concerto que M. Richter a tant vanté est le premier de la série, en si bémol. – Ce concerto fera transpirer ses interprètes. – Je serais curieux de savoir lequel vous préférerez, ainsi que ma sœur, et si votre jugement coïncidera avec celui des Viennois.

⁹¹ Michael Haydn, le Haydn de Salzbourg, frère de Joseph.

Les souffrances du jeune Mozart

J'attendrai patiemment le retour des partitions – du moment que personne d'autre ne met la main dessus. – Encore aujourd'hui, on m'a offert cent florins pour l'un des concertos. – Je pense que je ferais mieux de les garder et de les faire graver et imprimer dans quelques années.

Dans la suite de cette même lettre, il se plaint de la petite servante Liserl et envisage de la renvoyer. À cette occasion, je découvre qu'il emploie maintenant deux servantes : Liserl et une cuisinière. Cette Liserl ne sait rien faire. Elle est incapable d'allumer le feu ou de préparer le café. Elle ne sait même pas plier et cacheter une lettre qu'elle envoie à sa mère, si bien que Mozart n'hésite pas une seconde à la lire. Il a le droit, puisqu'il est le patron.

Elle s'y lamente de se coucher trop tard et de se lever trop tôt. Je crois pourtant que de 11 heures à 6 heures on peut dormir assez, cela fait tout de même 7 heures. – Ma femme et moi, nous allons au lit à minuit et nous levons à 5 heures. – Plus loin, elle se plaint de la nourriture de la manière la plus impertinente – elle va mourir de faim, elle a deux fois moins à manger que chez elle. – Nous lui avons promis 12 florins par an, elle s'est déclarée satisfaite, et maintenant elle s'en plaint. – Et quelles sont ses tâches ? – Débarrasser la table, apporter et remporter la nourriture, aider ma femme à s'habiller.

Deux fois, alors que nous étions sortis, elle a invité un certain M. Johannes, qui a fait apporter du vin – et la fille, n'étant pas habituée à boire, s'est saoulée au point qu'elle ne pouvait plus marcher et devait se cramponner partout – et la deuxième fois elle a vomi plein son lit. – Comment garder une telle personne ?

Ma femme vous remercie de vos vœux pour sa grossesse. Elle accouchera sans doute dans les premiers jours d'octobre.

[...]

Pour ce qui est du tablier, ma femme demande si ma sœur le souhaite garni ou non garni. Ceux qui sont garnis joliment coûtent au moins 7 florins.

Sept florins pour un tablier, douze pour Liserl. C'est-à-dire un florin par mois (cent francs ou quinze euros). Un instituteur gagne 22 florins par an, un professeur d'université 300. Quand Mozart servait l'archevêque, il gagnait 450 florins par an.

Le 23 août 1784, Nannerl se marie avec le baron von Berchtold zu Sonnenburg, magistrat près de Salzbourg, deux fois veuf et père de cinq enfants. Elle ne peut pas se montrer trop difficile, parce qu'elle a déjà trente-trois ans. Mozart n'assiste pas plus à son mariage qu'elle n'a assisté au sien. En vérité, il ne la reverra jamais.

Il lui envoie tout de même une gentille petite lettre :

Vienne ce 18 d'Août 1784

Ma très chère sœur !

Potz Sapperment⁹² ! – Il est temps que j'écrive si je veux que ma lettre te trouve encore vestale⁹³ ! – Deux jours plus tard et c'en est fait ! – Ma femme et moi te souhaitons tout le bonheur possible pour ton changement de situation et regrettons du fond du cœur de

⁹² Cette expression ne figure pas dans mon dictionnaire d'allemand. Le deuxième mot est peut-être français : une déformation de "sacrement", de la même manière que "sacristie" devient "sapristi".

⁹³ La vestale était une prêtresse romaine qui devait rester vierge.

Les souffrances du jeune Mozart

n'avoir pas eu le plaisir d'assister à ton mariage. Nous espérons serrer Mme von Sonnenburg dans nos bras au printemps prochain à Salzbourg. Nous pensons avec tristesse à notre cher père, qui vivra maintenant tout seul ! – Heureusement que tu ne pars pas trop loin, si bien qu'il pourra aller chez vous en voiture. Si j'étais à sa place, je demanderais à l'archevêque de me laisser me retirer (après tant d'années de bons et loyaux services) auprès de ma fille avec une petite pension.

Je t'envoie encore 1 000 bon vœux de Vienne à Salzbourg, et je souhaite en particulier que vous connaissiez tous les deux le même bonheur que – nous deux.

Reçois maintenant, tiré de la case poétique de mon cerveau, ce petit conseil :

Tu te maries, le mystère va s'éclaircir,

Ce que tu ignorais, tu vas le découvrir.

Très bientôt dans ta chair tu sauras comment Ève

A porté son Caïn, pas plus gros qu'une fève.

J'en suis sûr, ces devoirs du mariage, ô ma sœur

Tu les accompliras joyeuse et de bon cœur.

J'ai essayé, crois-moi, ce n'est pas difficile !

Mais toute médaille a deux côtés, face et pile :

L'union t'apportera le bonheur, mais aussi

Des soucis.

Quand ton brave mari sera d'humeur méchante,

Quand il t'adressera, à toi pauvre innocente

Des reproches que tu ne crois pas mériter ;

Pense que c'est là caprice d'homme entêté,

Dis-lui : mon maître, le jour ta volonté règne

Mais la nuit c'est la mienne !

Peu après le départ de Nannerl, la brave Pimperl quitte aussi la maison des Mozart pour aller au paradis des chiens. Morte de chagrin !

Vers le mois d'août, alors que l'exode de l'aristocratie à la campagne laisse un peu de temps libre à Mozart, quelque chose se passe dans sa vie. Quoi ? Que se passe-t-il ? Eh, j'aimerais bien le savoir. Ce qui est très louche, c'est que ses lettres ont disparu. Un an de lettres envolées ! Si seulement nous pouvions les retrouver... Dorsent-elles dans quelque rayon de bibliothèque, cachées sous la reliure d'un vieux grimoire ? Sans doute pas. On pense que Constance les a brûlées après la mort de Mozart.

Que lui est-il arrivé ? On suppose que... on devine, on imagine, on chuchote... Mozart enseigne la musique à Theresa von Trattner, fille du propriétaire de son appartement. Elle lui prête une salle dans laquelle il donne des concerts. Ils passent beaucoup de temps ensemble pour décider où placer l'orchestre, pour louer des chaises, pour imprimer des programmes. Constance soupçonne... Elle est de nouveau enceinte, elle va bientôt accoucher, elle est très nerveuse. Elle a l'impression que Wolfgang et Theresa échangent des regards complices. N'a-t-il pas effleuré la main de Theresa ? Pourquoi lui parle-t-il à l'oreille ?

Un petit Karl Thomas naît le 21 septembre. Quelques jours plus tard, les Mozart déménagent.
– Je ne supporte plus d'habiter sous le même toit que ta gourgandine, déclare Constance.

Les souffrances du jeune Mozart

– Comment ça, ma gourgandine ? Mlle von Trattner m’aide par amour de la musique, comme le font la comtesse von Thun et le baron van Swieten.

– Elle te regarde comme si elle voulait te dévorer.

– Ce n’est pas de ma faute si je plais aux femmes ! Tu devrais te réjouir de posséder l’homme le plus séduisant de tout Vienne.

– Je me réjouirais plus s’il était un peu moins séduisant.

Mozart, qui est si prude, ne trompe sans doute pas Constance avec Theresa von Strattner. Il vit plutôt une aventure platonique, d’autant plus intense que le désir physique reste refoulé.

À peine a-t-il déménagé qu’il compose une sonate et une fantaisie en ut mineur dédiées à Theresa. Une passion incandescente habite ces deux œuvres. Constance a bien de quoi être jalouse !

En tout cas, le nouvel appartement est somptueux. Il comporte des chambres pour le bébé et pour la nourrice. Le loyer s’élève à 460 florins par an.

Malgré la disparition des lettres, nous connaissons la vie de Mozart par divers témoignages.

Il tombe malade : fièvre, vomissements, coliques. Sans doute un vilain microbe, qui l’affaiblit de façon durable et attaque peut-être ses reins.

Il continue d’assister aux concerts du dimanche matin chez le baron van Swieten. Vers le mois d’octobre 1784, il y rencontre le compositeur le plus célèbre de son temps, Joseph Haydn, qui devient son ami. En sortant de chez le baron, Mozart invite Haydn chez lui avec deux autres compositeurs, Dittersdorf et Wanhal, pour jouer des quatuors à cordes.

– Savez-vous comment j’ai inventé cette forme de musique ? lui demande Haydn.

– Vous vouliez composer du contrepoint à quatre voix comme le vieux Bach.

– Mais non, je ne voulais rien du tout. Le hasard m’a guidé... Cela se passait il y a près de trente ans, à l’époque où les princes Esterhazy ne m’avaient pas encore pris à leur service. Je crois que vous n’étiez pas même né, mon cher Mozart. Un certain baron Fürnberg m’a invité dans sa maison de campagne pour jouer de la musique de chambre. “Nous cherchons à occuper nos soirées agréablement, m’a-t-il dit. Nous ne sommes que de malheureux amateurs. L’un de mes partenaires est mon intendant, l’autre le curé du village. J’espère que nous nous composerez un petit morceau ou deux, pas trop difficiles...” Je lui ai demandé quels instruments ils jouaient. “L’intendant torture un alto, le curé un violoncelle, et moi un violon.” Comme je jouais aussi du violon, nous avons constitué le premier quatuor à cordes.

Joseph Haydn a passé presque toute sa vie au service des princes Esterhazy. Il mange à l’office comme les autres domestiques, mais il le supporte apparemment mieux que Mozart – peut-être parce qu’il appartient à la génération de Léopold plutôt qu’à celle de Wolfgang. Quand on étudie sa biographie, on a l’impression que son poste ressemble à celui d’un chef de service dans une entreprise. D’un côté, il obéit à ses patrons. De l’autre, il dirige lui-même une cinquantaine d’employés. Les princes Esterhazy sont tout de même des princes⁹⁴. Ils imposent aux musiciens de passer l’été à la campagne dans leur palais d’Esterhaza, au fin fond de la

⁹⁴ Ils prétendaient descendre d’Attila. Ils étaient immensément riches. Ils possédaient des millions d’hectares de champs et de forêts en Hongrie. Ils prêtaient volontiers un régiment ou deux à Marie Thérèse pour ses guerres contre la Prusse.

Les souffrances du jeune Mozart

Hongrie. Si Haydn loge avec sa famille dans un appartement séparé, les simples musiciens doivent se contenter d'un dortoir commun et laisser femmes et enfants à Vienne. Oui, mais voilà : les princes fixent eux-mêmes le début et la fin des vacances d'été. Ils partent de mars à octobre, par exemple, ou de février à novembre.

Haydn admire et envie peut-être son jeune collègue, qui a osé s'affranchir de la tutelle de son maître. Il le suit quand, en décembre 1784, Mozart devient franc-maçon. Bien avant la prise de la Bastille, la franc-maçonnerie⁹⁵ prône les idéaux de la révolution : liberté, égalité, fraternité. De nombreux amis de Mozart, par exemple le Dr Mesmer et le baron van Swieten, sont déjà francs-maçons.

⁹⁵ Une sorte de société secrète, ou au moins très discrète, dans laquelle nobles et roturiers travaillent ensemble à améliorer le monde. Née en Angleterre, la franc-maçonnerie connaît un grand succès en France, mais elle est mal vue par le pouvoir impérial autrichien.

1785. Les Noces de Figaro

Mozart a enfin réussi à séduire les Viennois. Il compose une succession de concertos pour piano qu'il joue devant des salles combles. Sa réputation franchit les murs de Vienne et vient titiller les oreilles de son papa à Salzbourg. Léopold, qui se sent bien seul dans sa grande maison, décide d'aller voir. Ayant obtenu trois mois de congé de l'archevêque, il s'installe chez son fils le 10 février 1785. Pendant son séjour, il écrit fréquemment à Nannerl, si bien que nous pouvons suivre de nouveau la vie de Wolfgang :

Vienne, le 16 février 1785

[Il commence par raconter son voyage. C'est un passage à lire dans le TGV.]

Nous avons attelé un troisième cheval, car on nous a dit que nous aurions du mal à avancer, même avec trois chevaux, à cause de la neige. À la nuit tombée, nous avons vraiment cru devoir laisser la voiture dans la neige et y dormir, mais il n'y avait pas de ferme proche où le cocher aurait pu abriter les chevaux. Nous sommes donc repartis, mais la voiture a glissé dans le fossé. Nous sommes descendus et nous sommes enfoncés jusqu'à la taille dans la neige, d'où le cocher a dû nous tirer. Nous sommes arrivés à Haag au milieu de la nuit. Le lendemain, nous sommes seulement partis à 9 heures, parce que des paysans déblayaient la route. Nous avons engagé deux paysans qui marchaient à côté de la voiture pour l'empêcher de glisser hors du chemin. À un moment, avons rencontré deux hommes qui marchaient vers nous, couverts de sueur. Ils avaient abandonné leur voiture et leurs chevaux dans la neige. [...]

Son logement est grand et bien meublé, ce que tu peux imaginer si je te dis qu'il paie 460 florins de loyer. – Dès mon arrivée, j'ai assisté au premier de six concerts qu'il donne par souscription. Il y avait grande assemblée de personnes de qualité. – Chacun verse 12 florins pour la série de concerts. La location de la salle coûte 6 florins. – L'orchestre était excellent. Une cantatrice a chanté deux airs en italien. Wolfgang a joué un nouveau concerto pour piano – mais sans le rondo, qui n'était pas encore fini.

Samedi, Joseph Haydn et les deux barons Tindi sont venus chez nous pour jouer les trois nouveaux quatuors de Wolfgang.⁹⁶ – Ils sont un peu trop faciles, mais très bien écrits. M. Haydn m'a dit : “Je vous le dis devant Dieu et en honnête homme, votre fils est le plus grand compositeur que je connaisse personnellement ou de nom.”

Dimanche, Wolfgang a joué le concerto écrit pour la Paradies⁹⁷ au cours d'un concert de la cantatrice Laschi au théâtre. Toute la salle l'a applaudi. L'empereur l'a salué du chapeau et de la main en criant : “Bravo Mozart !” Ce soir, il joue encore un autre concerto.

⁹⁶ Mozart a dédié six quatuors à Joseph Haydn. Dans la dédicace, il les présente comme six fils qu'il confie à un ami. Il lui demande de considérer avec indulgence les défauts qui auraient échappé à son propre regard paternel.

⁹⁷ Une pianiste aveugle. Ce concerto est le dix-huitième. Le concerto inachevé qu'il mentionne plus tôt est le vingtième. Il s'agit de deux grands chefs-d'œuvre. Mozart est en pleine possession de ses moyens.

Les souffrances du jeune Mozart

Le petit Karl ressemble à ton frère. Il est en bonne santé, sauf qu'il a parfois mal aux gencives quand ses dents percent. Il est bien gentil et aimable et il rit dès qu'on lui parle. Je l'ai vu pleurer une seule fois, mais aussitôt après il s'est mis à rire. [...]

On dit que l'empereur envisage de donner les Pays-Bas au prince-électeur Karl-Théodore, et en échange le prince-électeur lui céderait la Bavière.

“Qu'en dites-vous, mon cousin ? Je vous échange les Pays-Bas contre la Bavière.” Ce petit projet échouera à cause de l'opposition de qui ? Du roi de Prusse, bien sûr.

Vienne – lundi 21 février

Hier soir, j'ai senti une douleur à la cuisse gauche et j'ai vite constaté que c'était un rhumatisme. Ce matin, je suis resté au lit et j'ai bu une infusion de racines de bardane. Il neige affreusement et le vent pénètre dans les pièces, qui sont à peine chauffées. [...]

Nous sortons tous les soirs et ne nous couchons jamais avant une heure. Mardi le 17, au lieu d'aller au concert, nous avons dîné chez la belle-mère de ton frère, Mme Weber. Je dois dire que la cuisine était excellente. Comme rôti, il y avait un bon gros faisan en choucroute, préparé à la perfection, et à la fin des huîtres et une délicieuse pâtisserie.

Tu as entendu parler de la cousine⁹⁸ d'Augsbourg et de son chanoine. On dit qu'il est richissime !

[...]

Vienne, le 12 mars

[...]

Le concert de ton frère a rapporté 559 florins. C'était inespéré, car il a donné en plus les six concerts par souscription et participé à de nombreux autres concerts.

Nous nous couchons à une heure, nous levons à neuf heures et déjeunons à deux heures. Tous les jours les leçons, les concerts, une agitation que je ne saurais décrire. Depuis que je suis ici, ils ont déjà transporté le piano de ton frère au moins douze fois au théâtre ou dans d'autres maisons, par exemple chez le comte Zichy ou chez le prince Kaunitz.

[...]

Le 19 mars

[...]

Je crois que mon fils peut déposer à la banque plus de 2 000 florins, à moins qu'il n'ait des dettes à rembourser. Il est économe et je peux t'assurer qu'il ne dépense pas trop d'argent pour la nourriture.

[...]

Le séjour de Léopold à Vienne s'achève au mois d'avril. Le père et le fils ne se reverront plus jamais.

Wolfgang envisage de raccompagner Léopold à Salzbourg avec Constance, mais ses nombreux engagements l'en empêchent. Il commande tout de même en vue de ce voyage six paires de chaussures neuves pour lui et six paires pour Constance, ce qui ne me paraît pas le comble de l'économie.

⁹⁸ La cousinette. Elle vient de donner naissance à une fille illégitime baptisée Josepha Trazin – féminin de Trazom.

Les souffrances du jeune Mozart

Oh non, contrairement à ce que dit son père, il n'est pas économe du tout. Il habite dans un appartement trop grand et trop cher, dans lequel il donne souvent des fêtes somptueuses. Il est généreux et insouciant. Quand il a de l'argent, il le dépense sans compter. Il le prête à ses amis, puis oublie de réclamer ce qu'on lui doit. Il le perd en jouant au billard ou aux cartes contre des professionnels malins... À vrai dire, les musicologues et autres spécialistes qui épluchent les archives de l'époque n'arrivent pas à comprendre comment il dépense les sommes considérables qu'il gagne, si bien qu'ils déclarent en baissant les bras que "l'argent lui file entre les doigts". Certains psychologues soulignent qu'il n'a pas eu d'enfance, puisqu'il travaillait dès son plus jeune âge. Libéré de son père et de son maître l'archevêque, il peut enfin s'amuser, autrement dit faire l'enfant.

Dans la lettre ci-dessous, il réclame une avance à un éditeur, franc-maçon comme lui, qui lui a commandé des œuvres :

Vienne, 20 novembre 1785

Très cher Hoffmeister,

Je me tourne vers vous dans mon malheur et vous prie de m'aider en me prêtant un peu d'argent.

[...]

Hoffmeister lui prête une vingtaine de florins. Cette somme étant sans doute insuffisante, Mozart donne aussitôt trois nouveaux concerts en souscription.

Le 19 février 1786, il revêt une robe et un turban pour se déguiser en "philosophe indien" à l'occasion d'un bal masqué. Il fait imprimer une feuille proposant des rébus et des devinettes qu'il attribue au sage Zoroastre et la distribue au public. Voici une des devinettes :

Nous sommes de nombreuses sœurs

Nous avoir et nous perdre ne se fait pas sans douleur.

Notre palais est une prison dont jamais ne sortons

Car pour nourrir l'homme toujours y travaillons.

Même quand la porte est ouverte nous restons à notre place sans bouger

Ou bien de force il faut nous en arracher.⁹⁹

Mozart recherche toujours un livret pour un opéra italien. Il refuse une première proposition de l'abbé Da Ponte. Or, en cette année 1785, toute l'Europe parle d'une pièce de théâtre scandaleuse : *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais. Elle raconte l'affrontement entre un valet et son maître. À ma droite, Figaro, le valet malin ; à ma gauche, le comte Almaviva. Ce qui est nouveau et fort audacieux pour l'époque, c'est que la pièce prend parti pour le valet contre le maître.

Figaro veut épouser la servante Suzanne. Or le comte considère que Suzanne lui appartient, comme tous ses autres domestiques, donc il prétend exercer un droit de cuissage à l'occasion du mariage. Le rusé Figaro déjoue ce projet cruel avec l'aide de la comtesse. Au passage, sous l'effet d'une indignation tout de même compréhensible, il dit beaucoup de mal du comte en particulier et des aristocrates en général.

⁹⁹ Réponse : les dents.

Les souffrances du jeune Mozart

De son côté, la bonne comtesse n'est pas complètement insensible au charme du page Chérubin, âgé de treize ans – un gamin précoce attiré par tout ce qui porte jupon. Dans une scène spécialement sexy, il se déguise en femme pour échapper à la jalousie du comte. Comme il est difficile de trouver un bon comédien de treize ans, c'est une jeune femme qui joue le rôle de Chérubin. Quand il, c'est-à-dire elle, se déguise en femme, cela devient très piquant.

Beaumarchais a lutté pendant trois ans contre la censure avant de pouvoir faire représenter sa pièce ; il a même passé quelques jours en prison. L'empereur Joseph II interdit toute représentation de la pièce en Autriche, mais une traduction allemande circule sous le manteau. Mozart se sent proche de Figaro. Il se souvient d'un certain coup de pied au cul...

Il suggère à Da Ponte d'écrire un livret d'après la pièce de Beaumarchais.

– Tout le monde a entendu parler de cette pièce, mais personne ne l'a vue. Ils se précipiteront à l'opéra ! Le succès est assuré.

– Ne vous emballez pas, mon cher Mozart. Dites-vous plutôt que si l'empereur a interdit la pièce, il interdira de même l'opéra.

– Il a interdit la traduction de la pièce en allemand. Cela ne nous dérange pas, car nous n'allons pas écrire un Singspiel, mais un opéra italien. Remarquez que je préférerais un Singspiel...

– L'empereur n'est pas si bête. Il ne suffit pas de passer de l'allemand à l'italien pour échapper à son interdiction.

– La pièce devient moins dangereuse en italien, puisque personne ne comprend cette langue. De plus, nous lui promettons de retirer les passages les plus scandaleux quand nous effectuerons l'adaptation.

Ils travaillent tout l'été dans la fièvre. Voulant éviter une mauvaise surprise, ils informent l'empereur de leur projet. Da Ponte lui affirme qu'il a enlevé les parties scabreuses et que l'ajout de la musique transforme une critique vigoureuse de l'aristocratie en une belle histoire d'amour. Mozart passe une journée au palais et joue en avant-première divers morceaux de la partition, qui donnent envie à l'empereur d'entendre le reste. L'opéra se nomme *Le Nozze di Figaro*. En français, on dit *Les noces de Figaro*, ce qui permet de distinguer l'opéra de la pièce originelle.

Oh, à propos de belle histoire d'amour : la cantatrice qui chante le rôle de Suzanne plaît beaucoup à Mozart. Elle se nomme Nancy Storace¹⁰⁰, c'est la sœur de l'un de ses élèves.

La création des Noces a lieu le 28 avril 1786. Le public enthousiaste fait bisser tous les airs. Suzanne et Chérubin doivent même chanter un duo trois fois, ce que l'empereur trouve excessif. On ne va tout de même pas passer la nuit à l'opéra et rentrer au palais à plus d'heure. Il publie un décret : "Afin de ne pas allonger indûment la durée des opéras, aucun numéro interprété par plus d'un chanteur ne pourra être bissé."

En vérité, l'opéra de Mozart et Da Ponte va plus loin que la pièce de Beaumarchais. Ainsi, Figaro exprime le thème du défi dans son premier air¹⁰¹ : "Si le petit comte veut danser, c'est moi qui jouerai de la guitare." Le choix (génial) d'une métaphore musicale permet de faire chanter Figaro sur un rythme de menuet avec un accompagnement imitant la guitare. Par la

¹⁰⁰ Elle est née à Londres d'un père italien et d'une mère française.

¹⁰¹ En fait, il s'agit d'une "cavatine", forme musicale située à mi-chemin entre un récitatif et un grand air.

Les souffrances du jeune Mozart

suite, chaque fois qu'il affronte le comte, un écho de cette musique revient nous rappeler l'humeur de Figaro, un peu comme si nous partagions ses pensées les plus intimes et adoptions son point de vue. C'est-à-dire que Mozart et Da Ponte ont inventé l'opéra psychologique ! L'opéra est aussi beaucoup plus troublant que la pièce parce que tous les personnages, portés par la musique tendre et sensuelle de Mozart, réussissent à nous toucher. Les nobles amateurs d'opéra du XVIII^{ème} siècle n'ont pas l'habitude de s'identifier à une vulgaire servante, pourtant ils ne peuvent s'empêcher d'être émus quand Suzanne déclare ses sentiments à Figaro. D'une certaine manière, l'opéra est vraiment subversif, puisqu'il abolit les différences de classe. Il ne parle pas de nobles et de valets, mais d'êtres humains emportés par l'amour.

Le public est enthousiaste mais peu nombreux. Les aristocrates les plus réactionnaires boudent une œuvre qui les rabaisse au niveau de leurs domestiques. Les amateurs d'opéra italien déplorent l'absence de grands airs virtuoses. La nouveauté de l'œuvre surprend. C'est un opéra-bouffe, mais il frôle souvent la tragédie.

Aujourd'hui, toute la musique de Mozart nous paraît "classique", mais en 1786 c'est de la musique contemporaine, inédite et audacieuse. Par exemple, des Italiens renvoient la partition des quatuors dédiés à Haydn à l'éditeur en demandant d'être remboursés, car elle contient (disent-ils) des fautes d'impression qui la rendent injouable.

On donne seulement neuf représentations de l'opéra. Comme d'habitude, on parle aussi d'une cabale.

Mozart envisage de partir en Angleterre avec Constance (et Nancy Storace) pour une tournée de concerts. Là-bas, on apprécie les bons musiciens et on leur verse ce qu'ils méritent. Hmm, il y a un petit problème, ou plutôt deux tout petits problèmes : Karl Thomas, âgé de deux ans, et son frère Johann Thomas, qui vient de naître. Mozart écrit à son père : "Mon cher papa, pourrais-tu garder mes mioches ?"

Sa lettre est perdue, donc on ne sait pas ce qu'il a écrit exactement. On sait comment Léopold raconte l'affaire à Nannerl :

Salzbourg, le 17 novembre 1786.

J'ai dû répondre aujourd'hui à une lettre de ton frère qui m'a coûté une bien longue épître. Je viens seulement de la terminer. Tu peux imaginer combien ma lettre a dû être ferme et insistante quand tu sauras qu'il me demande de prendre ses deux enfants en garde, ni plus ni moins, car il aimerait partir en Angleterre. – Notre sincère ami M. Müller lui a appris que je garde ton fils, ce que je ne lui avais jamais écrit. Cette bonne idée lui est donc venue, ou peut-être à sa femme. Bien sûr, ce serait parfait – ils pourraient tranquillement voyager – ils pourraient mourir – rester en Angleterre – je pourrais leur courir après avec les enfants ou pour réclamer la pension qu'il me promet pour les enfants et leurs nourrices, etc. – Basta !

Léopold élève en effet le fils de Nannerl, qu'elle a tout simplement abandonné chez lui quand il avait six semaines. Mauvaise mère ? Disons que les cinq enfants de son mari lui donnent déjà assez de soucis. Hmm... Bien qu'elle habite à soixante kilomètres seulement de Salzbourg, elle a attendu près d'un an avant de venir voir son petit, puis elle est repartie aussitôt. En Novembre 1786, il est âgé de quinze mois environ.

Les souffrances du jeune Mozart

Wolfgang ne veut pas confier ses enfants définitivement à Léopold. De plus, il compte partir de Vienne en février 1787, quand le nouveau-né aura déjà trois mois. Il ne comprend donc pas très bien le refus de son père.

Eh, c'est que le fils de Nannerl se nomme Léopold. Son grand-père l'adore. Ce petit ange est la consolation de ses vieux jours. Nannerl ne vient pas souvent à Salzbourg, mais elle écrit trois fois par semaine. Elle envoie un poulet ou des poissons frais avec chaque courrier. Elle n'oublie pas d'adresser à Léopold ses vœux de nouvel an.

À la place de Léopold, je refuserais aussi. Un garçon ça va, trois garçons bonjour les dégâts. Papa Mozart vient de fêter ses soixante-sept ans et son cœur commence à flancher. Il a du mal à marcher, il ressent des douleurs dans la poitrine, ses oreilles bourdonnent. Aujourd'hui, on dirait : "Insuffisance cardiaque et respiratoire, angine de poitrine." On lui ouvrirait la cage thoracique pour pratiquer un quadruple pontage. Il se soigne en buvant de la teinture de rhubarbe, je me demande si c'est efficace. Il mange aussi des endives bouillies, car cela nettoie le sang.

La longue épître "ferme et insistante" ne sert qu'à élargir encore un peu le fossé qui sépare le père et le fils. Les biographes ont tendance à trouver la fermeté de Léopold trop brutale et pas très sympathique. Moi, il me fait pitié, le pauvre vieux. Je le sens profondément blessé. Il s'est donné tellement de mal pour élever Wolfgang. Il l'aimait à la folie, son génie de fils... Cet ingrat le remercie-t-il ? Lui témoigne-t-il de la reconnaissance ? Tient-il compte de ses conseils ? Il n'en fait qu'à sa tête et mène sa carrière n'importe comment. Il ne se souvient de son père que lorsqu'il a besoin de lui.

Léopold reste obsédé par Wolfie. Il épluche les journaux et conserve soigneusement tous les articles qui parlent de lui. Il demande de ses nouvelles, il attend des lettres, il rayonne de joie quand on annonce un succès.

Le 17 novembre, quand Léopold répond pour refuser ses petits-fils, le malheureux Johann Thomas est déjà mort depuis deux jours, emporté à l'âge d'un mois par une fièvre foudroyante. En tout cas, Wolfgang ne retournera jamais en Angleterre.

Plus de cinq ans après son arrivée dans la capitale, alors qu'il va bientôt célébrer son trente et unième anniversaire, Mozart doit toujours donner des leçons pour gagner sa vie. Il renonce à son grand appartement, au loyer trop élevé.

1787. La mort du commandeur

Au moment où l'avenir paraît bien sombre, Mozart reçoit enfin une bonne nouvelle : Les Noces de Figaro viennent de connaître un triomphe sans précédent à Prague. Le directeur du théâtre l'ayant invité à assister à une représentation, Mozart va à Prague au début du mois de janvier 1787. Voici ce qu'il écrit au baron Gottfried von Jacquin, le frère d'une élève qui est devenu son ami :

Prague, le 14 janvier 1787

Très cher ami !

Je trouve enfin un instant pour vous écrire. – Dès notre arrivée (le jeudi 11 à midi), nous avons eu tellement à faire que nous n'avons pas le temps de souffler. Les divertissements se succèdent toute la journée – Le comte Canal nous a emmenés au bal de Breitfeld, où la fine fleur des beautés de Prague a coutume de se réunir. – Cela vous aurait plu, mon ami ! – Je crois vous voir courir après toutes ces jolies filles ! – Quant à moi, je n'ai ni dansé ni flirté, à cause de la fatigue et de ma timidité naturelle – mais j'ai vu avec plaisir tous ces gens sautiller sur la musique de mon Figaro – arrangée en contredanses¹⁰² et en danses allemandes. – Car ici, on ne parle que de mon Figaro. – On ne joue, on ne souffle, on ne chante, on ne siffle que Figaro. Aucun opéra n'attire que Figaro, et toujours Figaro. C'est certes un grand honneur pour moi. [...]

Portez-vous bien, mon cher ami, très cher *Hikkiti Horky* ! C'est votre nom, il faut que vous le sachiez. Nous nous sommes tous donné des noms. Les voici : Moi, *Punkitititi* – Ma femme, *Schabla Pumfa* – Hofer, *Rozka Pumpa* – Stadler, *Notschibikitschibi* – Joseph mon domestique, *Sagadarata* – Goukerl mon chien, *Schomanntzky* – Mme Quallenberg, *Runzifunzi* – Ramlo, *Schurimuri* – Freystädtler, *Goulimauli*.

Adieu. Je vous prie de présenter mes hommages à vos dignes parents. Embrassez mille fois monsieur votre frère (que l'on pourrait nommer *Blatterrizzi*) et Mlle votre sœur (la signora *Dini Mini Niri*). Dites-lui de bien travailler sur son nouveau piano – mais cette recommandation est inutile, car j'ai rarement eu une élève aussi studieuse et assidue. – À propos, si elle veut venir demain, je serai chez moi à 11 heures.

[...]

Les surnoms bizarres s'appuient sur des mots qui ont un sens en allemand ou en dialecte salzbourgeois. Par exemple, *Hikkiti* suggère que Gottfried von Jacquin boîtait ("hinken"). Le surnom de son frère, *Blatterrizzi*, évoque son métier de botaniste, car *Blatt* signifie "feuille", etc.

Mozart assiste à une première représentation des Noces, puis dirige l'orchestre pour la représentation suivante. Il donne aussi un grand concert comme pianiste. Le public l'encourage et l'applaudit de manière si chaleureuse qu'il improvise des bis à n'en plus finir. Il est très ému. Il n'a jamais connu un tel enthousiasme.

¹⁰² Danses à l'anglaise (déformation de "country dance").

Les souffrances du jeune Mozart

Bondini, le directeur du théâtre, est enchanté : le succès des Noces le sauve d'une faillite certaine. Considérant que Mozart lui porte chance, il lui commande un nouvel opéra et promet de lui verser 1 000 florins quand il remettra la partition. Le grand concert vient justement de rapporter 1 000 florins à Mozart.

Mozart revient à Vienne. À son grand regret, sa cantatrice préférée, Nancy Storace, repart en Angleterre. Comme elle passe par Salzbourg, il lui confie une lettre pour Léopold, mais elle la perd en route. Comment ça, elle la perd ? Non non, elle n'est pas perdue, je vous assure... Seulement, elle l'a fourrée dans une des malles... Peut-être celle qui est sanglée derrière ? Ou celle qui est fixée sur le toit par la bâche jaune ? Elle voyage avec sa mère et deux messieurs, O'Kelly le ténor et Attwood (élève de Mozart), dans deux voitures tirées par quatre chevaux chacune. Un valet galope devant pour réserver les huit chevaux dans les relais de poste.

Elle rencontre un Léopold de soixante-huit ans aigri et affaibli.

– Maintenant, quand les gens disent “Mozart”, ils veulent parler de Wolfgang. Eh bien je vais vous dire quelque chose, Mademoiselle : il y a trente ans, Mozart c'était moi.

– Le monde est assez grand pour deux Mozarts, Monsieur. Les Praguais l'adorent ! Il a donné un concert qui lui a rapporté mille florins. Il ferait un triomphe à Londres.

– Avez-vous vérifié les bénéfices vous-même ? Mon fils ne comprend rien à l'argent. Quand le patron du théâtre aura décompté les frais, il ne lui restera pas grand-chose de ces prétendus mille florins... Et à Londres cela sera pareil. Et puis ce n'est pas le moment d'aller à Londres, quand toutes les personnes de qualité partent à la campagne pour la saison d'été. Mon fils élabore toujours de grands projets qui n'aboutissent à rien. S'il travaillait sérieusement, il n'aurait pas besoin d'aller chercher des succès de second ordre à l'étranger.

La lettre ci-dessous est la dernière que Mozart adresse à son père.

Vienne, le 4 avril 1787

Mon très cher Père !

Je suis vraiment très mécontent que ma lettre ne vous soit jamais parvenue, à cause de la bêtise de la Storace. – Si j'ai bien compris, vous n'avez pas non plus reçu ma deuxième lettre de Prague. Un domestique du comte von Thun aura empoché l'argent de la poste.

J'ai vu récemment Fischer, le hautboïste. – S'il ne joue pas mieux qu'à l'époque où nous l'avons rencontré en Hollande, alors il ne mérite pas sa réputation – soit dit entre nous. – En ce temps-là, je n'étais pas capable de former un jugement sérieux. – Je me souviens que j'adorais son jeu, comme tout le monde. – C'est naturel, bien sûr, quand on pense que le goût peut évoluer. – Peut-être joue-t-il à l'ancienne... – Mais non ! – Il joue, en un mot, comme un débutant médiocre. Le jeune André joue mille fois mieux. – Et ses concertos ! Ses compositions ! Chaque introduction dure un quart d'heure – et voici notre héros qui apparaît, qui soulève avec peine un pied après l'autre, qui l'écrase lourdement sur le sol. – Il produit un son nasal et ses notes tenues vibrent comme celles d'un orgue. Pouvez-vous imaginer cela ? Et pourtant, c'est la vérité – une vérité que je ne révèle qu'à vous.

Je reçois à l'instant une nouvelle qui me désole – et ceci d'autant plus que d'après votre dernière lettre je pouvais supposer que vous vous portiez parfaitement bien. On me dit maintenant que vous êtes vraiment malade ! Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle

Les souffrances du jeune Mozart

impatience j'attends de vous-même des nouvelles rassurantes. C'est ce que j'espère, assurément – bien que je me sois habitué à craindre le pire dans les affaires de la vie. – Comme la mort, à la réflexion, constitue le véritable but de notre existence, je me suis tellement familiarisé avec cette authentique et fidèle amie des hommes que son visage, loin de m'effrayer, m'apaise et me console. – Je ne me couche jamais le soir sans penser que le lendemain, peut-être (malgré mon jeune âge) je ne serai plus. – Pourtant, aucune des personnes que je connais ne peut dire que je suis morose ou triste – Et pour cette félicité, que je souhaite de tout mon cœur à mes semblables, je remercie tous les jours mon Créateur.

J'espère que, pendant que j'écris ceci, vous vous portez déjà mieux. Si néanmoins, contre toute attente, votre état ne s'améliorait pas, je vous prie de m'écrire ou de me faire écrire la vérité, afin que je puisse accourir aussitôt et me jeter dans vos bras.

Alors que ses relations avec Léopold s'étaient nettement refroidies depuis son installation à Vienne, il est très ému à l'idée de perdre l'homme qui a tenu une si grande place dans sa vie. Quelques jours après avoir écrit cette lettre, il compose deux quintettes bouleversants (K. 515 et 516) pour deux violons, deux altos et violoncelle.

Vers la fin du mois d'avril, un adolescent boutonneux recommandé par le comte von Waldstein se présente chez lui. Il s'assoit au piano et se met à jouer une sonate de Clementi avec une telle vigueur que Mozart se demande si l'instrument va tenir le coup. Comme il n'a pas spécialement besoin d'un pianiste virtuose (et n'aime pas beaucoup son rival Clementi), Mozart va dans la pièce voisine, où l'attendent des émissaires de Bondini, le directeur de théâtre de Prague.

– Dites-lui qu'il peut compter sur son opéra. J'ai déjà parlé de son idée à l'abbé Da Ponte.

– Quand l'aurez-vous fini ?

– Avant l'été, sans doute.

L'adolescent boutonneux interrompt cette discussion. Il parle aussi fort qu'il joue :

– Je suis venu de Bonn pour vous rencontrer, mais il semble que j'ai du mal à retenir votre attention. J'espère que c'est la faute de Clementi et non la mienne. Donnez-moi donc un thème, je vous improviserai une musique à ma façon.

Mozart sourit et siffle un petit air. Le jeune homme retourne au piano ; Mozart demande aux émissaires des nouvelles de ses amis praguais. Au bout d'un moment, il s'arrête de parler, tend l'oreille, quitte les émissaires et s'approche du piano. Le jeune homme improvise de manière véritablement extravagante. Il est certain que personne n'a jamais tiré de tels sons d'un vulgaire piano ! Mozart retourne auprès des émissaires :

– Excusez-moi... Il faut que je l'écoute. Nous nous reverrons plus tard.

– Vous devez être souvent sollicité.

– Oui, mais celui-là, croyez-moi, fera parler de lui dans le monde.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Ludwig van Beethoven.

Beethoven est venu à Vienne pour étudier la musique auprès de Mozart. Il écourte son séjour et rentre à Bonn au bout de quelques semaines. Est-ce parce que sa mère est mourante ou parce que son professeur ne s'intéresse pas beaucoup à lui ? On suppose que Mozart lui a donné

Les souffrances du jeune Mozart

quelques leçons, mais Beethoven se plaindra plus tard de n'avoir jamais entendu Mozart jouer du piano. Mozart aime bien parler musique à ses élèves en jouant au billard ou aux quilles. Il adore jouer aux quilles, ce dont il reste une trace dans le magnifique trio pour piano, alto et clarinette surnommé "Trio des Quilles".

Beethoven n'a pas choisi le meilleur moment possible pour réclamer l'attention de Mozart. Bondini lui a proposé de consacrer son nouvel opéra au personnage légendaire de Don Juan¹⁰³. Il commence à réfléchir à la manière de dépeindre en musique les principaux acteurs du drame. Au début de l'œuvre, Doña Anna pleure auprès du cadavre de son père, assassiné par Don Juan... Le 28 mai, Léopold meurt brusquement à Salzbourg. Wolfgang n'a pas eu le temps d'accourir et de se jeter dans ses bras, ainsi qu'il le souhaitait.

La question de la succession lui donne l'occasion d'écrire à sa sœur, ce qu'il n'a pas fait depuis longtemps.

Vienne, le 2 juin 1787

Ma très chère sœur

Tu peux imaginer, puisque notre perte est la même, combien la nouvelle de la mort soudaine de notre père m'a attristé. Etant donné qu'en ce moment je ne peux pas quitter Vienne (ce que je ferais volontiers pour le simple plaisir de t'embrasser), et que le montant des biens de notre cher père ne justifierait de toute façon pas un tel déplacement, j'accepte ta suggestion d'une enchère publique.

[...]

Vienne, le 16 juin 1787

Ô la meilleure des sœurs !

[...]

Sois certaine, ma chérie, que si tu désires un frère aimant et protecteur, tu peux compter sur moi. – Ô ma chère sœur, Ô la meilleure des sœurs, si tu étais sans protection, la question ne se poserait pas : ainsi que je te l'ai dit mille fois, je te laisserais tout avec le plus grand plaisir. Cependant, puisque tu n'en as en quelque sorte aucun besoin alors que pour moi, au contraire, cela apporterait une aide essentielle, je dois considérer comme un devoir de penser à ma femme et à mon enfant.

[...]

Vienne, le 1^{er} août 1787

Ma très chère sœur

Puisque ton mari, mon cher beau-frère, que je te prie d'embrasser mille fois pour moi, et moi-même désirons arranger cette affaire le plus vite possible, j'accepte son offre, à condition que les 1 000 florins ne me soient pas payés en monnaie de Salzbourg, mais en monnaie viennoise.

[...]

La vente aux enchères a rapporté 1 500 florins, mais Nannerl a conservé de nombreux objets personnels ayant de la valeur, ce qui explique que Wolfgang reçoive plus de la moitié de la somme. Le florin viennois vaut 20 % de plus que le florin de Salzbourg.

¹⁰³ Da Ponte se vante dans ses mémoires d'avoir proposé le sujet de Don Juan, mais des musicologues ont démontré récemment qu'il faut attribuer la paternité du projet à Bondini.

Les souffrances du jeune Mozart

Certains musicologues évaluent la fortune de Léopold à plus de 10 000 florins, gagnés au cours des tournées de Wolfgang. Les gens gardaient leur argent sous forme de pièces d'or dans des cassettes ou des chaussettes. Il aurait tout donné à sa fille, déshéritant en quelque sorte Wolfgang.

Le 4 juin 1787, à l'occasion de la mort non pas de son père mais d'un étourneau qu'il possède depuis trois ans, Mozart écrit le poème ci-dessous. Il a noté la mélodie que chantait cet étourneau dans un carnet et la citera dans l'un de ses concertos.

Adieu mon petit fou
 Tu me manques beaucoup.
 Ta pauvre vie si brève,
 Envolée comme un rêve,
 Ne laisse dans mon cœur
 Qu'une immense douleur.
 Je t'écris ce poème
 Pour dire que je t'aime.
 Tu n'étais pas méchant,
 Tout juste un peu bruyant.
 Tu es là-haut peut-être...
 Oh n'oublie pas ton maître !

Da Ponte et Mozart travaillent jour et nuit au livret de Don Juan. Au cours de l'été, Mozart n'écrit pas seulement la musique du nouvel opéra, mais aussi une "Plaisanterie musicale", morceau comique plein d'erreurs et de dissonances volontaires, qui se moque des mauvais orchestres de village. C'est la première musique composée après la mort de Léopold. À cette œuvre grinçante succède la "Petite musique de nuit", une sérénade joyeuse et juvénile, qui évoque peut-être pour Wolfgang l'époque où la famille Mozart était unie et heureuse.

Au mois de septembre, Mozart part à Prague avec Constance, qui est de nouveau enceinte. Il affirme à Bondini que l'opéra est prêt, mais il lui reste en vérité un énorme travail de mise au point à accomplir. La création de l'œuvre, annoncée pour le 14 octobre, est d'abord repoussée au 24 parce que les techniciens et décorateurs ont pris du retard. Pour consoler le public, Mozart dirige une représentation des Noces. L'indisposition d'une cantatrice provoque un nouveau report, du 24 au 29. Mozart travaille énormément, à la limite de ses forces physiques, pour que la musique inscrite sur le papier reflète exactement celle qu'il porte dans sa tête.

Deux jours avant la représentation, Mozart n'a pas encore écrit l'ouverture. Le copiste doit venir chercher la partition le lendemain à sept heures, afin de réaliser les copies pour l'orchestre dans la journée. Mozart écrit tard dans la nuit. Il demande à Constance de lui raconter des histoires pour l'empêcher de s'endormir. Elle raconte La Lampe d'Aladin et Cendrillon. Il rit aux larmes (selon le récit qu'en fera Constance après sa mort), mais s'assoupit dès qu'elle cesse de parler.

– Allonge-toi un peu sur le canapé, lui dit-elle. Je te réveillerai dans une heure.

Comme il dort d'un sommeil profond et apaisé, Constance décide de le réveiller seulement à cinq heures du matin. En deux heures, il achève l'ouverture !

Les souffrances du jeune Mozart

L'exploit n'est pas aussi remarquable que ça. Mozart a déjà composé l'ouverture dans sa tête, il doit juste la transcrire sur le papier. C'est une sorte de travail mécanique. S'il devait vraiment la composer, il ne pourrait pas écouter des histoires en même temps. Il réfléchit toujours longtemps avant de commencer à mettre une œuvre sur le papier. Pendant cette phase d'élaboration et de maturation, ses amis remarquent qu'il fredonne constamment.

Un musicologue recueille une interview exclusive de Mozart :

– Comment composez-vous, cher Maître ?

– Dans une voiture en voyage, en me promenant après un bon repas, ou la nuit si je n'arrive pas à dormir, c'est là que les idées me viennent le plus volontiers. D'où ? Comment ? Je n'en sais rien. Je garde celles qui me plaisent dans ma tête et je les fredonne. Peu à peu, je les assemble pour en faire un bon pâté. Mon cerveau s'enflamme, surtout si personne ne me dérange. Ça pousse, ça devient de plus en plus clair. Je peux embrasser l'œuvre d'un seul coup d'œil comme un tableau ou une statue, même si elle est très longue. C'est un régal ! Cela s'élabore en moi comme un rêve magnifique et grandiose. Comment est-il possible que je ne l'oublie pas comme on oublie un rêve ? C'est sans doute le plus grand bienfait que m'a accordé le bon Dieu.

Don Juan est certainement l'un des plus grands chefs d'œuvre de toute l'histoire de la musique. Il n'est donc pas étonnant que les spectateurs qui bénéficient du privilège d'assister à la première représentation ressortent du théâtre avec les mains cramoisies et la voix éraillée à force d'avoir applaudi et hurlé "Vive Mozart !" Les représentations se succèdent, le théâtre est toujours plein. Wolfgang écrit à son ami Jacquin :

Prague, le 4 novembre 1787

Très cher ami

Mon opéra, *Don Giovanni*, a été mis en scène le 29 octobre avec le plus grand succès. Hier, il a déjà été représenté pour la quatrième fois.

J'aimerais que vous soyez ici, ne serait-ce qu'un soir, pour partager ma joie ! Ou bien peut-être l'opéra sera-t-il joué un jour à Vienne. Je l'espère ! – Ici, tout le monde veut me convaincre de rester encore quelques mois et d'écrire un nouvel opéra. Je ne peux accepter cette proposition, si flatteuse soit-elle.

[...]

Alors qu'il peut devenir riche et célèbre à Prague, Mozart préfère retourner à Vienne, où l'attendent la pauvreté, la déchéance et la mort.

Le succès de Don Juan lui a rapporté au moins 1 500 florins, sans parler des 1 000 florins hérités de son père. Je rappelle que nous ne savons pas où passent ses revenus. S'il les perd en jouant au billard ou aux cartes, il se garde bien de l'avouer dans ses lettres. Ce qui est certain, c'est qu'il ne va pas dans les grands cercles de jeu de Vienne : aucun des aristocrates qui les fréquentent n'a jamais signalé sa présence. Ces gens-là misent des milliers de florins sans ciller. Pour s'asseoir à une table de jeu, il vaut mieux posséder une petite province du côté de la Hongrie !

En décembre 1787, l'empereur nomme Mozart "musicien de la Chambre impériale et royale". Il doit composer chaque année une vingtaine de menuets pour les grands bals de la cour, ce qu'il peut faire en dix minutes (ou disons, trois jours) sur un coin de table. C'est une

Les souffrances du jeune Mozart

sorte de poste honorifique qui rapporte 800 florins par an – une belle somme, pourtant bien insuffisante pour combler le mystérieux déficit de ses finances.

Certains biographes proposent une explication simple. Il ne perd pas d'argent au jeu, mais sa principale source de revenus se tarit : l'aristocratie doit financer l'équipement de nouveaux régiments pour une petite guerre que l'Autriche a entreprise contre les Turcs, histoire de leur reprendre Belgrade et quelques autres villes. Les princes réduisent la taille de leurs orchestres. Au lieu d'aller au concert, ils partent caracoler en grand uniforme du côté de la Serbie.

Le 27 décembre 1787, Constance met au monde une petite fille nommée Thérèse. Épuisée par ce quatrième accouchement, elle tombe malade. Bien qu'il ait déménagé une fois de plus et loue maintenant une maison misérable dans un faubourg de Vienne, Mozart n'a pas assez d'argent pour payer le médecin.

Les Viennois, à commencer par l'empereur, éprouvent tout de même une certaine curiosité quand ils apprennent ce qui se passe à Prague – ville appartenant à l'empire et rivale culturelle de Vienne. On monte donc Don Juan à Vienne en mai 1788. Le public ménage ses mains et sa voix. Une fois de plus, le sujet scandalise les braves gens : alors que le héros de l'opéra précédent ridiculisait son noble maître, celui-ci séduit et abandonne les femmes sans le moindre remords, puis se moque du spectre du commandeur assassiné comme s'il n'avait pas peur de la punition divine.

Dans la suite de la lettre à Jacquin citée plus haut, Mozart le félicite parce qu'il a écouté ses sermons et renoncé à son ancienne manière de vivre "quelque peu agitée". Il vante l'amour véritable, qui conduit au bonheur bien plus sûrement que l'amour volage. Il ne s'identifie donc pas du tout à Don Juan. Oui, mais son inconscient... sa musique... Une fois de plus, la musique merveilleuse de Mozart nous procure une sorte de vision subjective du héros. Avec lui, nous jouissons comme nous pouvons de cette existence aussi absurde que brève, nous vivons dans l'instant, nous aimons les femmes jusqu'à demain, nous invitons crânement la statue du commandeur à dîner...

Cette musique qui dit l'amour et défie la mort, les critiques la trouvent trop difficile. Il est vrai que Mozart ne se contente pas de mettre bout à bout des airs avec accompagnement d'orchestre, comme le font ses rivaux ; il utilise sa science du contrepoint, approfondie par l'étude des fugues de Bach, pour composer des duos, des trios et des quatuors vocaux dans lesquels les personnages s'affrontent ou se réconcilient. Da Ponte vient saluer l'empereur dans sa loge :

– Oserai-je demander à votre Majesté ce qu'elle pense de Don Juan ?

– L'opéra est divin, peut-être encore plus beau que Figaro, mais ce n'est pas un plat pour les dents de mes Viennois.

Da Ponte rapporte ces propos à Mozart.

– Laissons-leur le temps de le mâcher, dit-il.

1789. Chez le roi de Prusse

Au cours du mois de juin 1788, il écrit une série de lettres pathétiques à l'un de ses "frères" francs-maçons, un riche commerçant nommé Puchberg. Au début du mois, il lui demande un sursis parce qu'il ne peut rembourser une quarantaine de florins et le prie de lui prêter 100 florins de plus "jusqu'à la semaine prochaine". Puchberg envoie 100 florins. Le 17 juin, Mozart suggère à Puchberg de lui prêter d'un seul coup 1 000 ou 2 000 florins – ou au moins 200 jusqu'au lendemain pour payer les arriérés de loyer. Puchberg prête 200 florins. Le 27 juin, Mozart renouvelle sa demande de 1 000 florins et prie Puchberg, au cas où il refuserait, de lui recommander un autre prêteur. Quelques jours plus tard, il le supplie de lui avancer ce qu'il peut, proposant en garantie deux certificats du mont de piété¹⁰⁴.

Constance, malade, ne peut pas s'occuper de sa fille. La petite Thérèse, nourrie à l'eau dans une maison mal chauffée, s'est fanée au cours de l'hiver comme une pauvre fleur fragile. Elle meurt le 29 juin 1788, à l'âge de six mois. Mozart se console de ses malheurs en composant jour et nuit. On croirait presque que les soucis stimulent son inspiration. Il écrit ses trois dernières symphonies (la trente-neuvième, la quarantième et la quarante et unième, surnommée "Jupiter"), des sonates pour piano, des trios pour piano, violon et violoncelle et un beau "divertimento" pour violon, alto et violoncelle.

Au moins d'avril 1789, son élève le prince von Lichnowsky l'invite à l'accompagner à Berlin, où il se rend pour ses affaires. Gendre de la comtesse von Thun et futur protecteur de Beethoven, il appartient à la même loge maçonnique que Mozart.

C'est la première fois que Wolfgang se sépare de Constance. Il lui écrit un gentil poème d'adieu, comme on doit toujours le faire quand on part en voyage (en tout cas, je le ferai dorénavant) :

Puisque pour Berlin je dois
partir
Afin d'y aller honneur et gloire
quérir
Après les louanges je ne vais pas
courir
Car seul ton avis compte, chère épouse, sans
mentir
À mon retour je vais tendrement
t'embrasser
Et bien fort dans mes bras
te serrer
Mais en attendant nous allons beaucoup
pleurer
Espérons que l'absence ne pourra nos deux cœurs

¹⁰⁴ Organisme qui prête un peu d'argent quand on y dépose des bijoux ou des objets de valeur.

Les souffrances du jeune Mozart

briser !

Il rédige déjà une petite lettre dans le premier relais de poste.

Budweis, le 8 avril 1789

Ma très chère petite femme !

Pendant que le prince s'occupe des chevaux, je saisis avec joie cette occasion de t'écrire deux mots, petite femme de mon cœur. – Comment vas-tu ? – Penses-tu aussi souvent à moi que je pense à toi ? – À chaque instant, je regarde ton portrait – et je pleure, à moitié de joie et à moitié de chagrin ! – Préserve ta santé, qui m'est si précieuse, mon amour ! – Ne t'inquiète pas à mon propos, car pendant ce voyage je ne souffre d'aucun souci, d'aucun désagrément – à part ton absence, à laquelle je ne peux rien. – J'écris ceci les yeux pleins de larmes. – Adieu. – De Prague je t'écirai à tête reposée une lettre plus longue et plus lisible. Adieu – Je t'embrasse des millions de fois le plus tendrement du monde et je serai jusqu'à la mort ton fidèle

Stu-Stu-Mozart.

Embrasse Karlinet¹⁰⁵ de ma part.

Il s'arrête brièvement à Prague. Le directeur du théâtre réussit à le convaincre d'accepter la commande d'un nouvel opéra, mais il doit repartir avec le prince avant d'avoir pu signer le contrat.

Poursuivant leur périple, les deux voyageurs arrivent à Dresde.

Dresde, le 13 avril 1789, vers 7 heures du matin

À la plus chère et à la meilleure des petites femmes

Nous espérions arriver ici samedi après le déjeuner, mais les routes étaient si mauvaises que nous sommes entrés dans la ville dimanche à six heures du soir. Hier, je suis allé chez les Neumann, où réside Mme Duschek¹⁰⁶, afin de lui remettre la lettre de son mari. M. Neumann m'a accueilli sur le pas de la porte et m'a demandé à qui il avait l'honneur de parler.

– Je vous dirai bientôt qui je suis, ai-je répondu, mais allez d'abord chercher la bonne Mme Duschek, afin que ma plaisanterie ne soit pas gâchée.

Cependant, Mme Duschek se tenait déjà à mes côtés, car elle m'avait vu de sa fenêtre et s'était dit : "Voici quelqu'un qui ressemble à Mozart !" Nous étions tous très contents. – Il y avait beaucoup de monde, principalement des femmes laides qui compensaient par leur charme leur absence de beauté.

Ma petite femme adorée, si seulement j'avais déjà reçu une lettre de toi ! – Si je te racontais tout ce que je fais avec ton cher portrait, tu ne pourrais pas t'empêcher de rire ! – Par exemple, quand je le retire de sa prison, je dis : "Bonjour, Stanzerl¹⁰⁷ ! – Bonjour, coquine ! – Fusée rusée ! – Nez pointu ! – Petite bagatelle ! – Tire et Pousse¹⁰⁸ ! – Et quand je le range, je le glisse tout doucement en disant : "Nu – Nu – Nu – Nu ! avec

¹⁰⁵ Le petit Karl Thomas a quatre ans et demi.

¹⁰⁶ Cantatrice tchèque, qu'il connaît depuis son enfance. Il habitait chez elle (et chez son mari) à Prague.

¹⁰⁷ Diminutif affectueux de Constance.

¹⁰⁸ Schluck und Druck, titre d'un canon qu'il a composé peu auparavant.

Les souffrances du jeune Mozart

l'emphase particulière que réclame ce mot qui peut signifier tant de choses¹⁰⁹, et à la fin, vite : "Bonne nuit, petite souris, dors bien !"

Bon, je crois que j'ai écrit des bêtises (aux yeux du monde, en tout cas), mais pour nous qui nous aimons si profondément, cela n'a rien de bête. Cela fait déjà six jours que je suis loin de toi et mon Dieu cela me paraît déjà un an.

Adieu, mon unique amour. – La voiture est là. – Porte-toi bien et aime-moi toujours autant que je t'aime. Je t'embrasse un million de fois le plus tendrement du monde et je serai toujours

ton mari qui t'aime tendrement

W. A. Mozart.

P. S. Comment se porte notre Karl ? – Bien, j'espère. – Embrasse-le de ma part.

[...]

Dresde, le 16 avril 1789, à onze heures et demie du soir

Très chère petite femme adorée !

Quoi ? – Encore à Dresde ? – Oui, mon amour. Je vais tout t'expliquer de manière aussi détaillée que possible. – Après t'avoir écrit le lundi 13, je suis allé à la chapelle de la cour avec les Neumann. Le maître de chapelle, Naumann¹¹⁰, a dirigé une messe de sa composition vraiment faible. – Soudain, Neumann m'a pris le bras et m'a présenté à Herr von König, *Directeur des Plaisirs* (des tristes plaisirs) du prince Electeur. Il m'a demandé :

– Voudriez-vous jouer devant Son Altesse ?

– Ce serait un immense privilège, mais je ne voyage pas seul, donc je ne peux pas prolonger mon séjour.

Ensuite, pendant que je déjeunais avec les Neumann, Mme Duschek et le prince Lichnowsky, un messenger est venu m'inviter à jouer à la cour le lendemain mardi 14. – C'est une chose très inhabituelle à Dresde, car la cour est très fermée. Comme tu le sais, je n'avais pas du tout prévu de m'y produire.

Le soir, j'ai joué mon nouveau trio à l'hôtel de Pologne avec Anton Teiber, qui est organiste ici et Herr Kraft, violoncelliste du prince Esterhazy. Mme Duschek a chanté des airs de Figaro et de Don Juan. – Le lendemain, j'ai joué mon concerto en ré à la cour et j'ai reçu une belle tabatière¹¹¹.

Le mercredi 15 au matin, j'ai joué chez l'ambassadeur de Russie. L'après-midi, nous sommes allés à l'église, où se trouvait un certain Hässler, organiste à Erfurt, élève d'un élève de Bach. – Les gens d'ici pensent que je ne connais pas le style ancien et la manière de le jouer, puisque je viens de Vienne. Je me suis donc assis à l'orgue et j'ai joué. – Le prince Lichnowsky, qui connaît bien Hässler, l'a convaincu de jouer aussi. – Alors qu'il est réputé pour son jeu de pédalier, il n'a rien fait de bien extraordinaire. Il a appris par cœur les harmonies et les modulations du vieux Sébastien Bach, mais il n'est pas capable de jouer une fugue comme il faut. On ne peut donc pas le comparer à un

¹⁰⁹ Cette interjection, que l'on prononce *nou*, signifie "voyons", "eh bien", "vraiment ?" etc.

¹¹⁰ Oui, il y a Neumann et Naumann, ce n'est pas de ma faute.

¹¹¹ Selon certains biographes, la tabatière contient 450 florins, qui disparaissent aussitôt.

Les souffrances du jeune Mozart

Albrechtberger¹¹². – Le soir, nous sommes allés à l’opéra, qui est véritablement lamentable. La prima donna, Mme Allegranti, est tout de même supérieure à Mme Ferraresi, ce qui, je le reconnais, n’est pas difficile.

Quand nous sommes revenus à la maison, j’ai eu le bonheur de trouver une lettre de toi, cette lettre que j’attendais avec tant d’impatience, ma chérie, ma très aimée ! – Laissant Mme Duschek et les Neumann, je suis monté dans ma chambre, tout triomphant, et j’ai embrassé la lettre je ne sais combien de fois avant de briser le sceau, puis je l’ai dévorée plutôt que je ne l’ai lue. Je suis resté longtemps dans ma chambre, car je ne me lassais pas de la lire et de l’embrasser. – Quand je suis redescendu, Neumann m’a demandé si j’avais reçu une lettre de toi. J’ai répondu que oui, alors ils m’ont tous félicité chaleureusement – m’ayant entendu me lamenter chaque jour parce que je n’avais pas encore reçu de nouvelles.

Ma chère petite femme, je dois te demander plusieurs choses :

1° De ne pas être triste.

2° De veiller à ta santé et de te méfier des brises du printemps.

3° De ne pas sortir te promener toute seule – ou encore mieux, de ne pas sortir à pied du tout.

4° D’être absolument assurée de mon amour. Je ne t’écris jamais sans placer ton cher portrait devant moi.

5° Je te prie de te conduire en pensant non seulement à ton honneur et au mien, mais aussi aux apparences. Ne m’en veux pas pour cette demande. – Tu dois m’aimer d’autant plus que j’attache de l’importance à notre honneur.

Adieu, ma chérie, mon amour ! – Souviens-toi que chaque soir, avant de m’endormir, je parle à ton portrait pendant une bonne demi-heure, et de même quand je me réveille. – Nous partons le 18, après-demain.

Ô Stru ! Stri ! Je t’embrasse et te serre dans mes bras 1 095 060 437 082 fois (un nombre difficile à prononcer !) et serai à jamais ton fidèle mari et ami

W.A. Mozart.

Selon certaines rumeurs, Constance ne reste pas insensible aux compliments des messieurs. C’est ce qui expliquerait la demande n° 5. En vérité, rien ne prouve qu’elle ait jamais trompé Wolfgang. De son côté, il tombe peut-être amoureux des cantatrices qui interprètent ses œuvres, mais il ne leur adresse pas des lettres aussi tendres que celles qu’il envoie à son épouse devant Dieu. S’il se met soudain à écrire des opéras prodigieux, qui chantent l’amour comme aucun autre compositeur ne le fera jamais, c’est sans doute parce qu’il a rencontré Bach, Haydn et Da Ponte. C’est peut-être aussi, me semble-t-il, parce qu’il a découvert l’amour physique avec Constance.

Entre Dresde et Berlin, il effectue un détour par Leipzig afin de rendre hommage au vieux Bach – qui était “cantor”, c’est-à-dire directeur musical, de l’église Saint-Thomas. Dès son arrivée, il se précipite à l’église et joue de l’orgue pendant une heure. Le vieux cantor de l’église, élève de Bach, croit entendre son maître réincarné.

¹¹² Organiste de la cour impériale de Vienne. Haydn lui confiera son élève Beethoven quand il partira en Angleterre.

Les souffrances du jeune Mozart

Pour remercier Mozart, le vieil homme fait exécuter par les petits chanteurs de l'église un motet à deux chœurs de Bach. Dès les premières mesures, Mozart se tourne vers le cantor. Il paraît bouleversé et stupéfait.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

À la fin du morceau, il reste songeur.

– C'est vraiment quelque chose où il y a à apprendre... En possédez-vous d'autres ?

– Nous gardons une collection complète de ses cantates, à l'état de manuscrits, car elles n'ont jamais été publiées.

– Ah, je vous supplie de me les montrer !

Il étale les partitions autour de lui sur les bancs de l'église et les étudie longuement. Le prince von Lichnowsky s'impatiente. Ces musiques poussiéreuses ne l'intéressent pas beaucoup. Mozart écrit à Leipzig une petite gigue pour piano dans le style de Bach¹¹³ (K. 574).

Le roi Frédéric-Guillaume II¹¹⁴ les reçoit à Potsdam. Alors que son oncle jouait de la flûte, il préfère le violoncelle. Il a nommé Boccherini musicien de la cour, il connaît Haydn, il admire Mozart. Il lui commande six quatuors à cordes. Mozart joue plusieurs fois devant la cour et reçoit 700 florins. Au cours d'une soirée, il épate les auditeurs en improvisant des variations sur trois thèmes en même temps.

Le prince Lichnowsky veut rentrer directement à Vienne, mais Mozart désire repasser par Leipzig pour examiner d'un peu plus près les manuscrits de Bach. Ils se disputent et se séparent. Du coup, Mozart a le temps d'aller aussi à Berlin pour assister à une représentation de *L'Enlèvement au Sérail*. Il se cache dans un coin de la salle. Les autres spectateurs s'étonnent de voir ce petit homme échevelé qui accompagne les chanteurs en fredonnant comme s'il connaissait tout l'opéra par cœur. Alors que chacun revêt ses plus beaux habits pour aller au théâtre, il porte un vieux manteau poussiéreux. Il se gratte le nez, se frotte les yeux, sautille et gesticule. Ils le prennent pour un fou. Soudain, il se met à crier :

– Eh, le violon, foutu racleur de boyaux de chat, ce n'est pas un ré dièze, c'est un ré ! Un ré, nom de Dieu !

Un murmure parcourt l'orchestre comme une houle :

– C'est Mozart, c'est Mozart...

De Berlin, il adresse un petit mot à son épouse pour lui annoncer son prochain retour. En réponse à une lettre de Constance que nous ne possédons pas, il écrit :

Berlin, le 19 mai 1789

[...]

Comment peux-tu croire, comment peux-tu seulement supposer, que je t'aie oubliée ? –

Pour cette vilaine pensée, tu recevras dès la première nuit une sérieuse fessée sur ton charmant cul fait pour recevoir des baisers – prépare-toi !

Sans le prince, Mozart doit payer lui-même les chambres d'hôtel, louer des voitures pour aller de Leipzig à Berlin et à Vienne, etc. Les 700 florins du roi de Prusse y suffisent tout juste –

¹¹³ Bach n'écrivait pas des sonates ou des symphonies, mais des suites de danses qui se concluaient par une gigue. C'était une sorte de canon à deux ou trois voix écrit sur un rythme assez vif.

¹¹⁴ Il a succédé à son oncle Frédéric II, mort en 1786.

Les souffrances du jeune Mozart

d'autant plus qu'il a prêté 100 florins au prince, qui n'avait pas emporté assez d'argent de poche. "Prêté" n'est pas le mot juste : il faudrait plutôt dire "remboursé", car il devait plus de 1 000 florins au prince. Dans sa dernière lettre, il écrit à Constance :

Berlin, le 23 mai 1789

Ma petite femme adorée !

[...]

Il faudra te réjouir de mon retour, plus que de l'argent que je te rapporterai.

On trouve dans la suite de cette lettre un petit paragraphe érotique, soigneusement noirci par Nissen, second mari de Constance et premier biographe de Mozart, puis déchiffré au XX^{ème} siècle par un procédé radiologique :

Prépare-moi bien proprement ton joli nid chéri, car mon petit bonhomme le mérite. – Il s'est bien conduit et souhaite ardemment posséder ce que tu as de plus beau. Imagine-toi que ce voyou, pendant que je t'écris, se glisse lentement sur la table et m'appelle. Je lui donne un petit coup sur le nez, mais le polisson brûle encore plus et refuse de m'obéir.

Peu après le retour de Mozart à Vienne, Constance, de nouveau enceinte, tombe gravement malade. Il ne va pas bien non plus. Il envoie lettre sur lettre à Puchberg.

Vienne, le 12 juillet 1789

Très cher ami, très honorable frère !

Dieu ! Me voici dans une situation que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi. Et si vous, mon meilleur ami et frère, m'abandonnez, je suis perdu, ainsi que ma pauvre femme malade. – Elle attend la guérison ou la mort avec philosophie. – L'autre jour, chez vous, je n'ai pas osé vous ouvrir mon cœur – j'ai manqué de courage – j'ose à peine écrire en tremblant – et je n'écirais même pas si je ne savais que vous me connaissez et que vous n'ignorez rien de ma situation désespérée.

Ô Dieu ! Au lieu de vous remercier et de vous rembourser, mon ami et mon frère, je vous adresse une nouvelle requête. Vous qui connaissez mon cœur, vous devez ressentir la douleur que j'en éprouve.

La maladie m'a empêché de gagner quoi que ce soit. J'ai voulu donner des concerts en souscription chez moi afin de rembourser au moins une partie de mes dettes, mais j'ai échoué. – Le Destin m'est hostile – uniquement à Vienne ! J'ai fait circuler une liste, mais seul le baron van Swieten a souscrit ! – Ma petite femme commence à aller un peu mieux et je me serais remis au travail sans ce nouveau coup, sans ce coup terrible. – Mon cher frère, mon ami, vous connaissez ma situation, mais vous savez aussi que le roi de Prusse m'a commandé six quatuors et sa fille six sonates faciles pour le piano¹¹⁵, de sorte que dans un mois ou deux je recevrai quelque chose. Ainsi, vous ne prenez pas un grand risque. Tout dépend donc de la décision que vous prendrez de me prêter ou non 500 florins. En attendant que mes affaires soient arrangées, je m'engage à vous rembourser 10 florins par mois – puis je rembourserai le tout en ajoutant les intérêts que vous voudrez.

¹¹⁵ Il écrira seulement trois quatuors et une sonate, qui sera sa dernière.

Les souffrances du jeune Mozart

Voilà, Dieu soit loué vous savez tout. Ne vous offensez pas et songez que sans votre aide l'honneur, la tranquillité d'esprit et peut-être la vie de votre ami et frère sont réduits à néant.

Votre serviteur, ami véritable et frère

W. A. Mozart

Ah Dieu ! – Je ne peux me résoudre à envoyer cette lettre ! – Et pourtant je le dois ! – Sans cette maladie, je n'aurais pas besoin de mendier honteusement auprès de mon unique ami. – J'espère néanmoins que vous me pardonnerez. – Adieu ! Pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi ! – et – Adieu ! –

Vienne, le 17 juillet 1789

Très cher ami, très honorable frère !

Vous êtes sûrement fâché contre moi, puisque vous ne me répondez pas ! [...]

S'il vous est impossible de me prêter une telle somme, je vous prie de me montrer votre affection amicale et fraternelle en me faisant parvenir ce que vous pourrez, au nom de Dieu, car je suis en grand besoin. [...]

Ma femme était de nouveau malade hier. On a appliqué des sangsues et aujourd'hui elle se porte un peu mieux. – Le Dr Closset est revenu. – Ah, que je suis malheureux ! – J'oscille entre l'espoir et la peur.

J'imagine que les sangsues coûtent cher. Les consultations du Dr Closset, qui soigne habituellement des ducs et des princes, ne sont pas données non plus. Puchberg prête 150 florins.

Mozart a cessé de tenir ses comptes dans un cahier jaune. Même sans parler du jeu, il me semble qu'il vit largement au-dessus de ses moyens. Il avait une petite soubrette et une cuisinière, maintenant j'entends parler d'un valet. Il possède une voiture et un cheval, un billard, plusieurs pianos de grande valeur. Il s'habille toujours à la dernière mode. Il n'existe pas de sécurité sociale pour rembourser les frais médicaux, pourtant il choisit les médecins les plus chers. En vérité, il dépend du bon vouloir de ces nobles qu'il refuse de servir. Le prince Lichnowsky reste fâché. Les autres seigneurs ont peut-être boycotté la souscription par solidarité avec le prince.

Constance se rétablit lentement et part en convalescence dans la ville d'eaux de Baden, à une trentaine de kilomètres de Vienne. Dans une lettre écrite vers le milieu du mois d'août, Mozart la prie de surveiller sa conduite – "souviens-toi de la promesse que tu m'as faite, ma chérie !" – car de vilaines rumeurs rapportent qu'elle se montre trop familière "avec N. N. et aussi avec N. N." Il ne s'agit pas de jumeaux, mais de personnes dont Nissen, le vilain censeur, a remplacé le nom par l'expression latine *Nomen Nescio*, "nom inconnu".

De retour à Vienne en octobre, Constance met au monde une petite fille, Anna, qui ne vit qu'une heure.

1790. *Così fan tutte*

Le 14 juillet 1789, les Parisiens ont pris la Bastille. L'événement ne manque pas de susciter quelque émotion à Vienne et dans le reste de l'Europe. Des producteurs malins se disent que c'est le moment de ressortir du placard *Les Noces de Figaro*. Malins ? Pas tant que ça : ils ne pensent même pas à imprimer des affiches proclamant : "Un opéra révolutionnaire". C'est qu'ils n'ont pas étudié le marketing dans une école de commerce.

On donne une première représentation le 29 août, onze autres jusqu'à la fin de l'année, quinze en 1790.

Alors qu'il craignait de couler au fond de l'abîme, Mozart renoue avec le succès et respire un peu. Comme on parle de lui en ville et à la cour, l'empereur Joseph II se souvient de son existence et décide de lui commander un opéra. Qui dit commande dit promesse de paiement. Une commande impériale ! On ne peut rêver plus solide... Puchberg prête sans rechigner plusieurs centaines de florins à Mozart.

L'empereur suggère à Da Ponte une histoire qui court les salons de Vienne : à Trieste, un homme jaloux, voulant mettre à l'épreuve la vertu de sa fiancée, a prétendu partir en voyage ; ensuite, il s'est déguisé et a tenté de la séduire sous sa nouvelle apparence ; la jeune fille a commencé par résister à ses avances, mais elle a fini par céder ; au lieu de se réjouir qu'elle soit tombée amoureuse de lui deux fois, il l'a tuée.

Un opéra à deux personnages, cela n'existe pas. Da Ponte multiplie donc la fiancée par deux : Fiordiligi et Dorabella sont deux sœurs fiancées à Guglielmo et Ferrando. Un vieux philosophe cynique, Alfonso, prétend que toutes les femmes sont volages. Guglielmo et Ferrando défendent leurs fiancées, mais Alfonso se fait fort de prouver qu'elles sont comme les autres (*Così fan tutte*, ainsi font-elles toutes). Les jeunes hommes annoncent qu'ils partent à la guerre, puis se déguisent en "Albanais" et reviennent faire la cour aux demoiselles. Seulement, chacun fait la cour à la fiancée de l'autre. Bien entendu, les jeunes filles ne restent pas longtemps insensibles au charme des beaux étrangers, au point qu'elles acceptent bientôt de les épouser. Quand les faux Albanais ôtent leur déguisement, les fiancées sont affreusement humiliées et Alfonso triomphe. L'opéra ne se termine pas par un double meurtre ; chacun pardonne à sa chacune et renoue avec elle.

Une fois de plus, la musique merveilleuse de Mozart transforme l'intrigue. Elle dépeint deux êtres sensibles, Fiordiligi et Ferrando, et deux écervelés, Dorabella et Guglielmo. Elle nous montre donc clairement que les couples formés par les deux sœurs et les Albanais s'accordent mieux que les couples "légitimes". Elle nous dit la violence et la fragilité de l'amour, la difficulté de s'engager pour la vie, l'amertume des occasions manquées. Si Da Ponte et Mozart s'en étaient tenus au sujet proposé par l'empereur, ils auraient écrit une farce misogyne de plus, qui nous paraîtrait aujourd'hui complètement démodée. *Così fan tutte* possède une profondeur psychologique que l'on ne retrouvera pas dans l'opéra avant le XX^{ème} siècle. C'est une œuvre qui restera toujours moderne.

Pour remercier Puchberg, Mozart lui présente l'opéra en privé le 31 décembre 1789. Il invite un seul autre auditeur : Joseph Haydn.

Les souffrances du jeune Mozart

La première représentation officielle a lieu le 26 janvier 1790, veille du trente-quatrième anniversaire de Mozart. Au contraire des deux précédents, l'opéra ne suscite ni débats, ni controverses. Les critiques le trouvent "amusant", sans remarquer sa dimension tragique.

Joseph II, malade, n'assiste pas à la création de l'œuvre qu'il a commandée. Il meurt le 20 février, à l'âge de quarante-neuf ans. Son petit frère Léopold II, grand-duc de Toscane, lui succède. On représente *Così fan tutte* cinq fois avant la fermeture des théâtres pour cause de deuil officiel. Le nouvel empereur n'a pas les mêmes goûts que l'ancien. Salieri et les autres musiciens bien en cour tombent en disgrâce, ainsi que Da Ponte – qui part à Trieste. Mozart espère obtenir un poste à l'occasion de ces bouleversements. S'il n'a pas revu le nouvel empereur depuis son dernier voyage en Italie, il connaît bien son fils l'archiduc Franz, qui vit à Vienne (et succèdera à Léopold II dans deux ans). Il lui écrit une requête, dont nous ne possédons qu'un brouillon inachevé :

Votre Altesse Royale

J'ose supplier respectueusement Votre Altesse Royale de bien vouloir intercéder auprès de Sa Majesté en faveur de mon humble pétition. – Le désir de la gloire, l'amour du travail et la conviction de ma compétence m'incitent à solliciter le poste de second maître de chapelle, d'autant plus que le style religieux m'est familier depuis mon enfance, ce qui n'est pas le cas de l'excellent maître de chapelle Salieri. Ayant acquis une certaine réputation dans le monde pour mon jeu sur le piano-forte, je me permets de demander aussi que l'on me confie l'instruction musicale de la famille royale. – Convaincu que je m'adresse à l'intermédiaire le plus digne et le plus favorable...

Mozart attend une réponse positive d'un jour à l'autre. Le baron van Swieten lui apporte son soutien et lui affirme que l'affaire est dans le sac. Ah, mais il ne peut pas se présenter à la cour dans un costume de l'année dernière... Il faudrait aussi racheter une perruque... Il écrit à Puchberg. Il l'assure (a-t-il réussi à se convaincre lui-même ?) que c'est la dernière fois qu'il lui demande de l'argent, puisque son futur poste à la cour lui permettra de tout rembourser en quelques mois.

(Début avril 1790)

Très cher ami

Je vous envoie un billet du B. van Swieten que je viens de recevoir. Vous verrez comme moi que mes perspectives n'ont jamais été aussi bonnes. – Je me tiens sur le seuil de ma réussite – mais j'échouerais à tout jamais si je n'arrive pas à saisir ma chance. Sans l'appui d'un ami fidèle, je devrais abandonner tout espoir. – Vous avez sans doute observé en moi, ces derniers temps, une certaine tristesse – et si je ne vous en ai pas parlé, c'est en raison des bienfaits dont vous m'avez comblé ; – mais puisque me voici, une fois de plus et pour la dernière fois, dans des circonstances fort critiques, dont dépend mon bonheur à venir, je m'adresse à vous et vous demande de m'aider de toutes vos forces au nom de notre amitié et de notre fraternité. – Vous connaissez ma triste situation – vous comprenez que la cour ne doit rien savoir, car à la cour on ne vous juge pas sur les circonstances, mais seulement sur les apparences. Vous savez aussi, vous le savez bien, que si j'obtiens ce que j'ai toutes raisons d'espérer, vous n'aurez rien perdu. – Avec quel plaisir je vous rembourserai alors mes dettes ! – Avec quel plaisir je vous remercierai ! – tout en restant à tout jamais votre obligé ! – Quelle sensation plaisante quand on atteint enfin le but ! –

Les souffrances du jeune Mozart

Quelle sensation divine quand quelqu'un vous a aidé – mes larmes m'empêchent de continuer – Bref ! – vous tenez mon bonheur entre vos mains. – Faites selon votre noble cœur – faites ce que vous pouvez et songez que vous aidez un homme droit et éternellement reconnaissant, qui souffre encore plus des effets de sa situation sur vous que sur lui-même.

Mozart

Puchberg prête 150 florins.

Vienne, 8 avril 1790

Vous avez raison, très cher ami, de ne pas me répondre. Je vous importune vraiment trop.
[...]

Je vous aurais rendu visite en personne, mais ma tête est enrubannée de pansements à cause de mes dents et de ma migraine ; – ces douleurs rendent mon désespoir encore plus sensible. Je vous prie une fois de plus de m'aider et de me pardonner.

Mozart

Puchberg prête 25 florins.

Vienne, 23 avril 1790

Très cher ami et frère

Si vous pouviez m'envoyer quelque chose, ne serait-ce que la même petite somme que la dernière fois, vous obligeriez grandement votre fidèle ami et frère

Mozart

Puchberg prête 25 florins.

(Début mai 1790)

[...]

Je songe à donner des concerts en souscription. – En attendant je dois vivre et payer 275 florins de loyer pour mon nouvel appartement. – Si j'avais en main 600 florins au moins, je pourrais composer tranquillement – eh oui, le calme est à ce prix.

[...]

Puchberg prête 150 florins.

Vienne, le 17 mai 1790

Vos gens vous ont sans doute dit que je suis passé chez vous hier. – Vous savez que j'ai décidé, faute de trouver des amis véritables, d'emprunter de l'argent à des usuriers. – Comme il me faut du temps pour trouver un membre de cette profession un peu moins malhonnête que les autres, je vous supplie, très cher ami, de m'avancer ce que vous pouvez. – Dès qu'ils m'auront prêté l'argent, je vous rembourserai. – J'ai beaucoup d'espoir du côté de la cour, car on m'assure que l'empereur n'a pas rejeté ma pétition comme les autres, mais qu'il l'a gardée. – C'est bon signe.

Votre très reconnaissant

Mozart

PS. J'ai maintenant deux élèves. J'aimerais bien porter leur nombre à huit. – Faites savoir que je donne des leçons.

Puchberg prête 150 florins.

14 août 1790

Très cher ami et frère

Les souffrances du jeune Mozart

Je souffrais hier et cela ne va pas mieux aujourd'hui. La douleur m'a empêché de dormir toute la nuit. Avec toutes ces allées et venues [entre Vienne et Baden, ou Constance suit une nouvelle cure], j'ai dû m'échauffer et attraper froid sans m'en rendre compte. Représentez-vous mon état – malade, plein d'inquiétude et de soucis... – Comment pourrais-je guérir dans ces conditions ? Dans huit ou quinze jours je recevrai du secours – sans aucun doute – mais pour l'instant c'est la disette. Pourriez-vous m'envoyer un petit quelque chose ? – La moindre somme m'aiderait dans l'immédiat. – Vous soulageriez au moins temporairement

votre véritable ami, serviteur et frère

W. A. Mozart.

Puchberg prête encore 10 florins. Mozart lui doit en tout 510 florins.

L'empereur porte deux couronnes : celle d'Autriche-Hongrie et celle du Saint-Empire Romain Germanique. Le second couronnement doit avoir lieu à Francfort en octobre 1790. Toute la cour se déplace. L'empereur invite la plupart des musiciens de Vienne à l'accompagner, mais pas Mozart. Cette fois, l'affaire est claire : c'est la disgrâce. En l'absence de toute explication officielle, on suppose aujourd'hui que l'empereur, qui réagissait au déroulement de la révolution française en devenant de plus en plus réactionnaire, se méfiait des francs-maçons en général et du compositeur des Noces de Figaro en particulier.

Mozart n'a pas le choix : il doit aller à Francfort quand même. Il compte profiter des grandes fêtes et réjouissances pour donner un concert ou deux, pour rencontrer des gens qui lui commanderont des œuvres, pour revoir des amis susceptibles de l'aider. Il finance son voyage en empruntant 800 florins à un usurier nommé Lackenbacher (auquel il promet de rembourser 1 000 florins dans les deux ans). Ses meubles et son argenterie servent de garantie. Comme il a rendu son appartement de Vienne, Constance va habiter chez sa sœur Josepha.

Il se montre optimiste, au moins dans sa première lettre à Constance :

Francfort sur le Main, le 28 septbr 790

Très chère petite femme de mon cœur !

Nous arrivons à l'instant – il est une heure de l'après-midi. Nous avons mis seulement six jours. Le voyage a été agréable, le temps parfait, sauf pendant une journée – et cela ne m'a pas dérangé, parce que ma voiture (j'aimerais l'embrasser) était magnifique. Nous avons déjeuné à Regensburg au son d'une musique de table divine. Nous avons pris un petit déjeuner à Nuremberg, une ville hideuse¹¹⁶. [...]

J'attends avec impatience des nouvelles de toi, de ta santé, de notre situation, etc. – Je suis fermement décidé à faire ici les meilleures affaires possibles et je me réjouis à l'idée de revenir ensuite auprès de toi. – Quelle vie splendide nous mènerons alors ! Je vais travailler – travailler tellement – que nous ne craignons plus de retomber, au gré de circonstances imprévues, dans une situation aussi fatale.

[Dans la suite de la lettre, il lui demande d'emprunter à l'un pour rembourser l'autre.]

Adieu je t'embrasse 1 000 fois

¹¹⁶ La ville de Nuremberg, qui n'a pas beaucoup changé depuis le moyen-âge, nous paraît aujourd'hui très belle. Le "siècle des lumières" n'aimait pas beaucoup les vieilleseries.

Les souffrances du jeune Mozart

Pour toujours ton Mzt.

Deux jours plus tard :

Francfort, le 30 septbr 790

Petite femme chérie de mon cœur !

[Il modifie ses instructions pour l'emprunt : si son frère franc-maçon Hoffmeister, l'éditeur de musique, voulait bien se porter garant, l'usurier Lackenbacher prêterait peut-être 2 000 florins.]

Mon amour, j'arriverai sans doute à quelque chose ici – mais ce sera sans doute inférieur à ce que tu penses. Je suis connu et apprécié, c'est certain... Nous verrons bien. [...]

Je me réjouis comme un enfant à l'idée de te revoir. – Si tu étais ici, je trouverais peut-être plus de plaisir aux aimables manières des gens à mon égard ! – Sans toi, cela me paraît si vide. – Tout est froid dans mon cœur – d'un froid de glace. – Adieu, mon amour, je suis à toi pour toujours et t'aime de toute mon âme.

Peut-être dirait-on aujourd'hui qu'il souffre de dépression. Depuis un an, préoccupé par les questions d'argent, il a très peu composé. Il n'a pas envie de sortir et de rencontrer du monde :

Francfort, le 3 oct 790

[...]

Je mène une vie retirée. Je reste dans ma chambre toute la matinée pour écrire l'adagio de l'horloger¹¹⁷, afin que quelques florins puissent danser dans les mains de ma chère petite femme. Je déteste tellement ce travail que je n'arrive pas à l'achever. – Chaque jour j'écris quelques notes – et chaque jour je m'arrête, tant cela m'ennuie.

[...]

Ses amis, nombreux dans l'entourage de l'empereur, louent une salle pour qu'il puisse donner un concert de ses œuvres : deux symphonies, deux concertos, des airs chantés, une improvisation au piano.

Francfort, le 8 oct 790

Très chère petite femme !

[...]

Ne m'écris plus. Je donne mon concert mercredi ou jeudi – et dès vendredi – tschiri tschitschi – je m'enfuis. – Chère petite femme, je ne gagnerai sans doute pas assez ici pour pouvoir payer 800 ou 1 000 florins dès mon retour.–

[Il expose un projet fumeux : il ne remboursera pas l'usurier Lackenbacher, si bien que Hoffmeister perdra sa garantie ; en contrepartie, il offrira à ce dernier de la musique à éditer. Ainsi, sa chère petite femme et lui garderont l'argent et seront riches !]

À mon retour je pourrai donner des petits concerts de quatuor en souscription et prendre des élèves. – Mais il faut que tu arranges l'affaire de la dette si tu veux que je revienne. – Si tu pouvais voir le fond de mon cœur : l'envie de te revoir et de t'embrasser y livre une lutte sans merci contre le désir de rapporter beaucoup d'argent à la maison. – Oui, j'envisage souvent de pousser mon voyage plus loin, mais quand ma décision est pratiquement prise, je me représente combien je regretterais de m'éloigner si longtemps

¹¹⁷ Un comte viennois qui collectionne les horloges à musique et les automates lui a commandé une musique pour un petit orgue mécanique.

Les souffrances du jeune Mozart

de ma chatte adorée – pour un résultat incertain et peut-être stérile. – J’ai l’impression que je t’ai quittée depuis des années. – Crois-moi, mon amour, si tu étais à mes côtés, je pourrais prendre ce genre de décision plus facilement. – Je suis trop habitué à toi, je t’aime trop, pour pouvoir rester longtemps loin de toi.

Il est vrai que je suis célèbre et admiré ici, mais ils sont encore plus radins que les Viennois.

[...]

Ton Mozart

Demain c’est le couronnement.

Surveille bien ta santé. – Sois prudente quand tu sors te promener. – Adieu.

Francfort, le 15 oct 1790

Très chère petite femme de mon cœur !

Mon concert a eu lieu ce matin à onze heures. Ce fut une belle réussite en ce qui concerne l’honneur et la gloire, mais un échec du point de vue de l’argent. – Un prince donnait un grand déjeuner au même moment.

[...]

Il quitte Francfort le lendemain. Il joue devant le prince électeur de Mayence. À Mannheim, il assiste à une représentation des Noces. L’un des chanteurs raconte l’incident suivant dans ses mémoires : “J’ai vu ce petit homme et l’ai pris pour un apprenti tailleur. Je me trouvais près de la porte pendant la répétition. Il arrive et me demande la permission d’écouter. Je veux le chasser.

– Pourtant, vous permettrez bien au maître de chapelle Mozart d’écouter son œuvre ?

On imagine facilement mon embarras.”

À Munich, le prince électeur de Bavière le prie de participer à un concert en l’honneur du roi de Naples. Il retrouve Cannabich et d’autres vieux amis. Peu à peu, sa bonne humeur revient. D’une lettre sans doute brûlée pour des raisons que nous ignorons, il reste un fragment :

Quand j’ai écrit la page précédente, bien des larmes ont coulé sur le papier, mais maintenant, Ô joie ! – Attrape ! – Des petits baisers volent autour de toi en quantité. – Ah diable, j’en vois aussi tout un essaim ! – Oh ! Ah ! J’en ai capturé trois... – Ils sont exquis !

1791. La flûte enchantée

Il revient à Vienne et s'installe dans un nouvel appartement, dont on possède un plan réalisé peu après sa mort. C'est moins somptueux que le grand appartement qui a ébloui Léopold, mais pas mal quand même : cinq grandes pièces en enfilade, pour une surface totale de 150 m² environ.

Mes chers lecteurs aiment sans doute visiter les appartements. En tout cas, moi, j'aime ça. Commençons par le cabinet de travail. C'est la seule pièce qui donne sur la rue. Elle contient le piano de Mozart, sa bibliothèque de partitions, son bureau. La pièce suivante est très sombre, puisqu'elle ne possède aucune fenêtre. Mozart en a fait sa chambre. Il a placé là son grand billard, qui avait sans doute sa propre pièce dans l'appartement précédent. Le jeune Karl dort dans un petit lit auprès de ses parents. Après avoir traversé un petit salon sans fenêtre, nous entrons dans la salle à manger, qui donne sur une cour étroite. La cuisine donne sur la même cour. Je considère la cuisine comme une pièce à part entière, parce qu'elle sert aussi de chambre pour les deux servantes – dont les lits sont cachés par un paravent. L'appartement contient en tout sept tables, dix-huit chaises et trois canapés ou divans.

Mozart trouve des élèves. Un violoniste amateur, marchand fortuné et frère franc-maçon, lui commande un quintette à cordes. Ses revenus restent insuffisants, puisqu'il doit rembourser des dettes considérables. Je remarque qu'il a renvoyé son valet. Je suppose que si j'étais à sa place, je me passerais aussi des services des deux servantes, mais il est vrai qu'elles ne coûtent pas cher. Constance ne peut pas se passer de Sabine, sa femme de chambre particulière. Leonne (surnommée Lorl), l'autre servante, rentre en général chez elle à la campagne en été, mais revient à l'automne.

Joseph Deiner, patron de l'auberge "Au serpent d'argent", où Mozart achète à manger, raconte dans ses mémoires¹¹⁸ une visite chez le compositeur en décembre 1790 :

"Je l'ai trouvé en train de danser avec sa femme autour de son cabinet de travail. Je lui ai demandé s'il enseignait la danse à sa femme. Mozart m'a répondu en riant :

– Nous nous réchauffons, parce que nous avons froid et ne pouvons acheter du bois.

Je suis reparti aussitôt et je lui ai apporté du bois. Il m'a promis de me payer dès qu'il aurait de l'argent."

Mozart ressemble à la cigale, qui se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. "Vous chantiez ? J'en suis fort aise. Eh bien, dansez maintenant !" Son insouciance contribue peut-être à son malheur. Bien qu'il soit capable de composer une fugue à quatre voix, ce qui n'est pas à la portée du premier venu, il ne comprend rien aux taux d'intérêt et s'emmêle dans ses dettes. Il s'affole parce qu'il croit devoir rembourser des agios semestriels qu'il ne doit pas encore. Il faut dire que c'est vraiment compliqué. Voici, par exemple, le début de la reconnaissance de dette établie par l'usurier Lackenbacher et signée par Mozart :

¹¹⁸ Certains biographes disent qu'il avait beaucoup d'imagination. Il n'était peut-être pas patron, mais seulement concierge de l'auberge.

Les souffrances du jeune Mozart

Je soussigné Wolfg. A. Mozart, compositeur de la cour, certifie et reconnais par la présente, officiellement et en bonne forme de droit, que monsieur Heinrich Lackenbacher, commerçant, m'a prêté un capital de 1 000 fl., je dis mille florins en monnaie de convention, à savoir en pièces de vingt kreutzer de monnaie impériale autrichienne en argent, selon l'étalon de vingt florins, compté à 3 pièces d'argent de un mark de Cologne. [...]

Vive l'euro !

Un directeur d'opéra l'invite à Londres. Comment pourrait-il accepter ? Il faudrait trouver de l'argent pour faire garder le petit Karl Thomas et pour payer le voyage. En fin de compte, c'est son ami Joseph Haydn qui part. Comme il a déjà près de soixante ans, tout le monde l'appelle "Papa Haydn". Il vient prendre congé de Mozart :

– Ils m'ont promis 300 livres pour un nouvel opéra, 300 pour six symphonies et 200 pour leur publication, 400 pour diriger une vingtaine de concerts...

– Qu'en dit le prince Esterhazy ?

– Il ne dit rien, il est mort. Le nouveau prince n'aime pas la musique. Il me garde à son service, mais m'autorise à voyager.

– Tout de même, Papa Haydn, courir le monde à votre âge ! Vous n'avez jamais quitté l'Autriche. Vous ne parlez pas les langues étrangères...

– La langue que je parle est comprise dans le monde entier !

– Ah, Papa Haydn, j'espère que nous nous reverrons...

Mozart craint que le vieux bonhomme ne survive pas à la fatigue du voyage. Ils ne se reverront pas, mais ce n'est pas Haydn qui va mourir...

Ce qui est réconfortant (pour nous), c'est que Mozart se remet à composer. Il écrit son dernier concerto pour piano, le vingt-septième (K. 595), une œuvre absolument sublime et pourtant très simple. Tous les chefs-d'œuvre de sa dernière année ont une grâce particulière, un peu naïve et populaire. Par exemple, il écrit deux petits morceaux cristallins pour Marianne Kirchgassner, une jeune aveugle qui joue de l'harmonica de verre¹¹⁹.

Loin de la cour et des nobles raffinés de Vienne, il se rapproche d'Emanuel Schikaneder, un frère franc-maçon qu'il a rencontré à Salzbourg dix ans plus tôt et qui dirige maintenant un théâtre dans les faubourgs de la ville.

Schikaneder et Mozart élaborent ensemble le livret d'un singspiel intitulé *La flûte enchantée* qui raconte, sous la forme d'une "féerie" avec dragon, animaux sauvages, foudre et autres effets spéciaux, l'initiation à la franc-maçonnerie. Tamino, un jeune prince, arrive dans un pays mystérieux dont la reine le prie de délivrer sa fille, Pamina, prisonnière d'un méchant magicien. Après avoir affronté diverses épreuves, le prince finit par délivrer et épouser la princesse, mais il découvre au passage que le magicien est bon et la reine méchante. On peut deviner dès le début que la reine est méchante, parce qu'elle s'appelle "reine de la nuit" et chante des airs inutilement virtuoses. Elle représente le despotisme et le matérialisme qui entravent l'humanité.

¹¹⁹ Cet instrument inventé (dit-on) par Benjamin Franklin est constitué de verres plus ou moins remplis d'eau que l'on fait vibrer avec le doigt.

Les souffrances du jeune Mozart

Le prince est aidé dans sa quête par Papageno, un oiseleur rigolo portant un costume de plumes, qui représente l'être humain primitif et instinctif. C'est le personnage préféré des spectateurs des faubourgs – et des spectateurs d'aujourd'hui – parce que l'initiation à la franc-maçonnerie et tout ça, il faut bien le reconnaître, c'est plutôt barbant. Papageno imite le chant des oiseaux avec une flûte de Pan pour les attirer. Mozart aime beaucoup les oiseaux. Après la mort de l'étourneau (le "petit fou" pour lequel il a composé un poème), il a acheté un canari ; ainsi, quand il ne joue pas lui-même de la musique, il peut en entendre. Un oiseau radio, en quelque sorte. Dans une lettre à Constance – qui, enceinte pour la sixième fois et très fatiguée, reprend des forces à Baden – il écrit qu'il irait la voir plus souvent s'il pouvait emporter son piano et son oiseau¹²⁰.

Comme Papageno dit trop de bêtises, trois dames de compagnie de la reine de la nuit douées de pouvoirs magiques le rendent muet. Il chante alors à bouche fermée. Plus tard, il s'exprime aussi à l'aide d'un petit carillon de clochettes. La musique douce et éthérée du carillon ressemble à celle que Mozart écrivait pour l'harmonica de verre. On dirait qu'il a déjà mis un pied dans l'autre monde.

Mozart compose la Flûte Enchantée entre deux visites à Puchberg pour réclamer un peu d'argent, entre deux leçons, entre deux allers-retours à Baden. Il trouve tout de même le temps d'écrire à Constance.

La première moitié de la lettre ci-dessous ayant été écrite en français, j'ai respecté l'orthographe de Mozart :

Le 6 de juin 1791

Ma très cher Épouse !

J'attends avec beaucoup d'impatience une lettre qui m'apprendra come vous avés paßée le Jour d'hier ; – je tremble quand je pense au baigne¹²¹ du St. Antoin ; car je crains toujours le risque de tomber dans l'escalier en sortant – et je me trouve entre l'esperance et la crainte – une situation bien desagreable ! si vous n'étiez pas große j'en craignerais moins – mais abandonons cette Idée triste ! – Le Ciel aura eu certainement soin de ma Chere Stanzi-Marini-Plumpi-Strumpi.

[En allemand] Je reçois à l'instant ta chère lettre et j'apprends avec joie que tu es bien portante. Je suis heureux que tu aies bon appétit. Mais qui baffe énormément doit aussi beaucoup chier – je veux dire, marcher. Pourtant, je crois que tu ne devrais pas faire de grandes promenades sans moi.

Adieu – ma chérie – mon unique ! Regarde un peu en l'air : voilà que s'envolent de ma bouche 2 999 baisers et demi qui attendent que quelqu'un les attrape.

La lettre suivante est de nouveau bilingue :

Le 11 de juin 1791

Ma très chère Épouse !

¹²⁰ Dès le moyen-âge, on compose des musiques qui imitent le chant des oiseaux. Rameau a imité la poule, Haydn et Mahler le coucou. Siegfried, le héros de la Tétralogie de Wagner, comprend le langage des oiseaux après avoir bu le sang du dragon.

¹²¹ Bain.

Les souffrances du jeune Mozart

Criés avec moi contre mon mauvais sort ! – Mlle Kirchgassner ne dône pas son Academie lundi ! – par consequent j’aurais pu vous posseder, ma chère, tout ce jour de dimanche – mercredi je viendrai sûrement.

[En allemand]

Quand tu prends ton bain, prends garde de ne pas glisser et ne reste jamais seule ! – Si j’étais à ta place, j’arrêteraïs le traitement un jour de temps en temps, afin que la cure ne soit pas trop brutale. – Je ne peux te dire ce que je donnerais pour être à Baden avec toi plutôt qu’ici ! – Pour tromper mon ennui, j’ai composé aujourd’hui un air de mon opéra. – Je me suis levé à quatre heures et demi du matin. Chose étrange, j’ai retrouvé ma montre – mais pas la clé – donc je ne peux pas la remonter. Quelle tristesse ! Schlumbla¹²² ! – Méditons sur ce mot. – Du coup, j’ai remonté la grande horloge. – Adieu, mon amour ! Je déjeune aujourd’hui chez Puchberg. Je t’embrasse 1 000 fois.

Ton mari qui t’aimera toujours

Mozart

Surveille bien Karl. Embrasse-le de ma part.

Prends un laxatif au miel si tu es constipée, mais seulement dans ce cas.

On a du mal à imaginer que le petit homme nerveux et inquiet qui écrit les lettres ci-dessous compose au même moment le plus limpide et le plus serein des opéras.

Vienne, le 12 juin 1791

Ma très chère petite femme

Pourquoi n’ai-je pas reçu de lettre hier ? L’angoisse au sujet de ton bain m’a tourmenté toute la journée, ainsi qu’autre chose. – Je suis passé chez N. N. dès le matin. – Il m’a promis, sur l’honneur, de venir chez moi entre midi et une heure pour tout arranger – si bien qu’au lieu d’aller déjeuner chez Puchberg, je suis resté à l’attendre – à l’attendre – mais deux heures et demie ont sonné et il n’était pas arrivé ! – Alors j’ai écrit un billet que je lui ai fait porter – et je suis allé, en attendant, à la Couronne de Hongrie – car tous les autres restaurants étaient déjà fermés – et j’ai dû manger seul, puisque les habitués étaient déjà partis. Mon inquiétude en ce qui te concerne et la disparition de N. N. ont gâté mon appétit !

Si seulement j’avais quelqu’un à qui parler ! – Ce n’est pas bon pour moi d’être seul quand mon esprit est préoccupé. – À trois heures et demie je suis rentré à la maison. Le messenger n’était pas revenu. – J’ai attendu – attendu. Il est arrivé à six heures et demie avec un billet. – Ce n’est jamais agréable d’attendre, mais encore moins quand on est déçu par le résultat de l’attente – le billet contenait de grandes excuses – qu’on n’avait pas pu venir au rendez-vous fixé – de grandes protestations – qu’on ne m’oublierait certainement pas, qu’on tiendrait certainement parole.

Ce matin, je me suis levé à cinq heures – je me suis habillé aussitôt – je suis passé dire un mot à mon élève Montecuculli, puis je suis allé tout de suite chez N. N., mais l’oiseau s’était déjà envolé.

Maintenant je dois sortir pour aller déjeuner chez les Remberg. – Si je n’avais pas solennellement promis d’y aller, si ce n’était pas vraiment impoli de me défilier, j’y aurais

¹²² Interjection inventée, qui n’a aucun sens.

Les souffrances du jeune Mozart

renoncé – mais que ferais-je à la maison ? – Demain je pars te rejoindre – Si seulement mes affaires étaient arrangées ! – Qui ira secouer N. N. à ma place ? Je suis passé chez lui tous les matins, sinon il n’aurait rien fait du tout.

Je t’en prie, ne va pas au bal aujourd’hui. – Attends demain, nous irons ensemble. – Ah, si seulement j’avais reçu de tes nouvelles ! – Bon ! La demie de 10 heures vient de sonner, et l’on déjeune à midi – et maintenant déjà la sonnerie de 11 heures ! – Je ne peux plus l’attendre !

[...]

Vienne, juin 1791

Ma très chère épouse

Il est 9 heures du soir et je suis chez N. N. depuis trois heures. – Je crois maintenant qu’il tiendra parole. – Il m’a promis d’aller te voir dès ce soir¹²³. Je lui donne ce mot et te prie de bien le recevoir.

Je te demande instamment de ne pas aller au bal. – Cette personne – *tu me comprends bien* – d’ailleurs tu ne pourras pas danser – et regarder ? – ce sera plus amusant quand le petit homme sera là.

Je n’ai pas le temps d’en écrire plus. Je dois encore aller chez Montecuculli. – La vraie lettre arrivera demain. Adieu. – N’oublie pas ce que je t’ai écrit pour le bain – et aime moi autant que je t’aime et t’aimerai toujours.

En plus de tous ses soucis, Mozart est jaloux. Les historiens n’en savent pas plus sur “cette personne” que sur le mystérieux N. N. qui doit arranger les affaires d’argent. Il faudrait que Constance soit vraiment très volage pour tromper son mari alors qu’elle est enceinte de huit mois et malade. Un témoin affirme avoir vu un petit homme enveloppé dans un grand manteau gris se glisser un soir dans la maison de Constance comme s’il avait voulu la surprendre en galante compagnie.

Son humeur est changeante. Même quand tout va mal, il est capable de faire des farces à ses amis, ainsi qu’il le raconte dans la lettre ci-dessous.

Le 25 juin 1791

Ma très chère épouse !

Je reçois à l’instant ta lettre, ce qui me réjouit énormément – j’espère seulement en recevoir bientôt une seconde, dans laquelle tu me diras si le bain t’a réussi.

J’ai fait une petite surprise à Leutbeg [un ami corniste] aujourd’hui. – Je suis d’abord entré en bas de chez lui chez Mme Rehberg – et j’ai demandé à cette dame d’envoyer sa fille dire à Leutbeg qu’un vieil ami tout juste arrivé de Rome était là – après l’avoir cherché dans toute la ville. – La fille est redescendue, disant qu’il nous priait de l’attendre. – Pendant ce temps, le pauvre homme se préparait comme pour un dimanche – les plus beaux habits, la chevelure bien frisée. – Tu peux t’imaginer comme nous avons ri de lui. Je ne peux pas m’empêcher de me moquer de quelqu’un – si ce n’est pas Leutbeg, c’est Snai¹²⁴. – Où ai-je dormi ? Chez moi, cela va de soi – j’ai bien dormi, sauf que les

¹²³ Avec un peu d’argent, j’imagine.

¹²⁴ Surnom de Süßmayr, son élève en composition, qui séjourne à Baden.

Les souffrances du jeune Mozart

souris sont venues parler affaires avec moi – nous avons longuement discuté. – Je me suis levé avant 5 heures¹²⁵.

[...]

PS. Ce serait peut-être bien de donner un peu de rhubarbe à Karl. Voici quelques mots pour lui – j'espère qu'il me répondra – attrape – attrape – bis – bis – bs – bs – des baisers volent dans l'air pour toi – bs – encore un petit qui trotte après les autres –

Ta deuxième lettre vient d'arriver. Méfie-toi du bain ! – Dors un peu plus – et plus régulièrement ! – sinon je m'inquiète – je suis déjà inquiet.

Adieu –

Son élève et assistant Süssmayr recopie et met au propre les partitions de La Flûte Enchantée. Le mystérieux N. N. vient parfois l'aider. La composition d'un opéra représente un énorme travail. Il faut écrire deux ou trois heures de musique pour une douzaine de chanteurs et plusieurs dizaines d'instrumentistes. Si l'on veut modifier une scène, il faut réviser les partitions de tous les exécutants¹²⁶.

Mozart devrait garder Süssmayr auprès de lui, puisqu'ils travaillent ensemble. Et puis cela lui ferait un peu de compagnie. Ah, ce serait trop simple... Il préfère que Süssmayr reste à Baden pour surveiller Constance. Il écrit tous les jours.

Vienne, le 2 juillet 1791

Ma très chère épouse !

J'espère que tu vas bien. – Je viens de me souvenir que tu n'es jamais vraiment malade pendant tes grossesses. – Les bains n'ont-ils pas un effet trop laxatif ? Je ne tiens pas à en avoir la preuve matérielle et odorante. – Je te conseille plutôt d'arrêter, cela me soulagerait l'esprit. – N'est-ce pas ta journée sans bain aujourd'hui ? Je parie pourtant que ma petite femme est allée au bain.

Je te prie de demander à cet imbécile de Süssmayr qu'il m'envoie ma partition du premier acte, de l'introduction au finale, car je dois l'orchestrer. – Il faudrait qu'il l'assemble aujourd'hui et l'expédie par la première voiture demain – ainsi je l'aurai à midi¹²⁷.

Je viens de recevoir la visite de deux Anglais qui ne voulaient pas quitter Vienne sans avoir fait ma connaissance. – La vérité, bien sûr, c'est qu'ils voulaient rencontrer le fameux Süssmayr et ne sont passés chez moi que pour obtenir son adresse, ayant entendu dire que j'ai la chance et l'honneur de le connaître. – Je leur ai dit d'aller à l'auberge de la Couronne Hongroise et d'attendre qu'il revienne de Baden ! – Ils veulent l'engager pour moucher les chandelles.

J'attends avec impatience de tes nouvelles – déjà midi et demie et je n'ai rien reçu – j'attends encore un peu avant de sceller ma lettre. – Toujours rien, donc je la scelle !

Vienne, le 3 juillet 1791

Très chère petite femme de mon cœur !

¹²⁵ Constance lui demande où il a dormi, donc elle le soupçonne de découcher, remarquent les gens qui cherchent la petite bête. Selon certaines rumeurs, il se montre bien tendre avec les cantatrices de La Flûte.

¹²⁶ Aujourd'hui, les compositeurs commencent à utiliser l'ordinateur pour simplifier ce travail.

¹²⁷ Je suppose qu'une voiture tirée par des chevaux met environ deux heures pour parcourir les trente kilomètres qui séparent Baden de Vienne.

Les souffrances du jeune Mozart

J'ai enfin reçu ta lettre et je suis heureux de savoir que tout va bien. – Si tu prends le bain deux fois de suite, tu recevras une bonne fessée à ma prochaine visite ! – Je te remercie d'avoir envoyé le finale du premier acte et mes vêtements, mais je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas mis une lettre dans le paquet. – J'ai fouillé toutes les poches du manteau et de la culotte. Peut-être que la femme qui a apporté le paquet l'a gardée !

Je me porte assez bien. – Je pense que mes affaires vont s'arranger bientôt. En attendant, je ne peux pas avoir l'esprit vraiment tranquille.

J'espère que Süssmayr n'oubliera pas de copier tout de suite ce qui reste – j'ai besoin de recevoir aujourd'hui les pages de la partition que j'ai demandées. – Il me dit dans sa lettre que nous ne buvez du vin ni l'un ni l'autre. – Je n'aime pas cela. – Le vin est bon pour la santé et ne coûte pas cher, alors que l'eau est fétide.

Aujourd'hui, le déjeune avec Puchberg. – Adieu, ma petite chérie. – Chère Stanzi Marini, je dois partir en toute hâte, parce que je viens d'entendre une heure sonner – et tu sais que Puchberg aime manger à l'heure. – Adieu–

Des baisers pour Karl, des coups de fouet pour – le grand imbécile.

Ton Mozart

Vienne, le 4 juillet 1791

Chère petite femme !

Un mot bref – il est une heure et demie et je n'ai pas encore mangé – voici 3 florins, demain je t'enverrai plus – sois gaie et de bonne humeur – tout ira bien – je t'embrasse 1 000 fois – je meurs de faim – adieu –

Ton Mozart pour toujours

J'ai attendu, parce que j'espérais pouvoir t'envoyer plus d'argent !

Vienne, le 5 juillet 1791

Ma très chère petite femme !

Voici 25 fl. – Règle ton compte aux bains. – Quand je viendrai, nous paierons le reste. – Que Süssmayr m'envoie la suite du manuscrit – et qu'il me lèche le cul.

J'espère pouvoir t'embrasser samedi ou même avant – dès que j'aurai arrangé mon affaire – car je ne peux trouver le repos que dans tes bras ! Ah, j'en ai bien besoin – les soucis me fatiguent, et en plus j'ai mal au ventre.

[...]

Vienne, le 6 juillet 1791

Chère et excellente petite femme !

[...]

L'histoire du ballon [une Montgolfière, qui fascine évidemment les Viennois] ne m'arrange guère. – N. N. devait passer chez moi avant d'aller le voir s'envoler – mais il n'est pas venu – peut-être me rendra-t-il visite quand cette plaisanterie sera finie. – Patience ! – Cela finira par aller mieux et je me reposerai dans tes bras !

Tu veux vraiment me faire plaisir ? Sois gaie et contente. – Si je sais de manière certaine que tu as tout ce que tu désires, alors mes ennuis ne me pèsent guère – la situation la plus difficile et la plus embrouillée devient une plaisanterie si je te sais heureuse et joyeuse. – Adieu – amuse-toi bien avec le grand imbécile. – Pensez à moi et parlez de moi. – Aime-

Les souffrances du jeune Mozart

moi comme je t'aime et sois à jamais ma Stanzi-Marini, de même que je serai toujours ton

Stu
Knaller Praller
Schnip – Schnap – Schnur
Schnepeperl
Snai¹²⁸ !

Mozart

Frotte les oreilles de Süßmayr et dis-lui que tu as voulu chasser une mouche qui s'y était posée ! Adieu – regarde ! Attrape-les – bi – bi – bi – trois baisers, aussi doux que du miel, s'envolent vers toi !

Vienne, le 7 juillet 1791

Ma gentille petite femme !

Je ne peux pas t'écrire beaucoup. – Il faut que je retienne N. N., il ne doit pas m'échapper – je passe la journée auprès de lui dès 7 heures du matin.

[...]

Tout ce que je désire maintenant, c'est que mes affaires soient en ordre et que je puisse te rejoindre. Tu ne peux imaginer combien le temps me pèse loin de toi ! – Je ne peux t'expliquer ce que je ressens, c'est un vide – qui me fait souffrir – une certaine aspiration qui n'est jamais satisfaite et qui par conséquent ne disparaît jamais – et dure, et augmente même de jour en jour. – Quand je pense qu'à Baden nous nous amusons comme des enfants – et qu'ici je vis des heures interminables et tellement tristes – même mon travail ne me réjouit plus – j'étais habitué à me lever de temps en temps pour échanger quelques mots avec toi, et maintenant ce plaisir m'est interdit. – Si je vais au piano et chante un morceau de l'opéra, je m'arrête tout de suite – cela me fait une impression trop forte – Basta ! – Si mon affaire s'arrange enfin, dans l'heure suivante je serai parti d'ici.

Adieu ma très chère petite femme

À jamais ton Mozart

Vienne, le 9 juillet 1791

[...]

Transmets à Süßmayr ce qui suit de ma part :

—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—

Qu'en dit-il ? Est-il satisfait ? Pas trop, je pense. Ce sont de dures paroles, et difficiles à comprendre.

Adieu

¹²⁸ Ces mots ressemblent à des mots ayant un sens, mais ils sont choisis plutôt pour leur valeur musicale. L'oiseleur Papageno chante sur ce genre de paroles fantaisistes dans l'opéra. S'il fallait trouver un équivalent français, cela pourrait donner : "Flaque claque plaque, coupe loupe soupe", etc.

Les souffrances du jeune Mozart

Il n'a pas l'air trop malheureux. Quelques jours plus tard, il envoie à un ami une fausse lettre, rédigée d'une écriture contrefaite et signée :

Votre sincère ami Franz Crotte Süssmayr
Aux cabinets, le 12 juillet.

Vers le milieu du mois de juillet, Constance rentre à Vienne. Un petit Franz-Xavier naît le 26 juillet. Il survivra, deviendra musicien et se fera appeler Franz-Xavier-Wolfgang-Amadeus Mozart.

Alors que la partition de la Flûte est presque achevée, Mozart reçoit trois commandes : un concerto pour clarinette et orchestre, un opéra pour le couronnement de Léopold II à Prague comme roi de Bohême, un requiem – c'est-à-dire une messe funèbre. Sa situation financière est si désespérée qu'il ne peut pas refuser, même s'il doit se tuer à la tâche.

C'est pour Anton Stadler, frère franc-maçon et clarinettiste, qu'il écrit son dernier concerto (K. 622). Il a déjà composé pour lui un magnifique quintette avec clarinette. Tous les clarinettistes peuvent remercier Stadler : ils doivent à son amitié avec Mozart les plus belles œuvres de leur répertoire.

Moins d'un mois avant le couronnement du roi à Prague, Mozart doit remplacer au pied levé Salieri, qui devait composer un opéra pour l'occasion, mais s'est désisté parce qu'il est déjà très occupé. Salieri peut refuser du travail : il est riche ! Mozart écrit *La Clémence de Titus* en dix-huit jours, sur un livret de Métastase¹²⁹ déjà mis en musique une bonne quarantaine de fois – et convenant bien à un couronnement, puisqu'il évoque la générosité d'un empereur pardonnant à des conjurés. Il travaille jour et nuit, confie l'écriture des récitatifs à Süssmayr, achève l'œuvre dans la voiture qui le conduit à Prague. Ses amis praguais remarquent qu'il est affreusement pâle et paraît épuisé. On crée l'opéra le soir même du couronnement, le 6 septembre. Le bruit se répand dans la ville que l'impératrice, qui est italienne, a qualifié l'œuvre de "cochonnerie allemande". Selon un contemporain, la musique est "véritablement divine, d'une douceur céleste", mais la prima donna "chante plus avec ses mains qu'avec sa gorge". Mozart reçoit 1 000 florins.

Un musicien amateur qui aime se faire passer pour compositeur, le comte von Walsegg zu Stuppach, vient de perdre sa femme âgée de vingt et un ans. Il charge son intendant de commander à Mozart un requiem que le comte fera donner dans sa chapelle privée pour le repos de l'âme de son épouse, en prétendant l'avoir composé lui-même. Cette commande un peu étrange suscitera toute une légende : Mozart aurait pris le mystérieux inconnu venu lui commander un requiem pour un spectre lui annonçant sa mort prochaine, etc.

Mozart commence à composer le requiem avant de partir à Prague. À son retour, il achève et révisé la Flûte Enchantée, dont il dirige lui-même du clavecin la première représentation le 30 septembre 1791. Le fidèle Süssmayr lui tourne les pages. Schikaneder joue (et chante) le rôle de Papageno. Les habitants des faubourgs, qui n'ont sans doute jamais entendu parler de Mozart, se pressent dans la salle comme ils le font pour chaque nouveau spectacle du théâtre. Ils applaudissent tous les morceaux, frappent des pieds, hurlent leur joie. Mozart est tellement

¹²⁹ Poète officiel de la cour de Vienne à l'époque de Marie-Thérèse.

Les souffrances du jeune Mozart

ému qu'il se cache en coulisses à la fin de la soirée. Süssmayr et Schikaneder vont le chercher et l'amènent sur scène.

Le public adore l'œuvre et remplit la salle soir après soir. On donne vingt-quatre représentations pour le seul mois d'octobre. Tout le monde peut comprendre le nouvel opéra. C'est un *singspiel* écrit en allemand, avec des dialogues parlés. "Tous les ouvriers, tous les jardiniers y vont", remarque l'épouse du poète Goethe.

Alors que la collaboration entre Mozart et Da Ponte a produit les premiers opéras vraiment "adultes" de l'histoire, la Flûte Enchantée baigne dans un climat de fraîcheur enfantine unique. D'ailleurs les enfants l'adorent. Dès les premières représentations, on confie à des enfants les rôles des animaux sauvages. Mozart lui-même est redevenu l'enfant prodige qui émerveillait l'Europe entière.

Constance étant repartie à Baden avec le nouveau-né, Mozart reste seul à Vienne pour terminer le concerto pour clarinette et écrire le requiem. Il est réconforté par le succès de la Flûte, mais très affaibli. Il perd connaissance à plusieurs reprises.

Il écrit trois lettres à Constance.

Vienne, le 7/8 octobre 1791

Vendredi 7 à dix heures et demi du soir

Très chère et excellente petite femme !

Je rentre à l'instant de l'opéra. – Salle pleine comme les autres fois. – Comme d'habitude, on a bissé le duo *Mann und Weib* et le carillon du premier acte – et aussi le trio des garçons du second acte. – Ce qui me réjouit le plus, en vérité, c'est le silence attentif de la salle ! – On voit que l'opéra plaît de plus en plus.

Passons maintenant au récit de ma vie. – Après ton départ, j'ai joué 2 parties de billard avec Monsieur de Mozart (qui a écrit l'opéra que donne Schikaneder). – Ensuite j'ai vendu mon canasson pour 60 florins¹³⁰. – Ensuite Joseph Primus¹³¹, prince des aubergistes, m'a invité à boire un café noir et à fumer une bonne pipe. Ensuite j'ai orchestré presque complètement le concerto de clarinette.

[Il dit qu'il a reçu des nouvelles de Prague : La Clémence de Titus connaît un véritable triomphe.]

Et maintenant, onze heures du soir viennent de sonner. – Mais qu'est-ce que je vois ? – Qu'est-ce que je hume ? – C'est Joseph Primus qui m'apporte une grillade ! – *Che gusto*¹³² ! – Je la mange à ta santé. – Peut-être dors-tu déjà ? – Chut ! chut ! chut ! – Je ne veux pas te réveiller.

Samedi le 8

[...]

¹³⁰ À cause de toutes les lettres perdues, nous ne savons pas quand il a acheté un cheval et une voiture. Nous ne savons pas non plus pourquoi il vend le cheval.

¹³¹ Sans doute Joseph Deiner, patron de l'auberge "Au serpent d'argent". Il le nomme ironiquement Joseph Primus, c'est-à-dire Joseph 1^{er} (en latin), parce qu'il porte le même prénom que l'empereur Joseph II.

¹³² Un délice !

Les souffrances du jeune Mozart

Joseph Primus a allumé le feu à cinq heures et demie et m'a réveillé à six heures moins le quart. – Le coiffeur est arrivé ponctuellement à six heures.

Pourquoi faut-il justement qu'il pleuve ? – J'espérais que tu aurais beau temps. – Couvre-toi bien, afin de ne pas prendre froid. Je t'ai encouragée à aller à Baden parce que je souhaite que tu passes un bon hiver et restes en bonne santé. – Le temps me semble déjà long sans toi. – Je t'aurais accompagnée si je n'avais pas eu tout ce travail – mais là-bas, ce n'est pas commode pour travailler.

Donne de ma part une bonne paire de claques sur l'oreille à Süßmayr, et que Sophie¹³³ (je l'embrasse 1 000 fois) en fasse autant. – Au nom de Dieu, ne l'en privez pas ! – Je n'aimerais pour rien au monde qu'il me reproche, aujourd'hui ou demain, que vous ne lui avez pas donné ce qu'il mérite. – Il vaudrait mieux trop de coups que trop peu. – Il serait bon de lui faire pincer le nez pas une écrevisse, de lui arracher un œil, de lui infliger une blessure bien visible, afin que ce garçon ne puisse pas nier ce qu'il aura reçu de vous.

Ton mari qui t'aime

W. A. Mozart

Vienne, le 8/9 octobre 1791

Samedi soir dix heures et demie

[...]

Je viens juste d'avaler un délicieux morceau d'esturgeon¹³⁴ que J. Primus (mon fidèle valet de chambre) m'a apporté. Comme aujourd'hui mon appétit est féroce, je l'ai envoyé me chercher autre chose si possible. – En l'attendant, je t'écris cette lettre.

J'ai si bien travaillé ce matin que je me suis attardé jusqu'à une heure et demie – puis je suis allé en toute hâte chez Hofer¹³⁵ (afin de ne pas déjeuner seul) et j'y ai rencontré ta maman. Après le déjeuner, je suis rentré à la maison et j'ai travaillé jusqu'à l'heure de l'opéra. [...]

Je suis allé en coulisses au moment où Papageno chante avec le carillon, parce que j'avais envie de frapper le carillon moi-même¹³⁶. – Pour plaisanter, quand Schikaneder s'arrête, je joue un arpège. – Il sursaute, regarde en coulisses, m'aperçoit – et refuse de continuer. – Devinant sa pensée, je joue un nouvel arpège. – Alors il secoue son carillon et lui dit : "Ta gueule !" – Les spectateurs se sont mis à rire. Je crois qu'avec cette plaisanterie ils ont compris pour la première fois que Papageno ne joue pas le carillon lui-même.

Dimanche à 7h

J'ai bien dormi, j'espère que toi aussi. – J'ai savouré un demi chapon que m'a apporté mon ami Primus. À 10 heures je vais à la messe chez les frères piaristes¹³⁷ et ensuite je parlerai au directeur. [...]

¹³³ La petite sœur de Constance. À propos de sœurs : c'est Josepha, la sœur aînée, qui chantait la reine de la nuit dans la Flûte Enchantée.

¹³⁴ On pêchait encore des esturgeons dans le Danube. C'était le bon temps.

¹³⁵ Le mari de Josepha.

¹³⁶ Papageno chante en s'accompagnant avec un faux carillon, pendant qu'un percussionniste professionnel placé en coulisses frappe les clochettes d'un vrai carillon.

¹³⁷ Congrégation fondée en 1597 pour l'instruction des enfants. On trouve des écoles piaristes en Espagne, en Italie et en Autriche.

Les souffrances du jeune Mozart

Je viendrai sans doute dimanche prochain, et lundi nous rentrerons tous à la maison. Je t'embrasse un million de fois et reste éternellement ton

Mozart.

P. S. Embrasse Sophie en mon nom. Tire le nez de Süßmayr et arrache-lui une touffe de cheveux.

NB. Tu as dû mettre mes deux culottes d'hiver jaunes à laver, car Joseph et moi les avons cherchées en vain. – Adieu.

Hier il s'évanouissait, aujourd'hui il dévore esturgeons et chapons. Certains commentateurs subtils refusent d'y croire. Tentative pathétique de cacher à Constance son état de faiblesse, disent-ils. Hmm. Il me semble que s'il est capable de faire une blague à Schikaneder, il ne va pas si mal.

Mozart veut inscrire son petit Karl à l'école chez les frères. Ainsi qu'il apparaît dans la lettre suivante, il n'est pas satisfait de l'école de Bernsdorf (près de Vienne) où il étudie actuellement. L'enfant est âgé de sept ans.

Vienne, le 14 octobre 1791

Très chère et excellente petite femme !

Hier, jeudi 13, Hofer m'a accompagné en voiture à Bernsdorf. – Nous avons pris Karl, et puis ensuite nous sommes passés prendre Salieri et aussi ta maman et nous les avons amenés au théâtre. – Tu ne peux pas imaginer combien ils étaient tous contents – combien ils ont aimé non seulement ma musique, mais aussi le livret. – Karl a dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau, et qu'il viendrait volontiers l'entendre plusieurs fois. – Salieri a écouté et regardé attentivement ; depuis l'ouverture jusqu'au dernier chœur, il n'y a pas un passage qui ne lui ait arraché un *bravo* ! ou un *bello* !

Après l'opéra, j'ai ramené Salieri chez lui, puis j'ai souper avec Karl chez Hofer. – Ensuite nous sommes rentrés tous les deux à la maison, où nous avons très bien dormi. Je ne lui ai pas causé une petite joie, à notre Karl, en le menant à l'opéra ! – Il a bonne mine. Pour sa santé, son école est excellente, mais pour le reste, c'est lamentable. – Ces gens-là sont peut-être capables d'éduquer un paysan. – Je crois que l'affaire avec les frères piaristes peut s'arranger. – Chez eux, on travaille vraiment. – En vérité il n'est pas pire, mais pas mieux non plus, qu'auparavant. – Il n'a pas encore appris les bonnes manières. Il ne s'arrête pas de jacasser et il n'a pas envie d'étudier. – À Bernsdorf, il ne fait rien d'autre que de courir dans le jardin 5 heures avant le déjeuner et 5 heures après, ainsi qu'il me l'a avoué lui-même. Bref, les enfants ne font que manger, boire, dormir et courir dans tous les sens. [...]

J'ai envoyé mon fidèle Primus chercher à manger. – Je suis très content de lui - il ne m'a laissé tomber qu'une fois – j'ai dû coucher chez Hofer – cela m'a bien embêté, parce qu'ils dorment trop tard là-bas. – Je préfère rester à la maison, parce que j'y ai mes habitudes. – Cette unique nuit m'a mis de fort mauvaise humeur.

Hier j'ai passé toute la journée à aller à Bernsdorf et à revenir, donc je ne t'ai pas écrit – mais toi, tu ne m'as pas écrit depuis deux jours sans raison – c'est impardonnable. – J'espère recevoir une lettre aujourd'hui – et demain, te parler de vive voix et t'embrasser de tout mon cœur.

Adieu. À jamais ton

Mozart.

Point final. Cette lettre est sa dernière. On peut remarquer au passage qu'il paraît copain avec Salieri. Une rivalité assez vive a opposé les deux compositeurs à l'époque où Mozart créait avec Da Ponte de grands opéras italiens, mais ils sont maintenant réconciliés. Par exemple, Salieri dirige volontiers les œuvres de Mozart. Pouchkine et d'autres écrivains romantiques ont répandu une légende selon laquelle Salieri aurait empoisonné Mozart. Le film *Amadeus* montre aussi un Salieri fou de jalousie qui invente le crime parfait : il se présente chez Mozart vêtu de noir et masqué et lui inspire une terreur mortelle en lui commandant un requiem¹³⁸.

Le 15 octobre, comme prévu, Mozart va chercher Constance à Baden et la ramène à Vienne. Totalement épuisé, il tente néanmoins d'honorer la commande du requiem. Constance invite des amis pour le distraire, pour qu'il arrête un peu de travailler, mais il continue à écrire (ainsi qu'il a l'habitude de le faire) quand les amis sont là.

Même s'il ne confond pas l'homme en noir qui lui a commandé l'œuvre avec un spectre, il commence à sentir qu'il aura bientôt besoin d'une messe funèbre pour sa propre mort, et qu'il est en train de la composer.

Il interrompt son travail pour écrire une cantate, *L'Eloge de l'Amitié*, pour une cérémonie maçonnique. Il la dirige lui-même le 15 novembre. C'est sa dernière œuvre achevée.

Le 19 novembre 1791, il va à l'auberge du Serpent d'argent pour commander du bois à Joseph Deiner. L'aubergiste raconte dans ses mémoires que Mozart était très pâle, que ses cheveux blonds poudrés étaient en désordre. Il rapporte le dialogue suivant :

– Eh bien, Joseph, comment vas-tu ?

– C'est à moi de vous le demander, car vous avez mauvaise mine et paraissez malade, monsieur le maître de musique. L'air de Prague ne vous a pas réussi. Vous avez raison de boire du vin. Vous avez sans doute bu trop de mauvaise bière en Bohême. Vous vous serez gâté l'estomac.

– Mon estomac est meilleur que tu ne le crois. Cela fait longtemps que j'ai appris à tout digérer !

– Tant mieux... Car toutes les maladies viennent du ventre, disait mon commandant lorsque nous étions devant Belgrade et que l'archiduc Franz se portait mal. Mais je ne vais pas vous parler aujourd'hui de cette musique turque que vous trouvez si amusante !

– Oui, je crois que j'en aurai bientôt fini de faire de la musique. Je suis saisi d'un froid inexplicable. Tiens, Joseph, bois mon vin. L'hiver arrive, nous avons besoin de bois. Peux-tu en apporter demain matin ?

Dans la nuit du 19 au 20 novembre, il se sent mal. Constance appelle un médecin, qui constate que ses mains et ses pieds sont gonflés. Il souffre sans doute d'une insuffisance rénale, que l'on ne savait pas soigner en ce temps-là¹³⁹. Il décline peu à peu. Sophie, sa belle-sœur, tricote une chemise de nuit qu'il puisse enfiler facilement malgré ses membres enflés. Puis elle

¹³⁸ Ce film dépeint un Mozart vulgaire et alcoolique, une Constance qui ne vaut pas mieux, un empereur Joseph II stupide, etc. Da Ponte n'est pas mentionné une seule fois, comme si les opéras avaient été écrits par le Saint Esprit. Cochonnerie américaine !

¹³⁹ Les spécialistes écrivent encore de temps en temps des articles sur sa maladie. Ses reins auraient été attaqués par de vilains microbes vers 1784, puis se seraient dégradés progressivement. Son médecin l'a achevé en le saignant.

Les souffrances du jeune Mozart

commence à coudre une belle robe de chambre ouatée pour sa future convalescence. Elle lui rend visite tous les jours. Il espère guérir.

– Chère Sophie, dis à ta maman que j’irai la voir à l’occasion de sa fête !

Le 28 novembre, le médecin déclare qu’il ne peut plus rien faire. Mozart le sait, ou le devine.

Il est inquiet parce que son requiem reste inachevé. Il explique à son élève Süßmayr comment continuer l’œuvre¹⁴⁰. Chaque soir, il déplore de ne pouvoir assister à la représentation de la Flûte. Il regarde constamment sa montre (dont Constance a retrouvé la clé) :

– Ils terminent l’ouverture, c’est le début du premier acte... Papageno va chanter... *Der Vogelfänger bin ich ja !*... Et maintenant, le grand air de la Reine de la Nuit !

Il chantonne lui-même, d’une voix à peine audible.

Il meurt dans la nuit du 4 au 5 décembre 1791, âgé de trente-cinq ans et dix mois.

Son grand piano vaut 80 florins, son billard 60 florins, son violon 4 florins. Il possède 60 florins en argent liquide. Ses dettes s’élèvent à 3 000 florins.

En vérité, ses affaires allaient mieux. Il pouvait espérer gagner beaucoup d’argent en composant de la musique pour tous, dans l’esprit de la Flûte Enchantée. Il se sentait déjà assez riche pour prêter lui-même de l’argent à ses amis en difficulté. Par exemple, un de ses cousins lui doit 300 florins et le clarinettiste Stadler 500. Certaines de ses dettes sont récentes : 300 florins au tailleur, autant au tapissier. S’il achetait des vêtements et renovait son appartement, c’est qu’il était loin d’être tombé dans la pauvreté absolue.

Le notaire chargé de la succession établit une liste de ses vêtements : huit habits complets de drap (deux bleus, un blanc, un noir, un jaune, un brun, etc.), quatre vestes et neuf culottes, deux manteaux, neuf chemises, huit caleçons, deux chemises de nuit, un bonnet de nuit, trois paires de bottes et trois paires de chaussures. Ce n’est pas la garde-robe d’un pauvre hère, mais celle d’un homme élégant qui fréquente les nobles et la cour. Certains biographes estiment ses revenus pour l’année 1791 à près de 6 000 florins.

Le baron van Swieten vient présenter ses condoléances. Il conseille à Constance un enterrement de troisième classe à 11 florins et la fosse commune gratuite. Le baron est bien assez riche pour offrir un enterrement de première classe de sa poche, mais il préfère un enterrement simple parce que c’est la coutume chez les franc-maçons.

Selon une légende tenace, un orage aurait dispersé les rares personnes qui suivaient le cortège, si bien que seul son chien aurait accompagné Mozart jusqu’à sa dernière demeure. En vérité, il fait beau le 6 décembre. Le cercueil n’est pas suivi par toute une foule, comme ce sera le cas pour Beethoven, mais par les amis les plus proches : Van Swieten, Salieri, Hofer, Süßmayr, Deiner l’aubergiste, des musiciens et des francs-maçons, ses belles-sœurs Josepha et Sophie. Constance reste chez elle, parce qu’elle ne tient plus debout. Le cortège se disperse effectivement aux portes de Vienne, parce que le cimetière se trouve à plus d’une heure de marche de la ville.

¹⁴⁰ Ou peut-être pas. Cette version des faits est due à Constance, qui veut faire croire que le Requiem qu’elle publie après la mort de son mari est “de Mozart”, ou au moins, “achevé par Süßmayr selon les indications de Mozart.” On pense aujourd’hui que Süßmayr a écrit au moins la moitié du Requiem tout seul.

Les souffrances du jeune Mozart

À peine Mozart est-il mort et enterré que le monde entier l'acclame comme le plus grand génie que la musique ait jamais connu. Haydn fait jouer ses œuvres en Angleterre, Da Ponte en Amérique. Même les Viennois finissent par adopter Mozart à titre posthume et par convaincre le monde entier qu'il était autrichien.

Au paradis, dit-on, pendant que Bach joue des fugues pour le bon Dieu, les anges se cachent dans un coin afin d'écouter Mozart.

Postface

Mon frère Olivier était pianiste et compositeur. C'était un enfant prodige, comme Mozart. Quand il avait six ans et moi onze, il jouait déjà mieux que moi. Écœuré, j'ai arrêté d'étudier le piano.

Vers l'âge de dix-huit ans, je suis tombé amoureux de Bach. Je demandais à Olivier de me jouer deux ou trois fugues chaque soir, comme Constance le faisait avec Wolfgang. Une vingtaine d'années plus tard, j'ai repris l'étude du piano. Je le priais souvent de me jouer un morceau de Schubert ou de Brahms, pour savoir s'il me convenait. Chaque fois que j'avais besoin d'un musicien, je faisais appel à lui. Tel un de ces princes du XVIII^{ème} siècle qui employaient Bach, Mozart ou Haydn, j'avais un grand musicien à mon service.

Au début de l'année 2000, j'ai dit à mon frère que j'écrivais une biographie de Mozart. Je lui ai demandé s'il voudrait bien relire le manuscrit avant publication, afin de corriger les erreurs techniques dues à mon ignorance. Il a accepté d'autant plus volontiers qu'il aimait beaucoup Mozart.

Le 13 mai 2000, j'ai mis le point final à mon manuscrit. Ce jour-là, mon frère est mort subitement d'un accident cérébral. Il avait cinquante ans.

Je n'ai pas voulu faire corriger mon texte par quelqu'un d'autre. S'il contient des erreurs, c'est la faute d'Olivier, qui est parti trop tôt.

Si vous ne trouvez pas la musique de mon frère chez votre disquaire, vous pouvez la commander directement sur le site www.oliviergreif.com. C'est une musique magnifique, qui parle au cœur et à l'âme – comme celle de Mozart.